

LE SANCTUAIRE INCONNU

MA CONVERSION AU JUDAÏSME

Par AIMÉ PALLIERE

1926

Préface de LHR pour 2005

J'ai longuement hésité à faire diffuser ce livre. Bien que réédité en 1950, aux Editions de Minuit, (préface de Roger Rebstock), ce livre est introuvable. Ayant le seul exemplaire connu, je l'ai photocopié pour ceux qui, dans mon entourage, devaient le connaître. Je souhaitais que des personnes plus compétentes que moi en fasse une critique serrée et exhaustive, mais je n'ai rien vu depuis dix ans.

Existe aussi une édition italienne, *Il antuario sconosciuto, Roma, La rassegna di Israël*, 1952 ; La mia conversione all'ebraismo - Collana di opere ebraiche e sionistiche. Versione di Giorgio Calabresi. - in 8 - pp. 336.

Enfin, Aimé Pallière a écrit un second livre, *Bergson et le judaïsme*, Paris, Alcan, 1932, et de nombreux articles.

En 2003, Catherine Poujol¹, dans le cadre de sa thèse de doctorat en histoire contemporaine, a écrit une biographie sur Aimé Pallière, *Aimé Pallière (1868 - 1949), Un chrétien dans le judaïsme*, Desclée de Brouwer, collection Midrash, 418 p. Cette biographique doit être lue, car elle permet de bien suivre et comprendre tout cet enseignement (caché jusqu'alors) qui se met en place d'une façon irréversible, pour imposer aux catholiques la marche vers la Religion universelle.

Le Sanctuaire inconnu est important et dangereux.

- Dangereux car l'auteur est sincère et ses erreurs sont si subtiles pour notre époque, où les connaissances sont superficielles et stéréotypées, que ses lecteurs peuvent être conduit à conclure que l'auteur dit vrai. Pour un catholique bien formé dans la connaissance de sa religion, ayant étudié l'apologétique, la démonologie, la théologie ascétique et mystique, il lui est facile de découvrir les erreurs qui fourmillent et de les réfuter, mais pour les autres il leur sera difficile de faire le tri entre erreurs et vérités. Il serait souhaitable que soit faite une étude critique de ce livre, mais nous n'avons pas le temps.

- Important car cet enseignement d'Elie Benamozegh est celui que l'on a imposé à Vatican II et que depuis l'on impose d'une façon systématique dans l'Eglise conciliaire. L'élection de Benoît XVI va accélérer le processus. Il nous a donc semblé, malgré les réserves ci-dessus de le faire connaître.

Soulignons que le but est bien clair : monothéisme, et donc, refus de reconnaître Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Messie et Dieu, élimination du saint-Esprit ; suppression du sacerdoce ; soumission aux frères aînés ; nouveau Sinaï (*Israël et l'Humanité*, p. 25), c'est-à-dire, remplacement du décalogue par les sept lois noachides (quelle parodie !), abolition de la loi mosaïque pour les Israélites eux-mêmes ; respect de l'ancienne Alliance, rejetant la nouvelle qui est mise aux oubliettes ; suppression du saint Sacrifice ; etc., etc. ; pour la mise en place d'une nouvelle religion, La Religion universelle, et plus particulièrement pour les catholiques, de la religion noachide.

En conclusion il ressort de ce livre une haine (parfois discrète, mais d'autant plus réelle) de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de Sa Sainte mère², du Messie, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Croix, de la Rédemption, du prêtre, des dogmes, des sacrements, des dévotions, du miracle, c'est-à-dire de tout ce qu'enseigne l'Eglise Catholique et donc haine cachée, discrète, mais incontournable, irréversible, inéluctable, résolue, de l'Eglise Catholique. La signature est malheureusement évidente, d'autant plus qu'en trois passages l'auteur parle de l'action de puissances de forces invisibles.

Pour mieux comprendre, citons les lois noachides dont on parle et que l'on omet de mentionner :

¹ On lit en quatrième de couverture : Catherine Poujol est docteur en histoire contemporaine. Elle coordonne le *Dictionnaire biographique des rabbins en France et en Algérie au XIX^e siècle*, édité par les Archives nationales et la Commission française d'Archives juives. Elle a reçu en 2003 le prix Zadoc Kahn pour sa thèse sur Aim Pallière.

² Je suis toujours surpris de voir que ces spécialistes de l'ancien testament ne parlent jamais de **Genèse III, 15**. Pour eux, qui est cette femme qui meurtrira à la tête le serpent ? Quelles sont les deux postérités ? Ils n'en parlent jamais. Quel silence éloquent !



LES PRÉCEPTES DE LA LOI NOACHIDE OU UNIVERSELLE, Les sept commandements¹.

Nous avons étudié dans son ensemble le contenu de la loi destinée, d'après le judaïsme, à la gentilité tout entière. Voyons maintenant ce que nous appellerons le noyau central des préceptes noachides que l'on a souvent pris à tort pour cette loi elle-même, alors qu'ils ne forment en réalité que **les chefs principaux du statut de l'humanité**, comme il résulte de tout ce qui précède.

La plus ancienne Boraïta (Sanhédrin 56 b) les énumère ainsi qu'il suit :

«Nos Docteurs ont dit que sept commandements ont été imposés aux fils de Noé : le premier leur prescrit d'avoir des magistrats ; les six autres leur défendent: 1° le sacrilège ; 2° le polythéisme ; 3° l'inceste ; 4° l'homicide ; 5° le vol ; 6° l'usage d'un membre de l'animal en vie». (fin de citation de Benamozegh)

On remarquera que la loi de crainte revient (par les magistrats = les pharisiens) et que la loi d'amour (le grand commandement enseignée par Notre-Seigneur) devient obsolète.

Si, de plus, on compare ces lois avec le Décalogue, le premier et deuxième commandements sont omis (quelle signature !), le huitième, concernant le mensonge aussi (quelle signature ! là encore), etc. C'est un bouleversement complet pour rejeter la loi divine et imposer le règne de Satan.

Une grande lutte est engagée entre les deux camps de Genèse, III, 15. Voici le plan et les directives de l'un des camps. Puisse la découverte de tout cela nous éclairer et surtout nous permettre de mieux combattre pour ne pas perdre la Foi, cette Foi en Jésus-Christ et Son église qui seule nous ouvre les portes de la vie éternelle.

La religion conciliaire que l'on impose au monde catholique n'est qu'une étape pour le règne de Satan.

Que la très Sainte Vierge Marie, notre Reine et notre étoile, nous protège et nous aide à continuer le bon combat qui est de garder la Foi.

Louis-Hubert Remy, 1^{er} Mai 2005.

P.S. J'ai rajouté à la fin du livre (*in extenso*), une conférence de Catherine Pujol, dont l'actualité n'échappera pas au lecteur. Elle fait référence à la revue *Sens*, revue confidentielle particulièrement importante. Pour juger du rôle de cette revue, je cite un article récent (septembre 2004), où l'on voit la mise en place du premier évêque noachide. Il est prévisible que cette promotion de la religion noachide sera la mission du court pontificat de Benoît XVI.

AVANT-PROPOS

Né sur les pentes de la pieuse colline de Fourvière, bercé par sa mère dans les douceurs de la foi catholique, discipliné par les enseignements de l'école religieuse, **destiné au séminaire** et à l'Eglise par la vocation de son adolescence ; M. Aimé Pallière est aujourd'hui **un des maîtres les plus écoutés du judaïsme**. Les orthodoxes et les libéraux lui donnent la parole, les sionistes et les assimilateurs font appel à son concours, les journaux israéliens de toutes nuances accueillent ses articles.

Et non seulement il accomplit ce prodige de concilier en lui les aspects les plus opposés d'Israël, mais il réalise cet autre miracle d'avoir pu **adopter une religion nouvelle sans rompre avec celle qu'il a quittée**. Jamais hérétique ne fut moins excommunié. M. Pallière conserve à l'égard de Rome l'attitude d'un fidèle reconnaissant, et les fidèles de l'Eglise ne lui retirent aucune de leurs sympathies. On a vu des ecclésiastiques, introduits par lui dans les milieux juifs, accepter de parler sous son patronage, et une publication catholique reproduire un sermon qu'il avait prononcé dans une synagogue.

C'est que, découvrant en Israël le porteur d'une idée qui intéresse toute l'humanité, M. Pallière, **disciple de l'illustre rabbin italien Elie Benamozegh, a conçu le judaïsme comme un véritable catholicisme, qui, sans exclure l'autre, le dépasse, car il groupe autour de lui, en une vivante synthèse, toutes les familles religieuses de la terre.**

Mais, comme on le verra en lisant sa tranquille et limpide confession, pour trouver sa vérité, M. Pallière n'a point eu à subir cette crise intellectuelle qui arracha aux bras du Christ le catholique Renan, ni cette illumination soudaine qui jeta aux pieds de la Vierge le juif Ratisbonne. Sa conversion fut le lent progrès d'une constante expérience. La Providence intime, qui guida les apparents hasards de sa vie, modela son âme aux formes les plus variées de l'émotion et de la pratique religieuses ; parcourant en sens inverse la route par laquelle le catholicisme était sorti du christianisme primitif, et le christianisme primitif du judaïsme, il devint peu à peu le contemporain spirituel de ces grands Romains qui, au temps de la venue du Christ, furent les prosélytes d'Israël ; et, **insensiblement il s'aperçut qu'il avait cessé d'être chrétien, puis que le judaïsme l'avait conquis.**

Sur cette route du retour inévitable, ce nouveau prosélyte semble n'être encore qu'un pèlerin solitaire. Mais ce n'est peut-être là qu'une apparence.

En effet, l'idéal de nos Prophètes ne fut jamais d'imposer à tous les peuples de la terre des rites qui ne sont obligatoires que pour les seuls descendants d'Abraham, formant une race de prêtres ; et nos Sages nous ont défendu d'interrompre l'idolâtre qui prie, parce que, bien qu'il l'ignore, sa prière, disent-ils, s'adresse au vrai Dieu. Ce qu'ils ont voulu, ces Sages et ces Prophètes, c'est que, sans réduire à l'uniformité la diversité des langages religieux, aussi nombreux que les

¹ *Israël et l'Humanité*, Elie Benamozegh, Leroux, 1914, p. 665.

racess humaines, l'esprit de Justice, de Paix et d'Amour révélé par ce vrai Dieu à nos patriarches et conservé ici-bas par leurs descendants, vive un jour dans l'âme de tous les hommes.

Et voici qu'aujourd'hui ce vieil espoir semble promettre de **s'incorporer aux diverses croyances du monde entier**. Ne peut-on dire en ce sens que **l'antique messianisme d'Israël**, qui est devenu la religion de M. Aimé Pallière, **tend à devenir celle de l'humanité** ?

EDMOND FLEG

INTRODUCTION

Sur l'une des collines de Rome, un prêtre chrétien et un juif se rencontrèrent un jour à l'heure où disparaissait le soleil. A leurs pieds le Forum, où s'entassaient dans un impressionnant désordre tant de vestiges du passé, se remplissait d'ombre peu à peu et bientôt les stèles, les colonnes, les pierres tombales, les statues et les bas-reliefs ne furent plus à leurs yeux que d'imprécises choses perdues dans la brume du soir. De l'autre côté cependant les derniers rayons du couchant doraient encore le dôme de Saint-Pierre surmonté de sa croix.

Et le prêtre donnant libre cours à son émotion parla ainsi : «Qu'est devenu ce paganisme romain qui se croyait triomphant et qui a rempli le monde de ses orgueilleux emblèmes ? Le Forum où règne maintenant l'obscurité nous donne la réponse: des ruines, rien que des ruines! Et l'hellénisme aux mythes poétiques et sensuels, épris de la beauté et oublieux de la morale, et ces cultes puissants dont nous retrouvons les symboles énigmatiques dans les fouilles de Ninive, dans les décombres de Balbek, dans les débris informes de Carthage, les religions d'Isis et d'Osiris ou de la déesse Tanit ? Des ruines encore.

«Mais votre **judaïsme** lui-même **dont toute la substance impérissable a passé dans la grande religion dont il était la préparation et l'attente**, qu'est-il donc à présent sans temple, sans prêtres, sans autel ? Une ruine aussi, rien de plus...

«Voici, au contraire, la croix qui brille, symbole de cette civilisation chrétienne appelée à régénérer le monde ; bien aveugle qui ne la voit pas ! Ici, ce sont les ténèbres qui s'étendent, là, c'est la lumière ; ici, la mort et le silence, là, la vie et ses ressources d'énergie sans cesse renouvelées ; d'un côté, le passé et l'oubli, de l'autre, l'avenir et l'espérance» !

Ainsi s'exprima le prêtre. Et ceux qui croiraient que de telles idées ne se trouvent que dans la bouche et sous la plume de chrétiens croyants et pratiquants se tromperaient grandement. Sous une forme ou sous une autre, elles sont reproduites partout comme des **vérités indiscutables**. En vain voudriez-vous les ignorer ; elles se présenteront à vous dans un article de journal, dans une page du roman à la mode, dans un fragment de discours, à la tribune ou à l'Académie. Que vous vous occupiez d'art, de science, de poésie, de littérature, de politique ou de sociologie, vous les rencontrerez inévitablement. Et il n'est pas jusqu'aux libres penseurs qui, tout en professant que le christianisme est aujourd'hui dépassé par la science et les progrès de l'esprit moderne, ne soient prêts à reconnaître que, s'il a fait son temps, le judaïsme qui l'a précédé est, à bien plus forte raison, une chose caduque, une conception de la vie et du monde dépouillée désormais de toute valeur et qu'il serait par conséquent ridicule de vouloir ressusciter de nos jours.

Renan, chez qui le préjugé chrétien étouffa plus d'une fois la clairvoyance du critique, a donné la formule de cette philosophie religieuse de l'histoire lorsqu'il a écrit : «Le christianisme une fois produit, le judaïsme se continue encore, mais comme un tronc desséché, à côté de la seule branche féconde. Désormais la vie est sortie de lui».

Si cette opinion communément répandue était justifiée, l'attitude de l'israélite demeurant, malgré tout, fidèle à sa tradition particulière pourrait s'expliquer encore comme un dernier hommage rendu aux gloires du passé, mais celle d'un chrétien de naissance qui, délibérément, embrasserait le judaïsme, serait inadmissible et choquante. Autant vaudrait abandonner le mouvement et la vie d'une cité populeuse et prospère pour aller de gaieté de cœur s'installer parmi les tombeaux.

Je voudrais que les pages qui vont suivre pussent servir de témoignage contre la formule de Renan. J'avais été sollicité à diverses reprises d'écrire ces souvenirs et j'éprouvais de le faire une sorte de scrupule. Je sais bien que les convertis de tous partis et de toutes Eglises ont coutume de raconter au public la genèse et les phases de leur évolution. Ils obéissent ainsi le plus souvent au besoin d'expliquer leur conduite vis-à-vis des malveillants et d'exposer à leurs anciens coreligionnaires les erreurs qu'ils ont voulu abandonner et les lumières nouvelles dont ils croient avoir été favorisés.

Je me sentais peu enclin à suivre l'exemple des rédacteurs d'autobiographies dans le dessein spécial de me justifier aux yeux d'autrui. J'ai toujours goûté intérieurement, Dieu merci, des bénédictions qui sont un ample dédommagement au léger inconvénient de n'être point compris de tous. Celui qui est en paix avec sa raison et sa conscience est aussi, à n'en pas douter, en paix avec le Ciel, de quelques bruits que la terre puisse chercher à le troubler. «Le seul vrai chrétien ne serait-il pas celui qui se fait juif ?» me disait un jour avec son fin sourire un grand croyant qui a fait de l'étude de la religion la passion de sa vie. Et certes, la pointe d'ironie que décelaient ses paroles n'était nullement à mon adresse, car mon expérience religieuse lui paraissait assez rationnelle, assez conforme en substance à l'ordre voulu de Dieu pour se passer de justification.

Quant à l'action que peuvent exercer au dehors ces sortes de confessions publiques, je suis loin de la contester. J'estime seulement que toute conversion est un fait essentiellement personnel, dont la psychologie peut offrir plus ou moins d'intérêt, mais qui, déterminé par un ensemble de circonstances et de dispositions particulières, ne comporte pas nécessairement un enseignement général.

Il s'agit cependant en la circonstance de quelque chose de plus que d'une conversion individuelle. C'est vraiment un **SANCTUAIRE INCONNU** que celui dans lequel j'ai pénétré et je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité pour l'israélite que pour le non juif à soulever le voile épais qui le cache à tous les regards. L'édifice qui apparaît alors est incomparablement plus

beau que tous ceux qui ont été construits par la main des hommes. Il est assez élevé pour accueillir les plus hautes aspirations, assez vaste pour contenir tous les adorateurs du vrai Dieu et les faire fraterniser.

Si donc ces confidences écrites avec une intention droite et une exactitude scrupuleuse peuvent servir la cause qui m'est chère et aider quelques âmes de bonne volonté dans leur étude du problème religieux, je ne regretterai point d'avoir surmonté les hésitations que j'éprouvais à l'idée de ce travail et je serai justifié de l'avoir entrepris.

I - LA BIBLE DE GUSTAVE DORÉ

Il y a des villes qui ont une âme et d'autres qui n'en ont pas. Lyon est une de ces cités dont l'individualité est bien caractérisée. Mais l'âme de cette ville populeuse dont le calme offre un si étrange contraste avec l'activité commerciale, est subtile et rare ; elle se dérobe au voyageur pressé et frivole ; elle exige, pour révéler son charme, un contact plus prolongé.

Un foyer de mysticisme s'est toujours maintenu dans la vieille cité gallo-romaine, centre de perpétuel labeur. Les brumes qui si souvent voilent son ciel y sont favorables à l'éclosion des petites religions indépendantes. Toutes les sectes ont vécu à Lyon, mais sans jamais pouvoir s'étendre. La petite Eglise anticoncordataire s'y maintient encore à l'état de touchant anachronisme ; Vintras y laissa des fidèles et le gnosticisme y conserve des représentants. Cependant le catholicisme a toujours opposé une digue respectée au flot sans cesse renaissant d'innocente hérésie et c'est lui surtout qui bénéficie des dispositions religieuses de l'âme lyonnaise.

Pour connaître cet aspect si particulier de Lyon, il faut parcourir la colline de Fourvière, toute peuplée de couvents et de chapelles et que domine, comme une forteresse aux quatre tours massives, la riche basilique. Une paix absolue règne dans ce religieux quartier et tout y respire une indicible mélancolie. Ces hauts murs sans fenêtres entre lesquels vous cheminez vous semblent tristes, mais non pas hostiles. Derrière ces façades nues et de pauvre apparence, des oiseaux chantent aux beaux jours dans de frais bosquets et dans l'ombre d'exquises chapelles, toutes parfumées d'encens et de fleurs, des voix douces murmurent d'incessantes prières. Ce coin si paisible, loin des rumeurs de la grande ville, n'abrite pas seulement la vie contemplative. Les pires souffrances humaines trouvent là un refuge et telle est la charité lyonnaise, discrète autant que courageuse, que de très grandes dames y viennent soigner de leurs mains fines les plus rebutantes plaies. Sur tout cela, plane, dans un perpétuel tintement de cloches, l'image de la Madone, reine de la dévote cité, inspiratrice des dévouements cachés.

C'est dans cette ville et précisément sur cette sainte colline que je suis né. J'ai grandi dans cette atmosphère de piété, encore saturée du souvenir des martyrs Pothin, Blandine, Irénée, qui ont arrosé ce sol de leur sang. Mes premières promenades, je les ai faites dans le jardin des Minimes tout embaumé du parfum des acacias qui jonchaient le gazon de leurs pétales blancs et sur cette route de Sainte Foy d'où l'on jouit d'un si merveilleux coup d'œil sur Lyon et la jonction du Rhône et de la Saône.

Ce ne sont cependant pas les grands faits de l'histoire chrétienne proprement dite que je retrouve aux chapitres de début de ma mémoire d'enfant, ce sont les scènes bibliques.

Que peut faire en effet un petit garçon au tempérament délicat, ennemi des jeux bruyants, durant les longues journées d'hiver, quand les brouillards du Rhône l'empêchent d'aller à l'école, que peut-il bien faire sinon regarder de jolies images ? Je ne pense pas que jamais enfant ait été plus passionné que moi pour cette occupation-là. On m'a souvent dit qu'on ignorait comment j'avais appris à lire, moi je le sais : c'est en contemplant les belles enluminures persanes qui illustraient les *Contes de Galland*, mon livre de prédilection. Mais la récompense, oh ! la récompense, c'était de pouvoir admirer les incomparables gravures de la Bible de Gustave Doré.

Ces deux énormes volumes de dimension si inusitée dans leur reliure rouge qu'ils ne peuvent se mettre en rayon dans la bibliothèque, sont cachés dans quelque vaste armoire de famille. La maman en a sa charge, lorsqu'elle va chercher l'un d'eux pour le placer sous vos yeux ravis, si vous avez été bien sage. D'abord, il lui faut, à ce livre-là, une fois ouvert, la table à lui tout seul et vous êtes perché sur votre chaise où l'on a entassé gros bouquins de moindre importance et coussins moelleux pour vous mettre à la hauteur du monument. Et les chers doigts maternels, lentement, respectueusement, tournent les pages glacées pour faire défiler devant vous les splendides images, tout un monde de grandeur épique et de délicieuse poésie.

Voici les grandioses légendes : le paradis terrestre et son serpent, le meurtre d'Abel, le déluge et les fantasmagories de l'arche de Noé. Voici le père de tous les croyants, le couteau à la main, prêt à immoler son fils bien-aimé ; les voyages de Jacob aux visions symboliques ; les péripéties émouvantes de l'histoire de Joseph. Enfin voici les Hébreux, le peuple d'esclaves construisant pour la gloire des Pharaons les villes de Pithom et de Ramsès, le peuple libéré à l'appel de Moïse et franchissant la mer Rouge où vont s'engloutir les Egyptiens. A cette page, les bacchanales autour du veau d'or, au pied du Sinaï ; à cette autre, le grand législateur mourant solitaire sur le Nébo, en face de la Terre Promise où il n'entrera pas. Puis, c'est Josué, les trompettes de Jéricho, la bataille de Gabaon qui vit s'arrêter le soleil ; David, vainqueur des Philistins, tour à tour coupable et repentant, transporté d'allégresse en présence de l'arche, accablé de douleur à la nouvelle de la mort d'Absalom, son fils, tué dans la forêt d'Ephraïm. C'est le glorieux et énigmatique Salomon sur son trône ; Hiram de Tyr, traçant avec de grands compas, les plans du temple de Jérusalem ; le fastueux cortège de la reine des Sabéens venant rendre visite au monarque très sage et très insensé. C'est Elie réfugié dans sa caverne après avoir égorgé les prêtres de Baal ; Ezéchias implorant humblement la délivrance de son peuple des mains de l'Assyrien ; Jérémie prophétisant les catastrophes nationales dans les parvis du Temple. Et voici Sédécias, dernier roi de Juda, emmené prisonnier en Babylonie. Ces hommes, tristement assis sur les bords verdoyants des fleuves, ce sont les Hébreux captifs. Mais tournons le feuillet, ce sont eux encore qui reviennent à la voix de Cyrus et rebâtissent le Temple, en regrettant les

splendeurs de l'ancien sanctuaire. Ici ? La belle parabole de Jonas et de Ninive convertie. Là ? Celle de Job sur son fumier recevant les consolations de ses amis.

Ah ! la persécution d'Antiochus Epiphane ! L'insurrection des Macchabées, le martyre des sept frères exhortés par leur mère héroïque, le plus jeune, resté le dernier, se dressant fièrement contre le tyran : «Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. J'abandonne volontiers, comme mes frères, mon corps et mon âme; pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation». Les Macchabées ! quel regret j'éprouvai plus tard en feuilletant ma Bible hébraïque à n'y pas trouver ce beau livre !

De la religion tout cela ? Non. Qu'avait de commun la circoncision charnelle des Hébreux avec notre très saint baptême qui vous fait instantanément d'un petit enfant, bon tout au plus pour la pénombre des limbes, un ange de pureté digne de toutes les béatitudes célestes ? Quel rapport entre notre communion eucharistique et la Pâque des armées de Moïse, mangeant l'agneau rôti au feu, les reins ceints, le bâton à la main, dans la hâte du départ ? Aucun rapport en vérité. Pas de sacrements pour vous sanctifier les étapes de la vie, mais une discipline, des lois sévères pour plier à des fins providentielles le peuple à la tête dure. Pas de sacrements, donc pas de religion, mais une épopée, l'épopée prodigieuse d'un peuple choisi, mis à part, pour conserver, quoi qu'il en ait, au milieu des nations idolâtres, la foi au vrai Dieu, en vue de préparer l'avènement du Messie qui doit naître de sa race. Le Messie ! point central de l'histoire, seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. C'est lui qui vient fonder la religion ici-bas. Avant lui, tout n'est qu'ombres et figures.

Or il était écrit précisément que **le peuple qui devait Le donner au monde ne croirait pas en Lui et, sa mission terminée, serait rayé de l'histoire**. Car voici Daniel, les adolescents dans la fournaise, le songe de Nabuchodonosor, le tragique festin de Balthazar et au chapitre neuvième, au milieu des visions du prophète, l'annonce de la condamnation d'Israël : «Après soixante-deux semaines, le Messie sera mis à mort et le peuple qui le rejettera ne sera plus Son peuple», tout ceci étant écrit, clair comme le jour, dans les deux petits mots hébreux *veen lo* de ce prophétique chapitre.

Pauvre Israël ! quelle triste destinée que la sienne, mais son épopée n'en est pas moins belle et glorieuse. Gustave Doré aurait pu illustrer une édition de l'*Odyssée* ou de l'*Enéide* et cela fournirait la matière à d'autres splendides images. Toute la différence serait que ces gravures agrémenteraient des récits fabuleux, tandis que celles de la grande Bible mettent en relief l'histoire véridique d'un peuple dont l'unique vocation était de nous apporter le salut.

Voilà ce que j'ai appris, tandis que l'ange visible que Dieu donne aux petits enfants tournait doucement pour moi les feuillets du gros livre.

Dans l'école de quartier que je fréquentais, plutôt irrégulièrement, il faut bien le dire, il y avait trois petits Cahen. C'étaient de bien singuliers garçons. D'abord ils restaient assis, distraits et indifférents, tandis que nous nous juchions à genoux, sur nos bancs pour réciter la prière : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce* ! Et je leur lançais des regards sévères, trouvant de la dernière inconvenance leur irrévérence à l'égard de la mère de Dieu pour qui j'avais une très particulière dévotion.

Ils avaient d'autres étrangetés. C'est ainsi que la veille du beau dimanche, ils semblaient ne venir à l'école que pour débarrasser tout bonnement leurs parents, car ils n'y faisaient rien du tout et gardaient leurs mains dans les poches au moment de la dictée. Et puis, ce jour-là, ils devenaient subitement incapables de déchirer le moindre bout de papier. Nous avions beau leur en déchirer sous le nez, en veux-tu en voilà, rien n'y faisait ; ils ne pouvaient nous imiter, les pauvres ! Mon Dieu ! que cette époque est donc lointaine où l'honnête soleil éclairait des choses si invraisemblables !

Sans doute, l'explication de ces extravagances passait de bouche en bouche : ces bizarres condisciples étaient de petits Juifs, mais jamais, au grand jamais l'idée ne me vint qu'il pouvait y avoir le moindre lien entre eux et mes lointains Hébreux des magnifiques images.

Cependant il fallut bientôt quitter cette école pour entrer dans une grande institution où jamais ne pénétra aucun Cahen d'aucune sorte. Et plus tard il fallut aussi vendre comme trop encombrante décidément, trop peu portable, la belle Bible de Gustave Doré. Je la vis partir avec regret, car ses gravures n'avaient pas épuisé pour moi leurs délices et elles ne cessaient de m'apprendre bien des choses sur ce vieil Israël qui a vécu, lutté, souffert et qui est mort tout exprès pour que les petits chrétiens puissent assister à la messe et prier pieusement la Sainte Vierge.

II - LE FRERE ALIX

Deux impressions religieuses dominent tous mes souvenirs d'enfance, si profondes l'une et l'autre que je ne puis les évoquer sans émotion.

Ce fut tout d'abord **un rêve**, un simple rêve, mais qui eut pour moi toute la valeur d'une révélation véritable.

J'ignore ce que devaient être les songes religieux des enfants des Hébreux exilés sur les bords du Kebar, en Babylonie, à l'époque où Ezéchiel eut lui-même les grandioses visions décrites dans son livre, mais à quoi pouvait bien rêver un petit catholique, à Lyon, sinon à la douce image qu'il entrevoyait si souvent dans la chapelle de Fourvière, tout auréolée d'un culte séculaire ? C'est en effet la Vierge Marie que je vis en rêve et elle m'assurait de telle façon de sa bénédiction maternelle et du salut dont cette faveur était le gage que je me réveillai le matin dans un inexprimable saisissement. Ma mère remarqua qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, mais elle me questionna longtemps en vain. Je ne voulais rien dire, craignant de déflorer le souvenir de la céleste vision par des mots trop lourds, trop imparfaits pour exprimer ce que j'éprouvais. Quand je me décidai enfin à raconter mon songe, ma mère m'embrassa tendrement et elle sut trouver de pieuses et bonnes paroles pour dégager des leçons de sagesse de ce rêve qui m'avait si vivement impres-

sionné.

Je pouvais avoir alors huit ou dix ans et le redoublement de piété que je manifestai à partir de ce moment-là fut considéré comme un premier signe de vocation religieuse. Je commençai à dire que je serais prêtre un jour et je me préparai à faire avec le plus grand soin ma **première communion**. Ce fut là l'autre grande impression religieuse de mon enfance et c'est en vue de cet événement que l'on me fit entrer dans un collège ecclésiastique. L'intention était louable et seule elle peut justifier à mes yeux l'internat auquel on me condamnait et qui, pour une nature comme la mienne, était un véritable supplice.

Il est douteux que les enfants qui demeurent dans leurs familles puissent recevoir une préparation comparable à celle que j'eus le bonheur d'avoir dans cette institution. Là, les jours de retraite qui précèdent la cérémonie sont quelque chose d'inoubliable. Les futurs premiers communians sont mis à part, affranchis de tout travail étranger aux exercices religieux. Trois fois par jour les offices réunissent les retraitants à la chapelle ; chants, prière, allocutions se succèdent avec une science profonde et sûre des résultats que l'on veut obtenir. Tout est mis en œuvre pour inculquer à l'enfant cette idée que de l'acte qu'il va accomplir dépend sa vie tout entière, que dis-je ? son salut éternel lui-même. Il pourra avoir des défaillances au cours de son existence, mais s'il a fait une bonne première communion, il retrouvera toujours le droit chemin et son salut final est assuré. Qui donc cependant est certain d'apporter à l'accomplissement de ce grand acte les dispositions requises ? Qui peut répondre de la suffisance de sa préparation ? Ce sentiment de la gravité de l'heure, de la responsabilité redoutable, pèse fortement sur les consciences. C'est de la rencontre de Dieu qu'il s'agit : Malheur au frivole ou à l'hypocrite qui laisse passer l'heure de la grâce ! Les plus légers deviennent sérieux et craintifs.

Toute terreur fut pourtant bannie pour nous de ces journées de préparation solennelle, grâce au maître incomparable auquel nous fûmes confiés. C'était un simple frère dont l'instruction était à peu près nulle. En temps ordinaire, il s'occupait, je crois, de la lingerie et jamais ne fut capable de faire la classe même aux plus petits. Mais c'était un saint et pas un ne s'entendait comme lui à manier les âmes d'enfants. Le frère Alix - je puis l'appeler par son nom, car il y a longtemps qu'il est entré dans la gloire de son Seigneur - possédait ce charme sans pareil qui vient du rayonnement d'une âme pure, entièrement consacrée à Dieu. Ses yeux clairs d'enfant avaient une sérénité inaltérable et le perpétuel sourire de ses lèvres illuminant tout son franc et bon visage révélait la profondeur des joies trouvées dans la conception d'un bonheur qui n'est point de ce monde.

Je ne me rappelle que vaguement le père prédicateur qui nous prêcha les sermons de la retraite, tandis que je vois toujours la souris du frère Alix avec qui nous passions nos heures de récréation et tous les moments que nous laissions libres les exercices religieux. Si je lisais aujourd'hui les exhortations que nous prodiguait le bon religieux, j'y découvrirais probablement bien des vérités profondes, peut-être aussi quelques pauvretés, mais ce que rien ne saurait rendre, c'est l'accent de conviction qui animait toutes ses paroles et cette attraction religieuse qui émanait de toute sa personne. Quand, au matin de la première communion, nous allâmes recevoir la bénédiction de nos maîtres, les bonnes dispositions dont nos âmes se trouvaient remplies étaient en grande partie l'œuvre de l'excellent frère. Qu'il est noble le rôle des éducateurs chargés de préparer les enfants à l'acte le plus important de leur religion ! et qu'il est facile aussi, quand ils le comprennent et savent utiliser les possibilités du moment !

J'ai gardé des cérémonies de la première communion un souvenir profond, digne de la préparation si attentive que j'avais reçue. Mais je me rappelle aussi l'indicible mélancolie qui me saisit le soir, après les vêpres, quand mes parents, venus pour la circonstance durent se retirer. Eh quoi ! il était déjà passé, et si vite, le grand jour tant attendu ! C'est ainsi que l'enfant fait l'apprentissage de la brièveté des joies de la vie. Celle d'un tel jour est du moins au nombre des joies qui ne disparaissent pas tout entières et dans ce qu'elle comporte de vraiment durable et de divin, je ne crois pas lui avoir jamais manqué de fidélité.

III - NEILA

Je me représente malaisément l'état d'âme d'un jeune israélite de nos contrées, élevé dans cette idée fondamentale que le judaïsme n'est, après tout, qu'une religion comme les autres et que, bien qu'elle compte dans l'humanité un nombre très restreint d'adeptes, elle est cependant la plus parfaite, la seule vraie. Ces pratiques, de plus en plus abandonnées, observées en tout cas si incomplètement, si difficilement même par les plus fidèles et dont il se voit si souvent lui-même dans la nécessité de s'affranchir, c'est la loi même de Dieu. Tout cet édifice cultuel qu'il voit se lézarder, s'effriter et tomber pierre à pierre, c'est le Temple de la vérité sur la terre. Et en même temps ce jeune homme s'assimile toute la culture occidentale, que le christianisme a si fortement marquée de son empreinte. Il étudie nos classiques, il lit Bossuet, il visite nos cathédrales où palpite encore l'âme croyante du moyen âge. Il se trouve chaque jour en face du grand fait chrétien dont on ne lui a donné aucune explication raisonnable et qui domine et écrase sa petite tradition familiale de toute l'ampleur, de toute la magnificence, de toute l'autorité que lui confère la vénération des peuples. Comment dans de telles conditions sa foi peut-elle demeurer inébranlable ? Aussi le voit-on la plupart du temps délaisser ses propres croyances sans adopter celles des autres.

Pour le jeune chrétien au contraire la persévérance est mise à une moins rude épreuve, surtout quand il est élevé, comme je le fus moi-même, dans un milieu où l'on possède l'art de lui éviter soigneusement tout ce qui peut être pour lui prétexte à objections. Le divorce qui s'accuse entre l'Eglise et la société moderne ne saurait lui être entièrement dissimulé, mais on lui fait trouver, dans les enseignements de son propre catéchisme sur les origines du mal, des raisons suffisantes pour motiver cet apparent désordre.

Jusqu'à ma dix-septième année, je n'ai donc jamais éprouvé le moindre doute sur la divinité de l'Eglise, seule

forme logique du christianisme considéré comme l'expression même de la vérité ici-bas. Le désir, qui de bonne heure s'était éveillé en moi, de donner à la sainteté de la doctrine catholique la signature de ma vie entière, s'affermir de plus en plus en moi sans que personne ait eu besoin de me pousser dans cette voie. La seule allusion que me permit un jour devant moi un religieux trop peu mystique en vantant les avantages matériels de la carrière ecclésiastique m'en eût plutôt détourné, si j'avais été moins fortement attiré vers le sacerdoce. Mais il fut entendu tacitement avec les miens que j'étais appelé à entrer plus tard au séminaire.

Renan a dit que le vrai signe d'une vocation est l'incapacité absolue de bien faire autre chose. Cette observation est juste¹ et je puis dire que j'étais incontestablement destiné à un ministère religieux, puisque tout ce que j'ai pu faire en dehors de cette carrière-là n'a jamais été pour moi que hors d'œuvre, choses provisoires ou d'importance secondaire auxquelles je ne me plie pas sans difficulté d'adaptation. Et si j'écris aujourd'hui ces pages, c'est sans doute encore dans la secrète intention de servir à mes amis connus et inconnus un sermon de ma façon. Je voudrais seulement qu'il fût pour eux moins ennuyeux que beaucoup d'autres.

Or c'est à l'âge de dix-sept ans que se place pour moi un **incident étrange**, qui devait exercer sur ma vie tout entière une influence décisive. J'appelle toute l'attention de mes bienveillants lecteurs sur le récit que je vais leur faire.

Un certain jeudi d'automne, alors que j'étais encore en vacances à Lyon, je passai avec un camarade sur le quai Tilsitt où se trouve la synagogue. Nous avons remarqué que de nombreux magasins étaient demeurés fermés ce jour-là. Mon compagnon avait entendu dire que c'était la grande fête des Juifs et il me proposa d'entrer dans le temple. J'y consentis, non sans hésitation. Seul, je ne l'eusse jamais fait, car le catholique pieux s'interdit l'accès de tout édifice appartenant à une autre religion ; à plus forte raison doit-il s'abstenir d'y assister à aucune cérémonie. La synagogue était absolument remplie. Tous les assistants étaient debout et silencieux. J'ai compris plus tard que j'étais arrivé au moment où commençait la prière de *Neila* du Kippour.

Je veux essayer d'analyser l'impression que je ressentis en contemplant le spectacle qui s'offrit à mes yeux. Elle fut telle que de cet instant unique devait dépendre toute ma vie. Oui, cela peut paraître inexplicable et c'est pour moi une insondable énigme, mais tous mes projets d'avenir en devaient être bouleversés et finalement anéantis. J'allais me trouver insensiblement entraîné dans une direction qui eût soulevé mes protestations indignées si, à ce moment-là, on me l'avait fait entrevoir. Il n'y eut en moi ni réflexion, ni raisonnement d'aucune sorte et de longtemps rien ne devait manifester le changement qui allait se produire dans mon existence. Et cependant tout date de là. Ainsi le voyageur qui, par inadvertance, s'engage à un carrefour sur une route en apparence parallèle à celle qu'il voulait prendre, s'aperçoit après une longue marche qu'il se trouve à une immense distance du point où il pensait aboutir.

Ai-je donc éprouvé en cette mémorable circonstance une intense et décisive sensation religieuse ? En aucune façon. Alphonse Ratisbonne, mondain et sceptique, resté seul quelques instants dans l'église Sant'Andrea delle Fratte à Rome en sort converti au catholicisme à la suite d'une mystérieuse vision intérieure. Le musicien juif Hermann, remplaçant un ami comme organiste à un office de vêpres dans une église de Paris, est soudain précipité à genoux ; il se relève catholique et va devenir le Père Hermann. Nous avons là des faits sur la nature desquels on peut discuter et qui, en tout cas, ne sont pas des conversions de juifs, mais des conversions d'âmes ayant d'inconscients besoins religieux que l'on n'a point satisfaits : subjuguées, ravies, elles s'abandonnent totalement à la première révélation qui s'offre à elles².

Mais pour une nature religieuse, soumise à une règle habituelle de piété, de semblables émotions peuvent se produire sans amener aucun résultat de ce genre. Moi-même j'ai certainement éprouvé une impression des plus vives la première fois que j'ai assisté à la prière du vendredi dans une grande mosquée. Cela ne m'a cependant donné aucune velléité de me faire musulman et quelque **admiration que je professe pour la grande religion monothéiste des peuples gentils**, il n'y a aucune apparence que j'embrasse jamais l'islamisme.

Dans le fait que je raconte il y a donc certainement **autre chose**. D'ailleurs le culte juif ne produit généralement pas sur le chrétien une émotion de nature religieuse, mais plutôt une sensation d'étrangeté. Tout est trop nouveau pour lui, trop différent des formes, des attitudes auxquelles il est habitué et qui sont liées à ses yeux à l'idée de religion. Ce qu'il goûte le plus d'ordinaire, ce sont précisément les choses empruntées à son propre milieu : les chants, les orgues, la majesté du service. Ce qui est proprement juif lui échappe. Pour pouvoir découvrir dans le culte israélite traditionnel l'élément d'adoration, il faut au non juif une accoutumance, une véritable initiation ; peut-être même la connaissance de l'hébreu donnant la possibilité de pénétrer le sens des prières est-elle une condition indispensable. Il n'en est donc que plus intéressant de rechercher ce qui a bien pu frapper un jeune catholique introduit tout à coup, sans préparation aucune, dans une assemblée juive, le jour du Kippour, et agir si fortement sur son esprit.

Ce qui se révéla à moi à ce moment-là, ce n'est point la religion juive. C'est **le peuple juif**. Le spectacle offert par cette nombreuse assemblée d'hommes, les épaules couvertes du taled, ressuscita soudain à mes yeux un très lointain passé. Les Hébreux de la Bible de Gustave Doré étaient là, debout, devant moi. Mais deux détails me frappèrent particulièrement tandis que j'observais autour de moi les fidèles penchés sur leurs rituels. Tout d'abord, en voyant le manteau de prière porté uniformément par tous les assistants, je pensai que d'une certaine façon ils étaient **tous officiants**. Plusieurs même, vêtus du blanc *sarguenès*, étaient disséminés çà et là dans la foule, tout pareils au prêtre qui se tenait au milieu du sanctuaire. En second lieu, il me parut que cette assemblée silencieuse était **dans l'attente de quelque chose** qui allait se produire : «Qu'attendent-ils donc ?» dis-je à mon compagnon.

¹ Note LHR : NON. Heureusement ! C'est bien la réflexion digne d'un apostat comme Renan.

² Note de LHR : quelle caricature de la conversion ! On retrouvera cette même approche fantaisiste pour les abbés Lémann.

Ce double aspect sous lequel le judaïsme se manifestait à moi n'avait rien qui pût troubler la foi du jeune chrétien que j'étais alors ; par là se révélèrent du moins à moi d'une manière fort exacte, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte par la suite, **deux traits caractéristiques : la forme de sacerdoce collectif, qui est propre au judaïsme de la dispersion, et l'esprit d'attente, de foi en l'avenir, qui imprime à tout son culte un cachet si spécial.**

En effet, dans le service synagogaal, tous les Juifs sont égaux, **tous sont prêtres**, tous peuvent participer aux fonctions sacrées et même officier, au nom de la communauté tout entière, quand ils ont les capacités requises. La dignité qui distingue le *hakham*, le docteur, le sage, n'est pas un degré de cléricature, elle est du domaine de la science, de la piété relevée par la connaissance. Le taled me donna l'intuition de cette particularité du judaïsme qui m'eût échappé, si mon attention n'avait été captivée dès le premier jour par ce spectacle si nouveau pour moi d'une multitude d'hommes en prière couverts de voiles blancs. C'est ainsi que les rites, les symboles constituent souvent un langage plus expressif que les meilleurs discours. Les pratiques qui ont reçu la consécration des siècles nous arrivent toutes chargées des pensées accumulées par les générations croyantes. Elles conservent une poésie, une puissance d'évocation incomparables ; on peut les supprimer, on ne les remplace pas.

Legs précieux de l'antiquité, le judaïsme n'est cependant pas orienté vers le passé, mais vers l'avenir. Une invincible espérance dans le triomphe final du bien et de la vérité l'a maintenu debout à travers les siècles et le pénètre tout entier. **Il attend le Messie.** Cette attitude donne une physionomie spéciale à ses croyances séculaires. Toutes les fois que la conscience moderne s'éprend des idées de régénération sociale, toutes les fois qu'elle affirme sa volonté d'édifier la cité future sur les ruines des abus et des injustices, elle est en communion avec l'âme du judaïsme telle qu'elle n'a cessé de vibrer au cours de sa longue histoire. Plus tard je devais comprendre comment les aspirations de résurrection nationale complètent et précisent en Israël cet esprit d'attente, si différent des conceptions des autres cultes, mais dès cette première rencontre, cet esprit s'est révélé à moi dans la silencieuse *amida* de la fin du Kippour.

Et c'est ce qui provoqua en moi une autre sensation, bien moins confuse celle-là et qui devait être plus décisive aussi. Qu'on se représente un jeune chrétien élevé dans la conception naïve que l'Ancien Testament n'avait pas d'autre mission que de préparer le Nouveau qui lui a fait place définitivement et que, depuis l'avènement du christianisme, le rôle d'Israël a pris fin. Le Juif ne subsiste plus aujourd'hui que comme témoin, aveugle et impuissant, de la vérité des prophéties accomplies contre lui. L'idée que se fait de lui tout chrétien élevé dans le giron de l'Eglise, c'est celle du Juif-Errant de la légende : « Marche, marche, Ahasvérous ! errant et solitaire, tu portes le signe de l'irrémissible condamnation ».

Or voici que tout à coup Israël m'apparaissait vivant encore de sa vie propre où rien ne trahissait plus la déchéance annoncée. Ce judaïsme de la dispersion se montrait à moi comme une **collectivité forte et organisée** qui, depuis dix-neuf cent ans, en dépit des volontés d'anéantissement conjurées contre elle, a **continué d'exister pour des fins qui m'échappaient encore**, mais où je sentais que mon christianisme n'étais plus directement intéressé. Toute ma philosophie de l'histoire s'en trouvait bouleversée. Les trois années de la vie publique de Jésus n'en formaient plus le point central ; elle redevenaient un simple épisode dans l'ensemble. Ainsi dans l'enseignement que j'avais reçu jusqu'à ce jour, je découvrais **une lacune** ; le point de départ étant faussé, les conclusions devaient l'être également. La légitimité de la protestation séculaire du judaïsme contre les prétentions chrétiennes se dégageait déjà de ce premier contact, d'une façon bien vague encore assurément, mais telle cependant que l'impression ressentie ne devait plus jamais s'effacer.

Israël a le droit de vivre encore, **Israël vit** ! voilà ce que je compris ce jour-là. En disant que ce n'est point la religion juive qui se révéla à moi en cette circonstance, mais le peuple juif lui-même, j'énonce un fait que j'étais peut-être seul à percevoir. En effet, pour la plupart de ces hommes qui m'entouraient et chez qui tout témoignait si visiblement à mes yeux d'une autre descendance que la mienne, la notion de leur raison d'être et de leur rôle historique, de leur résistance et de leur durée était sans doute bien imprécise, inexistante même. Mais néanmoins elle émanait secrètement de l'âme collective de ces Juifs rassemblés. Le souffle de la race traversait l'enceinte de la synagogue et mon âme à moi en fut pénétrée.

Cher vieux peuple qui renfermes tant de grandeur et de richesse morale à côté de tant de défauts, je devais connaître un jour quelques-unes de tes belles âmes, vrais bijoux des temps bibliques, toutes vibrantes encore d'une jeunesse sans cesse renouvelée. Je devais te comprendre et t'aimer au point de pouvoir te dire avec Ruth : « Que le Seigneur me traite en Sa rigueur, si autre chose que la mort me sépare jamais de toi ! » Mais c'est en ce jour de Kippour que mes yeux t'aperçurent pour la première fois et que je sus que tu existais toujours, peuple béni de l'Eternel !

Quand j'étais enfant, on me menait parfois rendre visite à une très vieille femme qui avait été une intrépide pèlerine : elle avait, fait trente-trois fois de suite le pèlerinage de Jérusalem et elle conservait sur sa cheminée de petits cadres rapportés de Palestine dans lesquels étaient enfermés des fragments de bois d'olivier et des fleurs desséchées. On me présentait ces cadres précieux et j'y appuyais pieusement mes lèvres d'enfant. J'ignorais alors ce que représentait ce baiser donné aux fleurs de Terre Sainte et j'ai commencé à l'entrevoir lors de ma première visite à la synagogue. C'était l'hommage inconsciemment rendu aux trésors bibliques qui nous viennent de ce sol sacré, à la révélation de la sainte Thora, à la piété des psaumes, à la foi des antiques prophètes, à tout ce que les Ecritures hébraïques renferment de vital pour l'humanité.

Et c'était aussi l'hommage rendu au peuple de la Bible envers qui les nations se sont montrées si ingrates et qu'elles ont abreuvé de mépris et d'injustice, sans se rappeler qu'elles avaient reçu de lui le trésor de la révélation, au peuple qui, malgré tout, a résisté et survécu, alors que de très grands peuples, Assyriens, Egyptiens, Carthaginois, Grecs, Romains ont disparu de la scène du monde. Réduit à l'état de poussière parmi les nations, il a néanmoins subsisté comme une réalité toujours vivante conservée pour des fins providentielles et c'est lui que j'avais sous les yeux ce jour-là.

Le résultat eût-il été le même pour moi si, au lieu de pénétrer dans une synagogue, j'avais assisté à quelque grande manifestation de la vie juive, comme celle d'un congrès sioniste, par exemple ? Cela est possible ; néanmoins dans la

disposition où je me trouvais alors, si l'on tient compte de mon éducation, de mes tendances, il faut bien reconnaître qu'aucun des aspects du judaïsme ne pouvait m'impressionner davantage que sa **vitalité religieuse** et il n'en est certainement aucun qui traduise d'une façon plus caractéristique **le génie séculaire et le rôle d'Israël**.

Telle fut donc la **révélation** que je reçus ce jeudi d'octobre dans la synagogue de Lyon. Et sans doute les mots sont beaucoup trop précis pour exprimer quelque chose de si confus, de si mystérieux pour moi à ce moment-là, car rien ne devait pendant quelque temps encore formuler cette impression à ma pensée, encore moins la traduire au dehors. Mais déposée en moi comme un germe par la *Neïla* du Kippour, cette révélation devait s'affirmer de plus en plus et grandir.

Près de moi, à portée de ma main, j'aperçus un livre de prière abandonné sur une stalle. Je l'ouvris. Les caractères inconnus me firent l'effet d'étranges notes musicales que je regardai curieusement. Dès le lendemain j'achetai sur les quais une grammaire hébraïque et je me mis tout seul à l'étude de l'hébreu.

IV - UN VIEUX BOUQUIN

Peu de temps après l'événement que je viens de raconter, je perdis successivement mon père et mon frère. Je restai seul avec une mère tendrement aimée et je poursuivis près d'elle mes études dans des conditions qui me laissaient beaucoup plus de liberté que je n'en aurais eu au collège.

J'en profitai pour continuer l'étude de l'hébreu. Je ne m'accordai aucun repos que je n'eusse appris à lire et bientôt je fus capable de déchiffrer lentement, mais à peu près correctement, les lignes d'un petit psautier de la Société Biblique que j'avais réussi à me procurer d'occasion.

Mais le volume que j'avais acheté intitulé *Etudes hébraïques*, ne pouvait me mener bien loin. Je ne saurais indiquer le nom de l'auteur, la page de titre ayant été arrachée au moment de la reliure en même temps que la préface. Le motif de cette mutilation est assez singulier. L'auteur s'élevait avec véhémence contre la Massore qui a fixé au moyen des points-voyelles la prononciation de la langue sacrée. Il disait dans sa préface : «Le moment est venu de souffler sur ces grains de poussière que les rabbins ont répandus sur les plus belles pages de la Bible». La méthode de lecture sans points-voyelles qu'il préconisait, l'esprit anti-synagoga et anti-massorétique de cet ouvrage me déplurent et c'est pourquoi je supprimai cette préface. La petite grammaire *Chabot* que je me procurai peu de temps après me permit d'étudier un hébreu moins fantaisiste et je me livrai avec ardeur à ce travail.

Chose curieuse, c'est le psaume 145 que je choisis pour l'apprendre par cœur, après l'avoir analysé mot à mot en m'aidant du latin. J'ignorais complètement que ce psaume occupait précisément une place d'honneur dans la liturgie juive. Je me vois encore me promenant, le jeudi, dans les jardins des Chartreux, répétant un à un les versets jusqu'à ce que je les susse sans faute et me demandant pourquoi la lettre *noun* manque dans l'ordre alphabétique de ce psaume. Je n'attachais d'ailleurs à cette récitation aucune signification religieuse étrangère aux formes de ma piété coutumière. C'était une simple originalité à laquelle se mêlait peut-être quelque vanité secrète d'être capable de prier autrement que dans la langue de l'Eglise, mais ma foi catholique demeurait intacte et l'impression remportée de la synagogue paraissait complètement oubliée. En réalité, elle sommeillait et une découverte faite chez un bouquiniste allait bientôt la réveiller en moi et lui donner une nouvelle précision.

Un jour, dans un panier de livres exposé sur les quais du Rhône, je mis la main sur un tout petit volume, bien vieux, et bien méprisé, semblait-il, des chercheurs, car je le trouvai perdu au milieu de méchants bouquins de nulle valeur. Il avait pour titre : «*Cérémonies et costumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs, traduites de l'Italien de Léon de Modène, Rabin de Venise*» par le sieur de Simonville. Le marchand me le vendit deux francs «à cause de la gravure sur acier» reproduction d'une toile de l'école flamande qu'il porte en frontispice. Il valait pour moi une fortune et davantage encore. Je l'ai toujours précieusement conservé.

Cet ouvrage imprimé à La Haye, chez Adrian Moetjens, en 1682, est dédié à «Monseigneur Bossuet, ancien évêque de Condom, nommé par Sa Majesté à l'évêché de Meaux». Une note manuscrite tracée à l'encre de Chine au dos de la gravure, avec les caractères et l'orthographe de l'époque, m'apprit que sous le nom de Simonville se déguisait M. Simon «ancien prêtre», qui, dit-on, n'est autre que Richard Simon, le père de la critique biblique.

Dans la préface et dans le supplément de 166 pages ajouté à l'ouvrage de Léon de Modène le traducteur témoigne une sympathie toute particulière pour les Juifs et un souci évident de montrer la conformité de leurs principes avec ceux des chrétiens, la pureté de leur morale et la beauté de leur culte. Il fait preuve de connaissances approfondies en ces matières où les prêtres sont en général fort ignorants.

Il faut voir avec quelle habileté il relève **l'importance que le judaïsme doit avoir aux yeux des chrétiens**. Il y compromet l'aigle de Meaux : «Votre grandeur, lui dit-il, ayant témoigné qu'on ne peut connaître la Religion Chrétienne, qu'on ne soit instruit de celles des Juifs qui en étoit la figure, j'ay crû, vous étant aussi obligé que je vous le suis, que je devois contribuer à une si noble passion. C'est ce qui m'a engagé, Monseigneur, à faire le choix d'un Rabbín éclairé en ces matières». Et plus loin : «Car qui connoît à fond comme Votre Grandeur ces matières, Elle, dis-je, qui a cité si judicieusement dans son *Traité de l'Histoire Universelle*, les plus rares et les plus anciens Ouvrages des Juifs et qui en a tiré avec tant de force d'esprit la vérité des Mystères les plus difficiles de la Religion Chrétienne. Je suis persuadé que si Votre Grandeur a la bonté de me souffrir, je seray approuvé de tout le monde».

Il y a quelque chose de la mordante ironie des Provinciales dans cette hyperbolique dédicace.

Écoutons le sieur de Simonville parler sérieusement : «Ceux qui ont composé le Nouveau Testament étant Juifs, il est impossible de l'expliquer que par rapport au Judaïsme. La doctrine est presque la même et pour ce qui est des mœurs, le Décalogue est commun entre eux et nous». Ailleurs : «Pour ce qui est des traditions juives que nostre Seigneur a rejetées, il n'a prétendu combattre que quelques traditions fausses que les Docteurs Juifs avoient ajoutées aux

anciennes, et lorsque ce Sage Maître nous envoya à la Loy écrite : *scrutamini scripturas*, il ne faut pas s'imaginer qu'il ait voulu nous renvoyer au simple texte de l'Écriture, mais à ce même texte expliqué par les Docteurs qui avoient succédé à Moïse. Ils sont assis, dit-il en parlant de ces Docteurs, sur la chaire de Moïse, gardez et faites ce qu'ils vous diront».

L'auteur a soin de nous dire que «les premiers Pères de l'Eglise révéraient le Sabbat comme le dimanche», que les prières des Juifs sont «fort pieuses et différent peu des nôtres» et que «les Juifs n'excellent pas seulement en prières, mais encore en charité». Prétendrait-on leur reprocher leur formalisme, la valeur qu'ils attachent aux plus minutieuses pratiques ? «Il est vrai, observe le sieur de Simonville, que les Juifs donnent fort à l'extérieur, mais c'est parce que, disent-ils, toutes les actions extérieures ne sont que pour diriger l'intérieur. Ainsi en se lavant les mains, ils pensent à nettoyer leur conscience, en s'abstenant d'animaux impurs à s'empêcher de commettre des crimes et ils considèrent le précepte de l'extérieur comme une application pour l'intérieur».

Je lus d'un trait tout cet ouvrage avec un plaisir extraordinaire. Je ne crois pas que jamais lecture m'ait intéressé à ce point-là. Quant je l'eus achevé d'un bout à l'autre, je le recommençai. Les Hébreux de la Bible de Gustave Doré reprenaient vie peu à peu à mes yeux et je leur associais tout naturellement cette fois les fidèles que j'avais vus en prière dans la synagogue. Grâce à Léon de Modène qui me décrivait fidèlement, sans intention apologétique apparente, leurs rites religieux et leur liturgie, leurs usages et les lois qui règlent leur conduite dans ses moindres détails, les Juifs redevenaient pour moi un peuple bien vivant et parfaitement organisé, soumis à une discipline de sagesse assurant leur miraculeuse conservation. Tout le charme familial, toute la poésie de cette existence du ghetto sobrement dessinée par le rabbin de Venise, se peignaient à mon imagination avec une incroyable netteté, non pas comme une découverte nouvelle, mais comme une chose ancienne que j'avais oubliée. Il me semblait avoir toujours connu ce peuple que le judaïsme a marqué d'une si forte empreinte et qui subsiste au milieu des autres sans se mêler à eux, «respectueux des lois, soumis au Prince, priant Dieu qu'il le conserve en paix et en joie, que ses desseins réussissent, que ses Etats augmentent et qu'il aime notre Nation».

Or il était écrit que tout un ensemble de menues circonstances concourrait en vue d'un résultat décidé d'avance. J'avais encore dans ma poche après maintes lectures le petit livre de Léon de Modène quand, parcourant un jour le *Messager Boiteux*, de Strasbourg, mes regards tombèrent sur le calendrier israélite imprimé à la suite de l'année chrétienne. J'arrachai la page pour la conserver et l'examiner à loisir. J'appris ainsi quel jour tombait cette année-là le Kippour dont le rabbin de Venise m'avait fait la description et je pris mes dispositions pour retourner ce jour-là à la synagogue. J'y vis cette fois la sortie des *sepharim* et j'entendis le tintement des clochettes que je savais être des *rimonim*. Je savais aussi de quel passage on faisait lecture dans le rouleau sacré. L'office m'intéressa plus vivement que lors de ma première visite.

J'avais un professeur qui m'aimait beaucoup et pour qui j'éprouvais moi-même un sincère attachement. L'abbé Neyret était un excellent prêtre, pieux et doux, mais fermé à tout ce qui était étranger à la théologie. Quand il sut que j'étais retourné à la synagogue, il témoigna une certaine inquiétude. Les prêtres ont une intuition particulière des choses qui peuvent constituer un **danger pour la foi**. Il me fit venir chez lui certain après-midi et, d'une manière très aimable, m'interrogea longuement sur le judaïsme en affectant une vive curiosité. Je me laissai prendre au piège et fis étalage de ma science comme un collégien, qui possède à fond son manuel. Formé à l'école de Léon de Modène, je répondis à toutes les questions avec abondance ; les cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs n'avaient plus de secret pour moi.

Quand il eut tiré de moi tout ce qu'il voulait savoir, l'abbé changea de ton ; son visage se rembrunit et il me demanda, chose bien naturelle, de qui je tenais tous ces renseignements. C'eût été fort simple de fournir la véritable explication et même d'exhiber le petit volume. Mais je réfléchis que si je le montrais, il me serait confisqué et j'y tenais trop pour me résoudre à le perdre. Je balbutiai je ne sais quelle réponse invraisemblable, prétextant des lectures, des conversations, et le prêtre vit bien que je ne disais pas la vérité. Il devint plus sévère et déclara que, pour être si bien renseigné, il fallait que j'eusse vu quelque rabbin, en quoi il ne se trompait qu'à demi, ajoutant que, dans son zèle pour la religion judaïque, ce rabbin avait sans doute cherché à me détourner du catholicisme. Le bon prêtre, on le voit, se faisait des rabbins une idée à sa façon. Je convaincs que ceux-ci devaient être sûrement animés du plus ardent esprit de prosélytisme, mais en même temps je protestai que je n'en avais jamais connu aucun. Je m'entendis reprocher avec force d'oublier que les Juifs avaient crucifié le bon Dieu. J'étais alors sur la défensive et c'est pourquoi je répondis qu'il me paraissait fort improbable que le fait pût être imputé à ceux que j'avais vus et, en ce même instant, pour la première fois se présenta à mon esprit l'absurdité d'une accusation qui, en toute autre circonstance, ne m'eût peut-être aucunement choqué.

L'abbé Neyret jugea que **ma foi catholique était en péril** et il en parla à ma mère qui se montra très alarmée. Or ma foi n'était nullement ébranlée encore, mais il suffisait qu'on éveillât en moi l'idée de cette possibilité pour qu'elle le fût réellement, pour que du moins je prisse conscience du changement survenu dans ma conception de l'histoire religieuse. Dans son affection pour moi, le digne prêtre crut qu'il devait faire quelque chose pour **me prémunir contre le danger qu'il entrevoyait**. Il s'avisait alors d'un moyen qui, ainsi qu'on le verra par la suite, devait avoir des conséquences bien différentes de celles qu'il avait espérées.

V - LES ABBÉS LÉMANN

A cette époque vivaient à Lyon deux frères jumeaux, prêtres catholiques d'origine juive, les abbés Joseph et Augustin Lémann. Ils avaient été convertis à la suite d'une grave maladie qu'ils firent ensemble au lycée de Lyon, vers l'âge de 18 ans. Les bonnes religieuses qui les soignèrent avec dévouement s'intéressèrent à leur âme et la semence chrétienne que leur sollicitude y jeta trouva un terrain bien préparé. A peine guéris, les deux frères demandèrent, le baptême.

Orphelins, ils avaient été élevés par un oncle qui apparemment ne s'était guère préoccupé de leurs besoins spirituels. Ceux qui n'ont rien fait pour transmettre un patrimoine religieux aux jeunes cœurs dont ils ont la charge devraient être les derniers à s'étonner de ces conversions qui, dans de telles conditions, me paraissent parfaitement explicables et même légitimes. L'oncle ne s'en montra pas moins irrité de la décision des jeunes gens et le quai des Célestins où ils habitaient retentit plus d'une fois du bruit des scènes terribles qu'il leur fit. Ces violences ne firent pas revenir les deux frères sur leur détermination. Quelques années après, ils entrèrent au séminaire Saint Sulpice pour se consacrer au sacerdoce et c'est là qu'ils apprirent l'hébreu. Ils furent toujours d'ailleurs d'assez médiocres hébraïsants.

On remarquait un singulier contraste chez les Lémann. D'une part, ils avaient un type juif extraordinairement accusé et, il faut bien le reconnaître, très éloigné de la beauté orientale. Leur originalité de caractère, leurs douces manies, leur attachement mutuel qui rendait impossible pour eux toute séparation même momentanée, les condamnaient à vivre à l'écart. Nommés d'abord vicaires dans une paroisse de Lyon, ils furent bien vite reconnus impropres au ministère actif et on leur assigna un poste d'aumôniers dans une institution de sourds-muets. C'est là, dans un faubourg de la grande ville, au fond d'une vaste et silencieuse propriété, que s'écoula la plus grande partie de leur existence. Ils y vécurent dans une sorte de ghetto spirituel n'ayant que peu de rapports avec leurs confrères du clergé lyonnais qui ne leur témoignaient aucune sympathie.

D'autre part, ces Israélites d'origine, auxquels l'étude de l'hébreu avait ouvert pourtant le trésor des Ecritures, donnaient dans toutes les **mièvreries** (!!!) de la dévotion catholique moderne. Le culte de la Sainte Enfance, de la Sainte Face, du Sacré Cœur, de Saint Joseph, le Rosaire, Lourdes, etc., formaient les éléments essentiels de leur piété.

Cependant, quand ils se faisaient entendre dans la chaire catholique, ils savaient trouver une attitude de noblesse antique. C'étaient alors des orateurs distingués et appréciés. Ils prêchèrent en différentes villes avec un certain succès des stations de carême et des sermons de circonstance. Pour fustiger les attentats de la République contre les droits de l'Eglise, ils empruntaient les accents inspirés d'un Isaïe ou d'un Jérémie. Leur parole nerveuse, vibrante, dont les périodes tombaient majestueusement, leur style imagé tout nourri de citations et de réminiscences bibliques, l'étrangeté même de leur physionomie leur donnaient des allures de prophètes. Ils faisaient sonner très haut leur qualité d'Israélites, de descendants d'Abraham, de représentants authentiques du vrai peuple de Dieu. Comme je comprends l'impression qu'ils durent produire plus tard sur le pauvre Paul Loewengard¹ ! C'était la première fois sans doute que ce poète à l'âme inquiète et ardente rencontrait des hommes qui se proclamaient fièrement Juifs et prétendaient avoir voué leur vie exclusivement au salut de leur peuple.

Un désir d'apostolat n'a cessé en effet d'animer les Lémann. Nous en trouvons un exemple significatif dans l'histoire du *postulatum* qu'ils présentèrent en 1870 au concile du Vatican. On appelle ainsi une sorte de vœu écrit et motivé par lequel on sollicite du Concile réuni l'examen de telle ou telle question. Leur but était d'obtenir de la part de l'Eglise auprès du peuple Juif une démarche religieuse, «une invitation toute paternelle à la très infortunée nation d'Israël». «Nous nous sommes senti la force et la confiance de venir jusqu'à vous, disaient-ils, dans leur supplique aux Pères du Concile, pour implorer votre insigne miséricorde en faveur d'une nation qui est la nôtre, celle des Israélites».

Le *postulatum* approuvé par Pie IX fut présenté successivement à 510 Pères du Concile pour recueillir leurs signatures. On se fait difficilement une idée des innombrables démarches que cela suppose et de la patience, de la persévérance que les deux frères y durent apporter. Certains évêques se montraient récalcitrants et comme les Lémann parlaient à l'un d'eux de la place que doivent occuper les Juifs dans le plan divin : «Parbleu ! dit le prélat, je vous vois venir ! Vous songez déjà à nous remplacer». Mgr Antonio Colli, évêque d'Alexandrie, qui s'était fait une loi de ne donner aucune signature, demeurait irréductible. A bout d'arguments, les deux frères se jetèrent à ses genoux en lui disant : «Monseigneur, vous ne pouvez refuser de donner votre nom en faveur du peuple qui vous a donné Jésus et Marie». Le prélat fut ému : «C'est vrai, dit-il, je ne puis refuser. Je ferai une exception en faveur des Israélites».

Quelques-uns accompagnèrent leur signature de touchantes paroles que les zélés néophytes recueillirent précieusement. Le dernier à signer fut Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux : «J'aime les Israélites et ils m'aiment, déclara-t-il. Je dirais volontiers comme Mgr de Cheverus, mon prédécesseur, à qui on reprochait ses relations avec les Juifs : Si nous ne devons pas un jour nous rencontrer au ciel, laissez-moi du moins le bonheur de les rencontrer sur la terre».

La question de l'infailibilité pontificale ayant absorbé toutes les préoccupations du Concile, le *postulatum* des abbés Lémann fut renvoyé à une autre session. Ces détails montrent du moins les sentiments qui animaient les deux frères et l'on comprendra l'influence qu'ils étaient capables d'exercer sur moi à leur manière, lorsque j'entrai en relation avec eux.

C'est en effet à Augustin Lémann que l'abbé Neyret, mon professeur, jugeant ma foi catholique en péril, crut devoir m'adresser pour effacer de mon esprit toute trace de mon très superficiel contact avec la Synagogue. Il voulut que je le prisse pour directeur de conscience. Le jour où l'on m'introduisit auprès de lui marqua en réalité une nouvelle étape dans mon évolution religieuse dont les débuts avaient été si singuliers, mais, à mon insu, si définitifs. Ce Juif en soutane, qui récitait son rosaire et faisait ses dévotions au Sacré-Cœur, allait contre toute attente, bien malgré lui assurément, mais d'une manière lente et sûre, continuer l'initiation que le rabbin de Venise, Léon de Modène, avait commencée en moi.

Il m'accueillit avec la plus grande bonté. Cet homme, dont l'originalité tout hébraïque détonnait si curieusement dans le milieu ecclésiastique lyonnais, possédait au plus haut degré une qualité éminemment juive, *leb tob*, le cœur bon. Il ne prit pas au sérieux les craintes exprimées par mon professeur. Etait-il admissible qu'un jeune catholique pieusement élevé, pût être à un degré quelconque attiré par la Synagogue ? L'excellent prêtre ne vit que l'invraisemblance de cette supposition et la possibilité de faire servir au développement de ma foi catholique mon goût pour les études religieuses.

¹ Note de LHR : Paul Lœwengard a écrit : *La Splendeur Catholique, du judaïsme à l'Eglise*, Perrin, 1914 (remarquable et passionnant !) et *Les magnificences de l'Eglise*, Perrin. Paul Lœwengard est l'anti Pallière.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ses connaissances en fait de judaïsme s'arrêtaient à la destruction du second Temple. Il ignorait à peu près tout des intéressants détails que m'avait fournis Léon de Modène. Toute l'histoire juive post-biblique se résumait pour lui dans **l'action néfaste exercée par le Talmud à l'égard duquel il professait une haine sacrée**. Il était bien évident qu'il n'avait jamais navigué lui-même sur cette vaste mer ; lorsqu'il parlait des dange-reux écueils qu'on y rencontre, c'était uniquement sur le témoignage suspect des apologistes chrétiens. «Sans le Talmud, répétait-il - et cette réflexion contient un aveu implicite qui mérite d'être retenu - **sans le Talmud, il y a longtemps que tous les Juifs seraient convertis**».

Autant dire qu'ils n'existeraient plus et je ne manquai pas de lui demander comment il se faisait que l'Eglise, si respec-tueuse des rites particuliers des divers peuples, cherchât à confondre les Israélites dans la foule des Latins en les dé-pouillant de toute caractéristique religieuse. L'objection ne laissait pas que d'être embarrassante pour un Juif qui demeu-rait si fier des prérogatives de sa race : «Je ne doute pas, me répondait l'abbé Lémann, que la messe ne se célèbre un jour en hébreu à Jérusalem, mais aujourd'hui nous n'avons pas le choix ; **il nous faut abandonner les ténèbres de l'aveuglement judaïque pour la grande lumière de Rome**».

Ce qui me troubla d'abord chez M. Augustin Lémann, ce furent les pratiques religieuses qu'il me recommandait. Je te-nais de ma mère une piété sérieuse, raisonnable, éloignée de ces **faides dévotions** (!!!) qui ont poussé comme des plantes parasites sur le vieux tronc du catholicisme, Ce que j'aimais surtout, c'étaient les offices dignement célébrés, la belle liturgie, le plain-chant, les psaumes. Tout enfant, malgré mon culte pour Marie, j'avais toujours éprouvé une certaine répugnance à la saluer cinquante fois de suite avec les mêmes paroles. En d'autres temps, on eût sûrement trouvé chez moi comme chez ma mère une teinte de jansénisme. Toutes ces formes de piété, vers lesquelles me poussait mon nou-veau directeur de conscience, au lieu de m'attacher plus fortement à l'Eglise comme il l'espérait, commencèrent à éveiller en moi l'esprit critique, puisqu'elles m'incitaient à faire la distinction entre ce que je devais pratiquer et ce que je pouvais rejeter en bonne conscience. Or quand l'esprit critique est une fois éveillé chez un catholique, il ne tarde pas à trouver matière à s'exercer et c'est ce qui devait arriver pour moi.

L'abbé Augustin Lémann était professeur d'Ecriture Sainte et d'hébreu aux Facultés catholiques de Lyon. Il m'offrit de m'admettre à son cours que fréquentait une vingtaine de séminaristes. Je fus enchanté de sa proposition et le jeune laïque s'y distingua dès les premières leçons pour la lecture de l'hébreu dont mes voisins décomposaient péniblement les syllabes. J'articulais les *'het'* et les *'ain'* d'une manière qui les étonnait.

Nous traduisions les Psaumes des montées *Schirê hamma'aloth* et je crois bien que de ces montées-là nous ne sommes jamais redescendus. Cependant le professeur interrompit une fois cette étude, peut-être tout spécialement à mon intention. Ce fut pour traduire le VII^e chapitre d'Isaïe. On sait que ce chapitre contient un verset sur lequel s'édifie le dogme catholique de l'enfantement virginal du Messie : «C'est pourquoi le Seigneur Lui-même vous donnera un signe. Voici : la *'alma'* concevra et enfantera un fils et elle l'appellera *'Immanou-El'*, Dieu avec nous». Les chrétiens voient dans ce passage une prophétie relative à la Vierge Marie et pour qu'il ait toute sa force, on comprend qu'ils s'appliquent à dé-montrer que le mot *'alma'* signifie vierge et pas autre chose. Le fait qu'il y a en hébreu un autre mot, *'betoula'*, qui a cette signification-là sans contestation possible, ne les arrête nullement et M. Lémann étudia successivement avec nous les cinq ou six passages bibliques où ce mot *'alma'* se trouve employé. Parmi ces versets, il en est au moins un qui semble fournir une démonstration absolument contraire à celle que nous recherchions, mais je vis, pour la première fois, que les théologiens se soucient peu de l'évidence, quand il s'agit d'une aussi glorieuse vérité que la virginité de Marie. M. Lé-mann avait bâti patiemment sur cette question-là un monument de subtilités, du haut duquel il triomphait, souriant der-rière ses lunettes.

Outre que ce point d'exégèse me paraissait assez choquant, j'étais déconcerté de voir que l'édifice doctrinal de la véri-table Eglise était lié à un problème de ce genre et reposait en somme sur une base aussi fragile : l'interprétation dou-teuse d'un mot hébreu. Je le fus bien davantage quand, ayant relu tout le chapitre, je constatai, en m'aidant du contexte, qu'il s'agit manifestement pour le prophète d'un événement contemporain et non de l'époque messianique.

Je me mis alors à étudier les autres textes prophétiques le plus souvent allégués à l'appui du dogme catholique : l'al-lusion au sceptre de Juda dans la bénédiction de Jacob mourant, la prophétie des soixante-dix semaines dans Daniel, la description de l'Homme de Douleur dans le LIII^e chapitre d'Isaïe, les célèbres versets du psaume XXII à propos desquels on accuse de faux les Massorètes, enfin les différents passages cités par l'évangéliste saint Matthieu en ces termes : «Ceci arriva afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes...» Il m'apparut clairement que le sens donné à ces différents textes est forcé, arbitraire, tout conventionnel. Lus en français, ils avaient encore parfois à mes yeux une vague tournure catholique, mais en hébreu, ils ne signifiaient plus rien du tout, ou du moins ils signifiaient tout autre chose.

Le résultat le plus clair de ce travail d'exégèse fut de m'amener à reconnaître que les Juifs avaient parfaitement raison de ne point embrasser le christianisme sur la production de preuves scripturaires aussi inconsistantes¹. Mes croyances chrétiennes concernant l'avènement du Messie en la personne de Jésus, avènement annoncé dans tous ses détails, me disait-on, par les prophètes hébreux, reçurent ainsi un coup décisif dont elles ne devaient plus se relever. Ce change-ment s'opéra en moi sans que j'eusse à soutenir une de ces luttes qui accompagnent généralement les crises d'âme. Je n'avais nullement l'impression que je perdais ma foi, mais au contraire que celle-ci s'épurait et devenait plus conforme à la religion qui fut historiquement celle de Jésus.

Telle fut en effet la forme, d'ailleurs passagère, que prit à ce moment-là mon christianisme et M. Lémann, qui rappelait toujours avec orgueil ses origines, contribuait, sans le savoir, à me faire évoluer dans ce sens. C'est ainsi qu'il me de-

¹ Note de LHR : Tout cela est bien caricatural et les conclusions en sont fausses. Voir *Catéchisme de persévérance* de Mgr Gaume.

manda de l'accompagner le soir du 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception. Il n'y a que Lyon pour organiser en l'honneur d'une abstraction théologique (!!!) une pareille fête de lumière. Tandis que la basilique de Fourvière s'embrase de mille feux comme une forteresse aérienne, et que partout les fenêtres s'illuminent à la gloire de la Vierge, dessinant féériquement les contours gracieux des deux fleuves, les commerçants, les israélites comme les autres, font, sous le chaotisme des rampes de gaz, leurs plus riches expositions, afin que les curiosités profanes de la foule qui se presse exceptionnellement dans les rues y trouvent également leur compte.

Nous frayant péniblement une issue hors de la place Bellecour aux façades resplendissantes, nous parvînmes à gagner le quai Tilsitt sur la rive gauche de la Saône, au pied de Fourvière. Seul l'immeuble synagogal en bordure sur ce quai faisait tache sombre au milieu des illuminations générales et M. Lémann s'arrêta contemplant d'un côté le trou noir de la synagogue et de l'autre la colline où la basilique se dressait au milieu des feux de Bengale, telle une magique apparition. «Et dire, murmura-t-il avec cette intonation solennelle que sa voix prenait en chaire, et dire que c'est une Juive qu'ils fêtent ainsi !»

Pourquoi des faits importants disparaissent-ils souvent de notre souvenir sans laisser de traces, tandis que de petits détails insignifiants en apparence, des mots très simples occasionnellement prononcés, certaines inflexions de voix, certains regards se gravent dans notre esprit pour n'en plus jamais sortir ? C'est là un des mystères de cette mystérieuse chose qu'est la mémoire, mais le fait est que j'entends encore M. Lémann formulant cette banale (!!!) réflexion, tandis qu'il contemplait avec des yeux ravis la féerie de lumière en l'honneur de l'Immaculée Conception.

L'idée des origines juives du christianisme, à laquelle les chrétiens ne s'arrêtent généralement pas, se présenta vivement à mon esprit et en même temps le contraste entre l'obscurité de la synagogue et les illuminations environnantes prit à mes yeux une valeur de symbole. L'abbé Augustin Lémann ne cessait de me répéter que le judaïsme est divin - jusqu'au Talmud exclusivement - que Judaïsme et Christianisme sont deux phases, deux étapes d'une seule et même religion. Or ces deux formes ne se succédant pas, mais se juxtaposant et coexistant en état d'opposition, il y a quelque apparence de logique que les représentants authentiques de la première aient raison contre ceux de la seconde sur les points controversés.

Bientôt ce Juif, qui se donnait tant de peine pour identifier la '*alma*' d'Isaïe avec la Vierge Marie des chrétiens et qui demeurait si fier que celle-ci fût une fille d'Israël, finit par me donner une sensation de rupture d'équilibre et d'harmonie, non pas parce qu'usant du droit de toute conscience, il avait embrassé la croyance de son choix, mais parce qu'appartenant par sa race, par ses attaches ancestrales à une plus ancienne tradition appelée à régler la nouvelle et à en corriger les erreurs, il était par droit de naissance destiné à d'autres fins.

Pour le Kippour suivant, je retournai à la synagogue et, cette fois, avec un *mahzor*, rituel de prières, que j'avais fait venir de Paris.

VI - LES TEFILLIN

Nous ne nous rendons pas toujours compte des modifications que subissent nos idées et nos croyances. Tout un travail s'opère en nous dont nous n'avons généralement pas conscience et il faut une circonstance inattendue et déterminante pour que nous réalisions l'étendue des changements survenus à notre insu dans notre monde intérieur. Ceux qui chercheraient dans ce récit le témoignage d'une sorte d'illumination soudaine qui, de la profession de foi catholique, aurait fait passer le jeune chrétien que j'étais à l'acceptation sans réserve de la doctrine juive, n'y trouveront rien de semblable. Il y a eu, à vrai dire, une heure dans ma vie et je la décrirai plus loin, où je me suis senti réellement et définitivement converti, mais non point par l'acte de passage d'une religion à une autre et cette conversion-là n'est survenue que plus tard, après bien des luttes, des hésitations, des retours en arrière, après toute une série de fluctuations morales que je ne saurais décrire, tant elles furent lentes, imperceptibles pour moi.

On peut citer sans doute des exemples de conversions instantanées qui introduisent en un clin d'œil l'âme humaine dans une région de paix et de certitude toute nouvelle. Mais, dans ces cas exceptionnels eux-mêmes, qui dira les influences secrètes qui ont été graduellement à l'œuvre pour amener enfin l'explosion capable de rompre l'équilibre antérieur ? Saul de Tarse est terrassé sur la route de Damas, mais en nous relatant cette transformation extraordinaire, l'écrivain ne nous renseigne point sur les impressions du converti depuis le jour où, assistant en témoin muet à la lapidation d'Etienne, il avait gardé, pendant l'exécution, les vêtements du supplicié. Je crois pour ma part qu'il y a dans toute conversion féconde en fruits d'ordre moral une intervention directe de Dieu, mais cela n'exclut pas cette préparation progressive et le plus souvent inconsciente qui rend ensuite possible le passage à une nouvelle vie, car le domaine spirituel a ses lois comme l'ordre de la nature. Une métamorphose religieuse n'est mystérieuse pour nous que parce que ses raisons profondes nous échappent.

Mes lecteurs se tromperaient donc si, en me voyant retourner pour la troisième fois à la synagogue le jour du Kippour, ils s'imaginaient que c'en était fait désormais de la foi catholique de mes jeunes années. J'en étais encore à subir, mais en ne la percevant que bien confusément, l'attraction qu'exerçait sur moi l'antique religion d'Israël avec laquelle mon âme était entrée en contact et M. Augustin Lémann continuait à avoir en moi, non seulement un élève qui lui faisait honneur, mais encore un pénitent docile à ses directions spirituelles.

Je veux cependant livrer à mes lecteurs et amis inconnus un **grand secret** et je leur laisse le soin d'en tirer eux-mêmes la leçon qui s'en dégage. Dans cet attrait que le judaïsme avait pour moi, je crois pouvoir leur indiquer, sinon la cause initiale, du moins l'instrument qui en prolongea la durée et rendit possibles les changements que devait subir ensuite ma foi religieuse. C'est **l'hébreu**.

Oui, à cette époque de ma vie, la doctrine juive m'était encore trop peu connue pour pouvoir déterminer en moi une

conviction bien profonde. Ce que j'en avais appris me venait uniquement par le canal de l'Ancien Testament et là, l'influence de l'Eglise qui me l'avait enseigné en imprimant à toute l'histoire du peuple juif son interprétation figurative de l'avènement messianique, s'imposait toujours à mon esprit, malgré les points de détail sur lesquels je m'étais exercé à la critique. Je puis donc supposer que, ma curiosité religieuse une fois satisfaite, mes rapports avec la Synagogue n'auraient eu aucune suite sérieuse. Je me serais lassé d'assister à des offices où le manque de tenue contrastait fâcheusement avec mes habitudes d'enfance. Encouragé par mes maîtres, j'aurais fini par entrer au séminaire, pour lequel ma vocation s'était dessinée de bonne heure, ou bien, si j'avais renoncé à la prêtrise, je serais aujourd'hui notaire dans quelque commune du Lyonnais, catholique plus ou moins tiède comme tant d'autres, gardant une respectueuse déférence pour les commandements de l'Eglise et donnant ma voix aux élections au candidat conservateur contre le représentant des idées avancées. Mais l'hébreu était là. L'hébreu exerçait sur moi une sorte de **fascination** et ce fut lui qui décida tout.

D'autres que moi ont connu ce charme indéfinissable que possède la langue de la Bible ; comme moi ils ont senti le parfum mystique qu'exhalent ces textes vénérables, semblables à l'arôme subtil des fleurs desséchées entre les feuillets des vieux livres. Sous les syllabes hébraïques à la cadence sonore quelque chose de l'âme d'Israël arrivait jusqu'à moi. Un passage biblique, un lambeau de prière du rituel que je parvenais à traduire me parlaient du judaïsme d'une manière bien plus pénétrante et plus dangereuse pour ma foi native que tous les propos savants qu'aurait pu me tenir, avec les meilleurs intentions du monde, un israélite instruit et convaincu. Quand j'ouvrais mon psautier, les mots avaient pour moi un sens, une valeur d'émotion religieuse que je ne retrouvais plus ni en français, ni en latin.

Un jour que j'étais à la synagogue, m'efforçant non sans peine de me retrouver dans mon *mahzor*, mon voisin me dit à brûle-pourpoint : «Vous faites semblant de lire, car vous n'êtes pas juif, cela se voit». Pour toute réponse et sans m'offenser de cette observation discourtoise, je lus au malappris une ligne de mon rituel et lui en donnai la traduction. Il s'en montra grandement surpris : «C'est bien extraordinaire, dit-il, j'aurais parié que vous n'étiez pas juif. Et vous pouvez traduire ! Vous en savez plus que moi». Je fus intérieurement flatté de cette réponse et l'idée que la connaissance de l'hébreu me rendait dans une certaine mesure plus juif que mon interlocuteur me fut singulièrement agréable.

Si l'abbé Lémann avait été psychologue, averti par son éducation première de l'influence que l'hébreu pouvait exercer sur moi, au lieu de m'en faciliter l'étude, il m'eût interdit l'accès de son cours aux Facultés catholiques. En favorisant mon goût pour les études hébraïques, il alla sans s'en douter à l'encontre du but qu'il se proposait. Il me fournit même un fois l'occasion de faire une sorte de profession publique de judaïsme.

Voici comment la chose advint. Notre professeur amena un beau matin à son cours un jeune Syrien, israélite d'origine, converti par les Jésuites de Beyrouth et entré dans les ordres et, pour lui montrer les progrès de ses élèves, il demanda à chacun d'eux de lire ou de réciter quelques versets en hébreu. Quand vint mon tour, je récitai le premier paragraphe du *Chema*. Un petit enfant juif en eût fait autant, mais dans ce milieu de séminaristes hébraïsants, ce texte n'était pas connu et il me valut des félicitations du maître. Le visiteur étranger fut probablement le seul à s'étonner du choix que j'avais fait et de l'idée qui m'était venue d'apprendre ce passage par cœur. Quant à M. Lémann, telle était sa candeur et son ignorance de la religion juive, qu'il ne vit dans cette récitation qu'une preuve de mes dispositions pour les études sacrées ; il les loua fort et me dit à la fin de la leçon que devenu prêtre, je ferais un excellent professeur d'hébreu. C'est ainsi que par toute une série de circonstances et d'impressions fugitives, mais répétées, la Providence m'acheminait vers la route où elle me destinait à marcher.

Ce fut aussi l'hébreu qui détermina la crise pour ainsi dire décisive de mon évolution religieuse. J'ai dit quelle forme sérieuse avait revêtue de bonne heure ma piété catholique. C'est au collège seulement que j'avais fait connaissance avec certaines pratiques de dévotion. Ma mère ne m'avait jamais fait porter **ni scapulaires ni médailles**. Cependant, après avoir relu un jour dans mon Léon de Modène la description des *tefillin*, le désir me vint de me confectionner quelque chose de semblable. Je copiai avec le plus grand soin, en belle écriture carrée, ce même texte du *Chema* et je l'enfermai dans de petits sachets que je pris l'habitude de porter sur moi. Il m'est impossible de me rendre compte exactement du sens que j'attachais à l'adoption d'un tel objet de piété. Peut-être me semblait-il qu'un usage, qui avait sans doute régné dans la primitive Eglise de Jérusalem, devait être particulièrement vénérable pour un chrétien hébraïsant. Toujours est-il que le fait ainsi raconté prend une importance qu'il n'avait vraisemblablement pas en réalité et la suite prouve bien que je n'étais pas encore aussi détaché de mon christianisme qu'un tel acte ne le laisserait supposer. Il arriva en effet que ma mère découvrit mes phylactères improvisés et la peine qu'elle en éprouva fut le trait de lumière qui vint jeter sur mon état d'âme singulier et complexe un jour inattendu.

Lorsque, deux ans auparavant, l'abbé Neyret avait fait part à ma mère de ses craintes à mon sujet, M. Lémann avec son bienveillant optimisme avait promptement dissipé l'inquiétude qu'elle en avait conçue, mais la découverte de mes *tefillin* lui porta un coup terrible. Elle crut non seulement que les appréhensions de mon professeur étaient fondées et que j'avais perdu la foi, mais encore que je m'étais secrètement converti au judaïsme. Son angoisse fut si poignante qu'elle ne put se contenir ; elle fondit en larmes et les reproches qu'elle m'adressa au milieu de ses sanglots trahissaient le plus violent désespoir.

Ce spectacle me bouleversa. Tout s'effondrait en moi à la pensée que j'avais pu causer une telle douleur à ma mère et je ne crois pas avoir jamais souffert dans ma vie comme dans cette minute-là. Bien des années plus tard, lorsque cette mère tant aimée me quitta, après avoir fait, pieusement résignée, le sacrifice de sa vie, uniquement préoccupée du désir de m'épargner le déchirement des derniers adieux, mon chagrin fut immense, mais ma propre foi qui était à l'unisson de sa religieuse confiance y répandit alors un arc-en-ciel de sérénité, tandis que l'idée de lui avoir infligé, par ma faute, une telle affliction, me désola moi-même d'une façon inexprimable. Il n'est rien que je n'eusse été prêt à faire pour sécher ses pleurs. Je me jetai à son cou ; je lui jurais qu'elle se trompait, que j'étais toujours catholique, que rien ne me séparerait jamais d'elle et que j'allais brûler à l'instant tout ce qui pouvait lui paraître suspect.

Le chagrin profond que je témoignais ramena le calme dans son esprit. Elle sécha ses larmes et avec la même force d'âme que Monique, mère d'Augustin, elle commença à me parler de la façon la plus raisonnable : «Mon enfant, me dit-elle, tu es à l'âge où la foi des jeunes gens subit généralement une crise, mais tu en sortiras vainqueur, si tu suis mes conseils. Tout ce que je te demande, c'est de continuer à prier chaque jour, de m'accompagner à la messe le dimanche et de chercher à acquérir une connaissance plus approfondie de la doctrine catholique. Tu serais impardonnable de ne point faire pour garder la foi chrétienne au moins autant que tu as fait pour t'exposer à la perdre».

Ces paroles de ma mère firent sur moi une profonde impression. J'en compris toute la sagesse et il me sembla qu'à cette heure-là Dieu lui-même me faisait connaître sa volonté. Je promis de me conformer à tout ce qui m'était demandé. Mes sachets-*tefillin* furent brûlés sur-le-champ, mais, chose extraordinaire, ma mère ne fit pas subir le même sort au petit volume de Léon de Modène, ni à mon livre de prière hébreu et elle ne songea pas davantage à exiger de moi l'engagement de ne plus retourner à la synagogue. Je ne puis m'empêcher de voir dans cette circonstance une nouvelle preuve que toutes choses ont été providentiellement arrangées en vue d'un résultat déterminé.

L'abbé Neyret, mis au courant de ce qui s'était passé, approuva pleinement les dispositions prises par ma mère. Il me mit entre les mains les quatre volumes des *Etudes philosophiques sur le christianisme* d'Auguste Nicolas et il fut convenu que j'en entreprendrais une étude sérieuse. On ne m'interdit pas de continuer à fréquenter le cours d'Ecriture Sainte et d'hébreu aux Facultés catholiques, mais comme la direction spirituelle de M. Lémann ne semblait pas avoir donné des fruits satisfaisants, l'abbé Neyret me choisit un autre confesseur en la personne d'un père dominicain auprès de qui il me conduisit lui-même.

Le R. P. Henri offrait avec mon précédent directeur de conscience le plus frappant contraste. Sa tête fine ornée d'une couronne de beaux cheveux taillés selon la règle de Saint-Dominique avait cette expression de majesté et de douceur que donne l'habitude d'une profonde vie intérieure. Par son accueil affectueux, il m'inspira de suite confiance. Il ne s'attarda pas à me démontrer la vérité des prophéties messianiques. Sa direction fut toute morale et empreinte d'une sagesse qui dénotait une grande habitude des âmes. Pour raffermir ma foi catholique, il me laissa libre d'étudier l'Ancien et le Nouveau Testament et tous ouvrages susceptibles de m'en faciliter l'intelligence à la seule condition de lui faire part des **doutes** qui pourraient me venir et des **difficultés** que je rencontrerais. Cette façon de comprendre mes besoins du moment flatta ma vanité de jeune homme et je me mis avec ardeur à l'étude. Le R. P. Henri m'a laissé une impression de piété sérieuse et de science spirituelle consommées. Je le voyais chaque semaine avec un réel plaisir qui n'avait plus rien de la sensation d'étrangeté que j'éprouvais au contact de M. Lémann. Celui-ci ne s'étonna nullement des dispositions nouvelles qui avaient été prises et ne me demanda pas une seule fois pour quelle raison j'avais fait choix d'un nouveau directeur. Le catholique jouit d'ailleurs à cet égard de la plus absolue liberté et personne ne s'immisce jamais dans une question de ce genre qui ne relève que de sa propre conscience.

Je puis dire que la direction du Père Henri m'a été des plus profitables et cependant, c'est cet homme de Dieu, qui avait le très sincère désir de m'initier aux splendeurs de la foi catholique, c'est ce saint religieux, dont l'âme n'était que charité, qui me fit entrevoir un jour, par une simple réponse, **l'esprit d'intolérance dominant dans l'Eglise, conséquence logique du système d'autorité doctrinale et d'infaillibilité**¹. Il m'en coûte de citer cette parole, car elle jette une ombre pénible sur une figure qui demeure dans mes souvenirs tout auréolée de respect, mais il faut que tous les **fanatismes**, à quelque école qu'ils appartiennent, **expient les excès** qu'ils ont commis tant de fois. Je ne m'en fais pas une arme contre l'Eglise en particulier, mais d'une manière générale contre l'erreur dangereuse, entretenue à des degrés divers dans d'autres milieux religieux encore, que la Vérité peut être servie par l'abus despotique de la force, par une tyrannie quelconque exercée sur les consciences. Comme je causais avec le dominicain de l'ordre de destruction complète donné par Dieu aux Hébreux au sujet des Cananéens, d'après les textes du Deutéronome, je lui dis que, puisque le Nouveau Testament est animé d'un tout autre esprit que l'Ancien, puisque le Dieu d'amour y prend la place du Dieu de vengeance, j'avais peine à m'expliquer pourquoi l'Eglise, à l'époque de l'**Inquisition**, avait envoyé au supplice tant de Juifs et d'hérétiques : «Ah ! mon fils ! me dit le Père Henri, les yeux levés au ciel, avec un accent de ferveur contenue, que n'en a-t-on brûlé davantage !»

Cette parole qui échappa au religieux et qui sans doute exprimait son zèle ardent pour la pureté de la foi, fut pour moi comme la révélation d'un état d'âme qui me stupéfia. Ce fut comme si un abîme s'ouvrait devant moi. Se pouvait-il que la religion véritable comportât de tels sentiments ? Je sentis instinctivement qu'une pareille **intolérance**² ne pouvait être l'ex-pression de la vérité sans mélange et **mes doutes sur la divinité de l'Eglise se réveillèrent de jour-là**.

Ils ne devaient pas tarder à se préciser par l'entrée en scène d'un autre personnage qui, vers la même époque, joua également un rôle important dans mon évolution religieuse.

Dans un humble réduit, au rez-de-chaussée de la maison que j'habitais à Lyon, vivait une sorte de philosophe aux allures bizarres, homme d'un seul livre : la Bible, dont les versets fournissaient à ses propos sentencieux des exemples toujours appropriés. Le père Staehlin était un Suisse, du canton de Thurgovie, de profession simple savetier. Intéressé par les idées originales de cet excellent homme, je demandai à ma mère l'autorisation de le faire monter chez nous le soir pour me donner des leçons d'allemand. Il me corrigeait de longues traductions que je lui soumettais et m'exerçait à la conversation. Quand je sus qu'il était protestant, j'entrepris incontinent de le convertir au catholicisme et la religion fut le thème habituel de nos entretiens. Mais mon Thurgovien était un adversaire redoutable et sa connaissance approfondie

¹ Voir **Cardinal Pie**, *Œuvres Sacerdotales*, Tome 1, p. 356 et sv. Le remarquable et inoubliable Sermon 33 en la Cathédrale de Chartres (1841 et 1847) **sur l'intolérance doctrinale**.

² La religion catholique, à l'exemple de son divin fondateur et du Dieu Créateur, est absolument intolérante sur l'erreur. Elle refuse de mettre sur le même plan l'erreur et la vérité. Elle ne peut pas respecter l'erreur. Il est navrant de voir qu'Aimé Pallière n'ait pas compris cette évidence, partageant l'aveuglement de beaucoup.

de la Bible lui donnait sur moi une supériorité dont j'étais humilié. Lorsque je me trouvais embarrassé pour répondre à ses objections, je changeais de sujet me réservant intérieurement de chercher des explications complémentaires auprès du R. P. Henri et plus d'une fois les arguments du dominicain me servirent à réfuter les attaques du père Staehlin contre les dogmes de l'Eglise.

Ces controverses amicales auxquelles je prenais un vif intérêt me furent fort utiles, car en opposant l'une à l'autre les deux grandes conceptions chrétiennes, celle de l'orthodoxie catholique et celle de la Réforme qui était entièrement nouvelle pour moi, puisque je n'en connaissais que ce que l'ouvrage d'Auguste Nicolas m'en avait appris, cette étude contribua à me faire sentir **les côtés faibles du christianisme**, selon la propre parole de l'Evangile : «Toute maison divisée contre elle-même n'offre aucune garantie de durée».

Cependant je m'enquis auprès du philosophe chrétien de la communion à laquelle il appartenait. Il me répétait souvent qu'il était **fi ls de l'Eglise universelle**, mais cette confession de foi fièrement dressée contre celle du catholicisme ne satisfaisait point ma curiosité. L'idée d'une Eglise invisible, embrassant mystiquement tous les vrais disciples de Jésus, m'étais trop étrangère pour que je pusse la saisir telle qu'elle m'était présentée par mon savetier protestant. J'insistai auprès de lui pour qu'il me fit connaître l'église qu'il fréquentait et il s'offrit aussitôt à m'y conduire. Ma mère, sachant que le R. P. Henri encourageait mes efforts de conversion auprès du père Staehlin, me permit d'accompagner un soir celui-ci à une réunion qu'il m'avait annoncée comme particulièrement intéressante. Elle crut sans doute que, pour que ma foi catholique se consolidât, il n'était pas mauvais que je connusse de près les dissidents. Ce raisonnement était celui d'une catholique éclairée, dont aucun doute sur la divinité de l'Eglise n'avait jamais effleuré la pensée, et il se trouva juste, à cela près que le catholicisme auquel je devais finalement aboutir, n'était pas à proprement parler celui de Rome ; c'était celui que son cœur d'admirable chrétienne présentait par delà les barrières ecclésiastiques séparant les croyants.

VII - L'APPEL DU SALUT

Je me rendis donc un soir avec le père Staehlin à la réunion dont il m'avait parlé. C'était dans un coin sordide de la Guillotière, l'immense faubourg lyonnais, au milieu d'une population qui faisait songer aux quartiers de Londres où Dickens a situé les pires aventures de son Oliver Twist. Nous pénétrâmes dans une salle basse garnie de bancs qui se remplirent peu à peu d'une foule bruyante. Des oriflammes, des pancartes portant des versets bibliques décoraient les murailles et le fond était occupé par une estrade où prirent place des hommes en jerseys rouges, des femmes coiffées de singuliers chapeaux, des gens munis de cornets à pistons, de tambourins, d'accordéons, le tout formant le spectacle le plus étrange et pour moi le moins religieux qui se puisse imaginer.

C'était une salle de l'Armée du Salut. La Maréchale Booth, devenue par son mariage la Commissaire Booth-Clibborn, avait fondé en diverses villes de France des centres semblables d'activité évangélique et celui de Lyon était prospère en ce temps-là.

La réunion commença ; les cantiques, prières improvisées, allocutions se succédèrent en la forme accoutumée, et cette scène déroutait à tel point mes notions sur les conditions requises pour un service religieux que je ne saurais décrire mon étonnement. Je trouvais bien à cette assemblée une vague ressemblance avec les missions organisées occasionnellement dans les paroisses catholiques et où les cantiques populaires occupent aussi une grande place, mais là tout est discipliné et on y sent la puissance d'une institution séculaire qui peut exciter la ferveur, mais qui sait toujours la contenir dans des limites raisonnables. Ici, au contraire, tout me paraissait désordonné et les expressions même employées par ces fidèles enthousiastes étaient aussi nouvelles pour moi que leurs manifestations exubérantes. Le «Sang de Christ», en particulier, dont ils parlaient tous avec insistance, résonnait à mon oreille comme un mot de langue étrangère dont le sens m'échappait. Cependant il y avait dans toute cette foule un tel entrain et, malgré certains détails d'un goût discutable, tout y respirait si bien la sincérité et le contentement intérieur que je me sentis gagné peu à peu par l'impression de religion vivante qui se dégageait de cet ensemble.

Les «témoignages» surtout m'intéressèrent vivement. Un à un les gens de l'estrade se levèrent hommes, femmes, jeunes gens, tous firent alternativement une sorte de confession publique et personnelle racontant à l'auditoire attentif comment ils avaient été convertis, non pas à une secte, disaient-ils, non pas à un credo religieux, mais à Christ lui-même qui les avait «sauvés». Tous donnaient en effet dans ce récit de leur propre expérience une note identique, celle de délivrance et d'apaisement. L'un avait été affranchi de la peur de la mort qui l'oppressait autrefois, l'autre des doutes qui avaient torturé son esprit ; un troisième, qui avait été pendant de longues années le jouet de passions tyranniques, se déclarait libéré moralement et pourvu d'une force de résistance contre le mal vainement cherchée jadis dans ses bonnes résolutions ; d'autres enfin, qui avaient longtemps erré dans la vie sans but, sans idéal, affirmaient voir découvert la raison d'être de leur existence et la source d'une joie intérieure sans cesse renouvelée.

Tous ces témoignages étaient donnés dans le langage le plus familier et c'est leur simplicité même qui faisait leur éloquence. Chacun présentait son expérience individuelle, non pas comme la conséquence de l'adhésion à une religion nouvelle, mais comme l'expression de la véritable vie chrétienne dont le principe était à chercher dans la foi elle-même et non dans une forme rituelle quelconque. L'idée que tous, quelle que fût d'ailleurs l'Eglise de leur naissance et sans qu'ils eussent à l'abandonner pour en embrasser une autre, pouvaient atteindre le même résultat spirituel, donnait à tous ces récits de conversion une valeur singulière et me révélait à moi-même un aspect de la religion que je n'avais pas encore entrevu jusqu'alors.

La scène qui se déroula à la fin de cette réunion fut plus frappante encore. Les «officiers» se mirent à adresser à l'auditoire de vibrants appels, suppliant les pécheurs de faire un retour sérieux sur eux-mêmes, de se donner à Jésus et de manifester publiquement leur volonté de changer de vie en s'avancant au «banc des pénitents». Plusieurs personnes répondirent à cette pressante invitation et tandis que les nouveaux convertis s'agenouillaient au pied de l'estrade, entourés

aussitôt de salutistes qui venaient leur prodiguer leurs exhortations, les fidèles en uniformes se répandaient dans la salle à la recherche d'autres âmes à gagner au Christ. Comme si je craignais d'être à mon tour l'objet de ces sollicitations ferventes, j'exprimai à mon compagnon le désir de partir sans attendre la fin de la réunion et je quittai la salle dans un tout autre état d'esprit que lorsque j'y étais entré.

Je racontai à ma mère le spectacle auquel j'avais assisté et je la décidai, après bien des hésitations, à faire, elle aussi, connaissance avec l'Armée du Salut. Elle vint avec moi à plusieurs réunions et notre philosophe protestant put triompher à loisir en la voyant suivre comme moi les cantiques dans les petits recueils que nous avions achetés. Bien qu'elle ne laissât pas de faire des réserves sur la pureté de la doctrine que l'on prêchait dans ces assemblées, son âme était néanmoins trop religieuse pour ne pas admirer l'accent de conviction profonde qui régnait chez ces soldats de l'Evangile.

C'est dans ces réunions salutistes que, pour la première fois, il me fut donné de comprendre la force que peut communiquer une foi absolue. L'incident mérite d'être raconté.

La salle avait été envahie ce jour-là par une foule d'étudiants et de curieux disposés à tourner tout en dérision beaucoup plus qu'à écouter les allocutions et les témoignages. Les chants se succédèrent entrecoupés de cris et de ricanelements, mais quand l'officier présidant la réunion voulut prendre la parole, ce fut en vain qu'il réclama le silence ; les interruptions couvrirent sa voix tumultueusement. Plusieurs prédicateurs, hommes et femmes, essayèrent tour à tour de se faire entendre de cette foule surexcitée ; tous leurs efforts furent inutiles et le vacarme augmenta dans la salle au point que, pour rétablir l'ordre, on parla d'aller quérir les agents. Je n'oublierai jamais la scène qui suivit. Sur un signe du président, une officière s'avança au milieu de l'estrade. Elle était mince et pâle et apparaissait comme l'image de la faiblesse désarmée en face de la brutalité insolente. Et tout d'abord elle ne parla point, se contentant de regarder l'assistance avec un calme qui commandait le respect. Puis, elle se mit à chanter d'une voix douce et triste ; le bruit cessa peu à peu et bientôt toute l'assemblée fut suspendue à ses lèvres. On eût dit que cette voix arrivait d'un monde de pureté et de lumière offrant le plus saisissant contraste avec la grossièreté de l'auditoire. Elle chantait :

Ta voix, Jésus, est si douce à mon âme !

Oh ! je veux l'entendre toujours...

Mais, le miracle fut que, le cantique achevé, elle put délivrer son message de pénitence et de réconciliation dans le silence le plus absolu. La foule était conquise. Une atmosphère de recueillement inattendu s'était établie dans la salle. Cette femme qui parlait n'avait pourtant ni science, ni talent et toute son éloquence provenait uniquement de sa foi profonde et de son ardent désir de faire passer quelque chose de ses convictions dans son auditoire, mais une telle impression de puissance spirituelle rayonnait de toute sa personne que les esprits les plus légers en avaient eux-mêmes subi l'ascendant.

Ces réunions de l'Armée du Salut vinrent ajouter ainsi à mes connaissances religieuses une notion entièrement nouvelle. En face du majestueux édifice catholique avec ses dogmes et ses sacrements ou du judaïsme aux multiples pratiques auquel m'avait initié Léon de Modène, la croyance salutiste frappait par sa simplicité même. Ce n'était plus une religion aux formes immuables que j'avais devant moi, mais une vie qui puisait son inspiration dans une relation directe avec la Puissance éternelle. Il est vrai que cette vie se fondait sur une doctrine parfaitement définie et, à tout prendre, d'une largeur très contestable, celle du salut opéré par la foi aux mérites de la mort de Jésus, mais la nature de cette foi corrigeait le rigorisme de la formule : c'était le renoncement à la volonté propre, le don du cœur, la confiance.

Je pus croire un instant que je touchais à la réalité suprême constituant la donnée fondamentale du christianisme primitif, tel qu'il fut prêché dans les campagnes de Galilée. Plus tard, je me suis rendu compte que l'idée arrêtée de découvrir dans ces humbles débuts de la prédication chrétienne une solide base théologique fausse complètement la perspective de l'histoire, mais si je fais abstraction de l'enseignement doctrinal, il ne me paraît pas douteux que je n'aie saisi alors l'élément essentiel de la vie religieuse. Et, ce qui confère une valeur réelle à cette phase de mon expérience, malgré l'étroitesse, malgré les erreurs de la définition qu'on en donnait, c'est que ma croissance spirituelle atteignit à ce moment-là ce point décisif où l'âme passe, de la croyance enseignée et passivement acceptée, à la pensée religieuse personnelle. Je m'étais flatté quelques semaines auparavant de convertir le père Staehlin au catholicisme, en réalité c'était lui qui m'avait converti au protestantisme, car, si on laisse de côté les opinions et doctrines secondaires, c'est très certainement dans cette forme d'individualisme que le principe protestant réside.

Les impressions que je subis alors furent si profondes que je me trouvai un jour moi-même au nombre des conquêtes pour lesquelles nos salutistes faisaient monter à chaque réunion des actions de grâce vers le ciel. Un soir, en l'absence de ma mère, quand retentit l'appel adressé aux pécheurs, je fus au nombre de ceux qui s'approchèrent du banc des pénitents. Comme pour d'autres actes de ma vie religieuse, il me serait difficile d'expliquer exactement à quelle **impulsion secrète** j'obéis à cette minute-là, mais je sais que j'agis avec tout le sérieux et toute la piété dont j'étais capable. Des salutistes m'entourèrent aussitôt pour prier avec moi et me prodiguer leurs conseils. Que me dirent-ils ? Je n'en ai gardé aucun souvenir, mais j'avais la sensation que je venais d'accomplir **un pas d'une importance capitale**. De retour chez moi, je racontai à ma mère ce qui s'était passé ; je lui dis que j'éprouvais un bonheur tout nouveau, que je comprenais mieux qu'auparavant le devoir de servir Dieu et le privilège de le pouvoir faire avec un esprit libéré de toute inquiétude et qu'en un mot j'avais saisi la vérité profonde de la foi chrétienne. Elle me vit si sincère qu'elle ne m'adressa aucun reproche ; elle me répondit en m'embrassant que rien ne pouvait la réjouir davantage que de voir son fils prendre au sérieux la religion, mais qu'elle me conjurait seulement de ne pas oublier ma qualité de catholique et de demeurer fidèle aux promesses que je lui avais faites.

Si le R. P. Henri était intervenu à ce moment, il est certain qu'il m'eût tenu un tout autre langage, mais, par un singulier concours de circonstances, comme si la Providence avait voulu me laisser le champ libre pour étudier ce nouvel aspect du christianisme qui se révélait à moi, il arriva que mon dominicain dut quitter Lyon pour Poitiers en sorte que je me trou-

vais privé de directeur de conscience. Ce fut à M. Lémann que je m'adressai de nouveau pour la confession pascalle qui suivit ma conversion salutiste, mais je me gardai bien de le mettre au courant de ce qui m'était arrivé, sachant qu'il n'en aurait rien pu comprendre. Je me bornai à lui demander un jour négligemment ce qu'il pensait de l'Armée du Salut et je me souviens fort bien de la réponse qu'il me fit : «Ce sont là, me dit-il, de **faux prophètes** auxquels on peut appliquer la parole de Zacharie : **Vous êtes indignes de vivre, car vous proférez des mensonges au nom du Seigneur**».

Or j'étais moi-même à cette époque au nombre de ces «prophètes de mensonge», car les salutistes profitant de mes bonnes dispositions n'avaient pas manqué de m'enrôler dans leurs rangs. Je portais leur uniforme aux réunions et je faisais partie des brigades qui, le dimanche, allaient vendre le journal *En avant !* dans les cafés. Nous y récoltions beaucoup d'injures et fort peu d'encouragements, mais nous avions le cœur léger, car il était tout rempli de cette douce illusion de faire quelque chose d'utile pour le salut du monde. L'idée de souffrir pour le Seigneur nous faisait supporter allègrement les grossières plaisanteries avec lesquelles on accueillait en ce temps-là l'apparition des képis salutistes et maintenant encore il m'arrive de songer avec une certaine douceur à cette période de ma jeunesse, car une œuvre nous est chère lorsque nous y avons mis beaucoup de nous-même et une bénédiction est attachée à tout acte de renoncement accompli par amour du prochain.

Cependant la grande faiblesse de l'Armée du Salut, c'est que, pour garder ceux qu'elle gagne à ses doctrines, elle est privée des ressources que possède une Eglise organisée. Fondée sur le principe des «réveils» anglo-saxons qui, par les moyens les plus impressionnants, tendent à produire des conversions en inculquant fortement dans les âmes le sentiment du péché et la foi en la Puissance régénératrice qui peut nous en affranchir, elle est **incapable d'entretenir et de développer chez ses adeptes la vie spirituelle dont elle a fait épanouir en eux le premier germe**. C'est un fait que la plupart de ses convertis vont grossir les rangs des autres communions chrétiennes. Son but est essentiellement d'arracher le pécheur au joug des passions ou à l'indifférence coupable dans laquelle il vit à l'égard de la religion et de faire ensuite de lui un instrument de salut pour les autres. Elle ne garde dans ses rangs que les convertis qu'elle finit par prendre tout entiers pour faire d'eux à leur tour des missionnaires de salut.

Il est donc logique qu'elle cherche à pousser dans cette voie ceux de ses adeptes dont la conversion paraît offrir de sérieuses garanties de solidité. Le «banc des pénitents» qu'ils ont pris pour tremplin d'une nouvelle vie leur est alors présenté comme la providentielle préparation à l'«Ecole militaire» où elle forme ses futurs officiers. C'est ainsi que l'on ne tarda pas à agir avec moi. Le jour vint où l'on plaça devant ma conscience l'obligation de donner aux autres ce que j'avais reçu et de me consacrer dans ce but au service de Dieu dans l'Armée du Salut. Pour comprendre ce qui arriva, il ne faut pas perdre de vue que cette exhortation s'adressait à un jeune homme qui, de bonne heure, avait songé à devenir prêtre et qui ne s'était pas orienté dans la vie en dehors de la vocation religieuse.

Mes lecteurs penseront sans doute que nous voilà bien loin de notre point de départ, je veux dire de cette soirée de Neïla où, pour la première fois, j'avais vu Israël vivre de sa vie religieuse. Cependant l'hébreu m'était toujours aussi cher. M. Augustin Lémann avait coutume de dire en riant que, pour bien le connaître, il faut l'oublier sept fois et sept fois le rappeler, mais loin de m'autoriser de cette plaisanterie pour en négliger l'étude, je m'étais fait une règle de lui consacrer chaque jour quelques minutes et je continuais à ajouter un psaume hébreu et quelques fragments de rituel à mes prières quotidiennes. Un rapprochement s'était établi dans ma pensée entre ma première visite à la synagogue et ma rencontre inattendue avec l'Armée du Salut - les deux faits s'étaient produits à trois ans d'intervalle, presque à la même date - et dans le temps que je prenais publiquement rang parmi les convertis salutistes, je me trouvais en réalité beaucoup moins éloigné du judaïsme que l'on ne serait tenté de le supposer en ne considérant que les faits en eux-mêmes. C'est ce que démontrera, je l'espère, la suite de ce récit.

VIII - LA PAROLE ÉVANGÉLIQUE

Que serait-il arrivé si je n'avais jamais connu le christianisme que sous l'unique forme de la religion de ma naissance, bien qu'elle puisse être justement considérée comme **la plus complète**, et si, plus tard sous l'impression des déviations d'origine païenne qui s'y sont introduites, à côté des éléments purement juifs qu'elle a conservés et développés, j'avais embrassé le judaïsme, on pourrait avec une certaine raison m'objecter que mon éloignement de la foi chrétienne est dû à une **méconnaissance de ses véritables principes, de ses données essentielles**. En effet, si intéressante que soit l'Eglise catholique, elle ne représente plus que la moitié de la chrétienté et, dans les communions protestantes, le christianisme continue à vivre sur des bases qui ne sont pas précisément celles de Rome. Un examen approfondi de la doctrine chrétienne ne doit donc pas négliger ces données de la foi des dissidents et c'est cette étude que mon contact avec l'Armée du Salut me permit de faire d'une manière bien plus instructive et plus complète que dans les livres.

Tandis que dans le catholicisme le principe d'autorité ecclésiastique règle toute la vie religieuse des fidèles et tempère, par ses modifications et interprétations, la lettre de l'Evangile dans ce qu'elle a de trop absolu et d'incompatible souvent avec les besoins d'une société humaine qui veut vivre et durer, le protestantisme au contraire, qui ne reconnaît d'autre règle que la parole évangélique elle-même, est obligé d'extraire de celle-ci ses principes constitutifs, de leur subordonner toute la vie du chrétien et de juger, d'après ces prémisses, tout le développement ultérieur du christianisme. En fait, la plupart des confessions, qui se réclament de la Réforme du xvi^e siècle, ne se conforment pas à ce principe fondamental et n'arrivent pas à **éliminer** entièrement **l'élément ecclésiastique**, parce que les nécessités d'adaptation, le jeu des lois historiques sont plus forts que la logique elle-même. Il est bien évident en outre que la personne de Jésus, qui est le centre, l'âme de la foi chrétienne, ne peut être retrouvée et connue que par la tradition, c'est-à-dire par l'Eglise, et c'est ainsi que, malgré tout et par une inévitable inconséquence, le protestantisme n'est pas parvenu dans son ensemble à séparer complètement Jésus de son œuvre historique ; c'est ainsi qu'il garde des allures d'Eglise organisée au

lieu, d'abandonner les âmes à l'action directe et personnelle de ce Messie sauveur, Il n'a pu subsister comme religion que parce qu'il a conservé un enseignement doctrinal et des pratiques communes formant le lien extérieur nécessaire de la collectivité.

On conçoit donc tout l'intérêt que l'étude du principe protestant présente pour une âme chrétienne qui tend à remonter vers les pures origines de sa foi et, par un heureux concours de circonstances, je me trouvais précisément en rapports étroits avec l'une des formes assurément les plus logiques, en même temps que les plus vivantes du protestantisme, les plus dégagées en tout cas de l'organisation ecclésiastique, de l'enseignement théologique et du culte sacramentel, l'âme chrétienne se trouvant là en présence de l'objet même de sa foi après **suppression de tous les intermédiaires**. A ce point de vue-là, l'Armée du Salut est certainement plus protestante qu'aucune Eglise de la Réforme. William Booth, son fondateur, homme d'une remarquable intelligence, s'est défendu de vouloir créer une secte nouvelle. Aussi s'est-il bien gardé d'imposer à ses convertis aucune croyance spéciale, ni aucun sacrement ou rite particulier, le baptême et la communion même ne jouant aucun rôle dans la vie religieuse de son armée. L'œuvre qu'il créait se trouvant ainsi **affranchie de toute forme déterminée et de tout dogmatisme** pouvait devenir le terrain de rencontre des chrétiens des diverses Eglises groupés dans un commun effort de **régénération religieuse et sociale**. Cet aspect avait quelque chose de séduisant pour un catholique comme moi à qui l'on ne demandait pas l'abandon de ses préférences religieuses et c'est ce qui explique également que l'âme si pieuse de ma mère ait pu me voir sans inquiétude, peut-être même avec une certaine satisfaction, m'éprendre d'un beau zèle pour l'Armée du Salut, au moment même où elle avait redouté pour moi l'influence occulte et autrement dangereuse du judaïsme.

En réalité le large principe salutiste permettant d'accueillir les chrétiens de toutes dénominations n'est qu'un leurre, introduit de bonne foi sans doute, mais qui recouvre, comme partout ailleurs, cet **esprit de secte** que l'on déclarait formellement vouloir exclure. L'idée fondamentale du protestantisme, **l'individualisme**, ne s'épanouit là que pour se concrétiser en un dogme essentiel. L'âme, dit-on, est mise directement en présence de Jésus, mais comment le saisira-t-elle, ce Jésus qu'on ne voit ni ne touche et qui n'est plus, comme dans l'Eglise, une force vivante agissant par le moyen de la hiérarchie et des sacrements ? Elle le saisira par le dogme dont tous les novateurs protestants depuis Luther ont fait le levier de leur réforme : **la justification par la foi** aux mérites de la passion et de la mort du Christ substitué mystiquement au pécheur. La justification opérée sera d'autant plus complète que la foi en cette doctrine sera plus vivante et ainsi l'individualisme **aboutit à l'illumination** qui a toujours été, dans les pays protestants, à la **base des réveils religieux**.

L'âme justifiée, ou pour employer le langage salutiste, sauvée de la damnation éternelle dont l'Evangile menace les pécheurs et même les incroyants, car il dit en propres termes : «Celui qui ne croira pas sera condamné», cette âme en effet ne peut vivre et se sanctifier que par l'obéissance absolue aux préceptes de Jésus devenu son souverain maître et il peut arriver ainsi, il est même dans l'ordre des choses normales que telle ou telle parole évangélique prenne, sous l'empire de cette doctrine, un caractère si absolu, si impératif que la possibilité de demeurer sauvé dépende à son tour de la soumission sans réserve à la direction que cette parole doit imprimer à l'existence tout entière.

Je n'oublierai jamais le jour où l'Evangile fut présenté de cette manière solennelle à ma conscience. J'avais accompagné dans une visite à une pauvre famille d'ouvriers une officière supérieure de passage à Lyon. Son zèle ardent, son mysticisme rayonnant, son détachement complet des choses de ce monde étaient une prédication constante, plus éloquente que ses discours. A genoux dans un humble réduit, la salutiste avait prié à haute voix avec une entraînante ferveur pour la conversion du chef de famille qui demeurait rebelle à toutes les sollicitations. En sortant et tout animée encore par la chaleur de son apostolat, elle me dit : «Voyez comme les âmes se perdent ! Qu'attendez-vous pour voler à leur secours ? Vous en avez le devoir ; c'est pour cela que Christ vous a appelé. Votre place est à l'Ecole militaire de l'Armée du Salut».

Je répondis que c'était impossible, car ma mère n'avait que moi seul au monde et je ne pouvais m'arrêter un instant à l'idée de me séparer d'elle pour mener la vie de missionnaire salutiste.

L'officière me regarda bien en face et reprit : «Jésus a dit : Celui qui aime son père ou sa mère plus que Moi n'est pas digne de Moi. Si quelqu'un vient à Moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, ne peut-être Mon disciple. Celui qui ne prend pas sa croix et ne Me suit pas ne peut être Mon disciple. Et Christ dit aussi : Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux».

Ces paroles entrèrent dans mon âme comme une flèche et détruisirent en un instant toute la paix qui depuis quelque temps était mon partage. Ainsi qu'il arrive inévitablement lorsque l'âme est livrée à ses propres inspirations, sans frein ni discipline et sans le contrôle salutaire d'une **tradition sûre**, d'une **sage direction**, cette simple citation de l'Evangile prit à mes yeux une importance suprême et la vie même de mon âme se trouva comme suspendue à l'interprétation personnelle que j'allais lui donner.

J'essayai de lutter pendant plusieurs jours, mais c'en était fait du bonheur religieux que je goûtais précédemment. Plus de prière fervente, plus de certitude apaisante et lumineuse ; le **doute** était entré en moi et y engendrait une **sécheresse**, un **dégoût insurmontable**. Toutes les réalités divines étaient désormais pour moi dans cette parole que j'avais entendue et il me semblait qu'en essayant de me soustraire à son autorité, j'entrais en révolte contre Dieu lui-même en me fermant pour toujours les portes du salut. La lecture de l'Evangile ne faisait qu'augmenter mon trouble intérieur, car tous ses enseignements s'effaçaient derrière ces versets auxquels l'officière avait donné un sens si direct et si incisif : «Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de Moi et de l'Evangile la sauvera».

S'il s'était agi d'une idée propre à l'Armée du Salut et étrangère à l'essence même de l'Evangile, elle n'aurait pu, même sous l'empire d'une passagère exaltation, détruire ainsi mon équilibre moral. Pour produire chez moi un tel état d'âme, il fallait au contraire que cette idée puisât sa force dans un des traits principaux du christianisme primitif. Et en effet elle se retrouve dans toutes les communions chrétiennes. Les cloîtres catholiques et les presbytères des missions

étrangères, perdus au milieu de populations païennes et souvent hostiles, sont remplis d'âmes qui un jour ont entendu **l'appel irrésistible du Maître** les mettant en demeure de tout quitter pour Le suivre. Et ce n'est pas impunément que, tout enfant, j'avais parcouru les annales des Missions Catholiques, m'initiant ainsi à cette conception du Royaume de Dieu auquel on ne peut avoir accès que par le **renoncement absolu**.

Décidé à tout faire pour retrouver la paix perdue, je fis part enfin à ma mère des sentiments qui m'agitaient et j'ajoutai que le désir éprouvé précédemment de me faire prêtre pouvait recevoir, de façon bien plus simple et plus immédiate, sa réalisation dans une consécration complète à l'œuvre de l'Armée du Salut. On s'imagine aisément que ma mère n'accueillit pas sans de vives protestations de telles ouvertures de ma part. Cependant le chagrin qu'elle manifesta ne ressemblait en rien au désespoir dont j'avais été témoin, quelques mois auparavant, au moment de la découverte de mes *tefillin*. Sa principale objection fut que Dieu proportionnait nos devoirs à nos capacités physiques et que mon état de santé ne me permettait pas d'entreprendre la vie aventureuse et toute de privations des missionnaires salutistes. Elle me le fit signifier plus catégoriquement encore par notre médecin ; celui-ci, instruit par elle de mes projets, me peignit sous les couleurs les plus sombres les dangers auxquels je m'exposais. Mais, dans les dispositions religieuses où je me trouvais, de quel poids pouvait peser un certificat médical en face d'un commandement de l'Evangile ? Mon besoin d'immolation chrétienne s'en trouvait fortifié.

Je représentai à ma mère que nos prêtres, nos religieuses se trouvaient souvent placés en présence des mêmes obligations morales et devaient sacrifier à Dieu leurs affections les plus chères. Elle en convint, mais me répondit que leur vie ne pouvait se comparer à celle des officiers salutistes, louable sans doute, mais imparfaite comme toute activité spirituelle dépensée hors de la véritable Eglise. L'abbé Neyret, consulté par elle, ne manqua pas de lui dire qu'elle avait été gravement imprudente en autorisant mes fréquentations à l'Armée du Salut et que je ne pouvais aller plus loin sans **tomber dans l'hérésie formelle et condamnable**. Pour m'éloigner d'un milieu dangereux, il suggéra l'idée d'une retraite de quelques jours à la Grande Chartreuse. Un tel projet était de nature à me séduire. C'était le premier voyage que je faisais seul, et je sentis qu'en me consacrant pendant une semaine, dans un complet isolement, à la prière et la méditation, j'allais accomplir un acte qui aurait pour moi une capitale importance.

J'ai pu regretter par la suite bien des mouvements irréflectis, mais c'est d'un cœur pleinement rassuré que je songe à la confiance qui me faisait attendre, à ce moment-là, d'un solennel tête-à-tête avec Dieu, la lumière dont j'avais besoin.

IX - A LA GRANDE CHARTREUSE

Je fis à pied le trajet de Voiron à la Grande Chartreuse. Cette plongée soudaine dans une nature splendide m'enchantait et je ne me lassais pas d'admirer les beautés de ce paysage grandiose que je contemplais pour la première fois. A mi-chemin, je m'assis sous les arbres et prenant mon psautier hébreu, je lus à haute voix quelques pages. Il me semblait que les vieux chants d'Israël s'harmonisaient avec l'air pur des montagnes, le grondement du torrent dans la vallée et cette douce lumière qui m'arrivait du ciel filtrant à travers le sombre feuillage. «Que tes œuvres sont belles, Seigneur. Tu les a toutes faites avec sagesse !» Sans le savoir, je **communiais** alors, au-dessus de toutes les divisions humaines, avec **la religion éternelle**, dans la **confession de ces vérités supérieures, essentielles et assurément peu nombreuses**, qui seules donnent la vie aux âmes.

Arrivé au monastère, je reçus pour résidence, comme tous les voyageurs désireux d'y passer la nuit, une cellule froide et nue avec une couchette encastrée dans la muraille comme un cercueil dans sa niche funéraire, et je descendis au réfectoire commun pour le repas du soir.

Mes voisins de table étaient des prêtres italiens qui me parurent apporter dans ce cloître l'insouciance de joyeux touristes plutôt que les graves préoccupations convenant à des retraitants. «*Ci vorrebbe un poco di musica* !» disaient-ils. De la musique, mon Dieu ! alors que nous venions chercher ici le grand silence inspirateur de hautes et nobles pensées ! Je ne liai pas conversation avec ces plaisants et me retirai promptement pour vaquer à la prière dans ma petite cellule. Sur le prie-Dieu un livre était posé, mais ce manuel d'exercices spirituels me causa la même impression de médiocrité que les pratiques dévotionnelles jadis recommandées par le bon abbé Lémann. Je fermai le livre pour reprendre mon psautier où j'avais déjà puisé si souvent de pures **inspirations religieuses**. «Pourquoi t'affliger, ô mon âme, et gémir au-dedans de moi ? Espère en Dieu, car je Le louerai encore. Il est mon salut et mon Dieu». Ce Dieu qui se révèle dans la nature comme la mystérieuse et éternelle puissance de vie est aussi pour l'âme inquiète la source de lumière et de consolation et je ne doutais point qu'Il ne dût me faire sentir Sa présence au cours de cette retraite pour m'orienter vers une solution conforme à Sa volonté.

Dans la nuit, le frère veilleur vint frapper à ma porte quelques minutes avant l'heure des *Matines* et je me rendis à la tribune ouverte aux étrangers pour l'assistance aux offices conventuels.

Dans l'ombre du chœur, toute parfumée d'encens et où la veilleuse perpétuelle jetait seule sa vacillante lueur, les moines, un à un, prirent place, leurs petites lampes éclairant par moments leurs blanches silhouettes pour se cacher ensuite, laissant la chapelle plongée dans une obscurité presque complète. Les voix s'élevaient, lentes et graves, déroulant sur un mode austère les prières de la liturgie de saint Bruno et c'étaient, sous le vêtement emprunté à la langue latine, ces mêmes accents de confiance et d'espoir que les psaumes hébreux ont jeté dans notre monde de doute et de souffrance. Après les mièvrès exhortations du petit manuel mis à la disposition du retraitant, l'Eglise, étonnant contraste de banalité et de sublime grandeur, à l'image de notre humanité elle-même, priait avec l'antique Israël et le rythme majestueux des trois nocturnes, avec leurs leçons, leurs répons, leurs courts intervalles de silence, rejetait dans un lointain presque irréel le souvenir des bruyants cantiques salutistes auxquels l'avant-veille encore j'avais mêlé ma voix. Je me sentais à cette heure fils de la grande et vieille Eglise et prêt à en accepter docilement les directions.

Le lendemain matin, après la grand'messe, je me fis inscrire comme retraitant et l'on me désigna le père confesseur auquel je devais m'adresser. Je le vis pour la première fois dans l'après-midi de ce même jour. C'était un ascète très digne, mais distant, qui n'avait rien de l'onction pénétrante du R. P. Henri. Il se borna à me prescrire les exercices de piété préparatoires à ma confession générale et je m'y livrai durant les deux jours qui suivirent avec une scrupuleuse attention, assistant régulièrement aux offices de jour et de nuit à la chapelle et ne m'interrompant que pour faire une promenade d'une heure dans l'immense forêt qui entoure le monastère.

La confession que j'allais faire devait être un récit détaillé et aussi exact que possible de ma vie et des diverses phases religieuses par lesquelles j'avais passé jusqu'au jour où s'était posée devant ma conscience l'angoissante question qui avait été pour moi le motif déterminant de cette retraite à la Chartreuse. J'attendais de ces confidences faites au ministre de Dieu instruit par la solitude du cloître, loin de tous les soucis terrestres, une aide certaine pour mon âme. J'étais humble et confiant comme il sied au vrai pénitent, un peu troublé seulement par la gravité de l'acte que j'accomplissais et la perspective des conséquences importantes qu'il devait entraîner.

Le moment venu, à genoux aux pieds du chartreux, je commençai mon récit détaillé et je dus le continuer et l'achever sans qu'aucune question du confesseur vînt, comme il est d'usage, me faciliter la tâche. Enfin, gêné par ce silence qui me paraissait lourd de sévères admonestations, je regardai le moine et j'aperçus ses yeux calmes et scrutateurs, fixés sur moi. Ils ne trahissaient ni surprise, ni reproche. Aucun sentiment particulier ne se peignait sur ce visage figé dans l'immobilité du détachement de toutes choses, mais je sentis, avec quelle acuité soudaine ! je sentis qu'il n'y avait pas là une âme se penchant sur la mienne pour y verser les salutaires conseils, mais une intelligence froide, lucide, qui me jugeait d'après les règles communes de l'ordinaire bon sens et qui ne découvrait dans toute mon histoire qu'une suite de contradictions déconcertantes et d'incohérentes fluctuations religieuses. Je me rends parfaitement compte qu'aujourd'hui encore plusieurs de mes lecteurs ont quelque peine à me suivre ; ils saisissent mal sans doute le fil conducteur des événements de ma vie. Comment donc le chartreux aurait-il pu découvrir, sous les étrangetés de cette confession, la trame réelle du drame intérieur que je lui racontais ? Il eût fallu pour cela qu'il pût s'élever, au-dessus des dogmes particuliers et des divisions ecclésiastiques, jusqu'à **la pure région de la religion absolue** que mon âme, plus catholique en un sens que la sienne, entrevoyait déjà, tandis qu'il était le représentant d'un système rigide, sublimisé par les disciplines du cloître, qui ne lui permettait d'admettre, ni même de concevoir **aucun rapprochement possible avec ce qu'il considérait comme l'erreur**.

L'impression que m'avaient faite la synagogue et le judaïsme de Léon de Modène, mes velléités de sacerdoce catholique, mes rapports avec l'Armée du Salut et l'idée de prendre place parmi ses missionnaires, tout cela lui parut si inexplicable qu'il y découvrit sans doute l'indice d'un esprit mal équilibré. Il se leva et me dit : «Vous êtes venu chercher un conseil ; je vous le donne. Vous ne vous trouvez nullement dans les conditions voulues pour faire utilement une retraite dans cette maison». Et comme s'il craignait que ma présence prolongée au couvent pût offrir des inconvénients, il ajouta : «Vous avez une voiture pour Grenoble tout à l'heure ; partez sans retard, c'est le meilleur parti que vous ayez à prendre».

C'est ainsi que le moine me congédia et je ne puis un seul instant songer à le blâmer de l'incompréhension qu'il manifesta à l'égard du jeune pénitent, pourtant extrêmement sincère, qui venait de lui ouvrir son âme. Pendant quelques minutes, il me tint moralement en son pouvoir ; il eût pu faire de moi ce qu'il aurait voulu et me pousser définitivement cette fois vers le séminaire. Il ne fit rien, parce que chez lui la froide raison ne laissait aucune place au mouvement du cœur ou plutôt il fit exactement le contraire de ce que pouvaient attendre de lui ceux qui m'avaient envoyé. Il me rejeta directement sous l'influence du solennel avertissement donné par l'officière salutiste : «Si quelqu'un vient à Moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, il ne peut être Mon disciple».

Puisque l'Eglise de ma naissance, que j'étais venu consulter avec une toute filiale soumission, n'avait pas d'interprétation nouvelle à me donner de la parole évangélique, j'obéirais à l'impulsion première. La lumière que je cherchais pour m'éclairer dans mon incertitude venait de m'être accordée par le silence même du moine. Malgré les recommandations de ce dernier, je prolongeai de quelques heures mon séjour à la Chartreuse. Je ne partis que le lendemain matin, mais décidé à signer ma demande d'admission à l'Ecole militaire de l'Armée du Salut.

A mon retour à Lyon, ma mère accueillit ma résolution avec autant de surprise que de tristesse, incapable de s'expliquer comment cette retraite à la Chartreuse avait pu produire en moi un résultat si inattendu. Je n'étais pas majeur ; elle aurait pu, usant de son autorité, s'opposer à l'exécution de mon dessein. Elle n'en fit rien et j'admire la sagesse de sa conduite. Dans le calme apparent avec lequel elle s'occupa des préparatifs de mon départ, bien que son âme fût déchirée comme la mienne à la pensée de cette séparation prochaine, il y avait peut-être l'implicite assurance que cette nouvelle expérience serait de courte durée et tournerait finalement au bien de mon âme. Elle ne se trompait pas.

X - LE CHRIST SANS ÉGLISE

Je partis pour Paris avec quelques officiers et futurs élèves et installé à l'Ecole du quai Valmy, je me trouvai lancé dans une existence agitée qui ne ressemblait en rien à la préparation du missionnaire que j'avais rêvée. Quel frappant contraste avec le recueillement du cloître isolé au fond des forêts que cette fièvre religieuse, ces bruyantes prières, ces chants désordonnés au milieu desquels j'étais jeté dans le tumulte de Paris ! On m'assigna de menues besognes domestiques qui auraient pu me paraître rebutantes si, façonné par la discipline catholique, je n'avais été prêt à accepter les plus humbles tâches. Cependant, pour soutenir mon courage et compenser la douleur que j'éprouvais à me sentir éloigné de ma mère dans des conditions qui étaient pour elle une cause de profond chagrin, il aurait fallu qu'une vie spirituelle profonde et développée par une formation sage et éclairée fortifiât mes dispositions personnelles. Or, dans ce milieu salutiste, cette vie, cette formation faisaient défaut.

Hors du cadre des réunions auxquelles j'étais habitué, les prières improvisées me paraissaient hâtives et conventionnelles. Les allocutions des chefs aux élèves officiers ne témoignaient le plus souvent que d'une **exaltation** factice déguisant mal une complète ignorance en matière religieuse et une sorte de mépris pour toute culture intellectuelle aussi bien que théologique. Je fus surtout frappé de voir qu'on ne prenait aucun ménagement pour laisser entendre que toutes les Eglises chrétiennes étaient des institutions condamnées, tous leurs rites de vains simulacres, et que seule l'Armée du Salut possédant le pur Evangile pouvait efficacement travailler au salut du monde. J'éprouvais rapidement une sensation de pénible dépaysement et je me demandai si mon idéal de consécration au service de Dieu sans étroitesse confessionnelle ne reposait pas, dans ce milieu-là, sur une illusion.

C'est durant ces journées de l'Ecole Militaire que je me trouvai placé en face du **principe protestant** et je ne tardai pas à en découvrir toutes les **inconséquences**. Si Dieu, pour racheter l'humanité coupable, a dû s'incarner en la personne de Jésus, est-il admissible que son court passage sur cette terre n'ait abouti qu'à la constitution d'une société invisible, d'une Eglise tout idéale, sans corps, sans organisation sociale ? L'état du monde ayant nécessité pour l'œuvre du salut cet événement formidable qui est la Rédemption, conçoit-on que Dieu n'ait pris ensuite aucune précaution pour préserver la doctrine qui en devait appliquer les mérites et qu'il l'ait inconsidérément livrée aux innombrables contradictions des sectes rivales ? Toutes les confessions dissidentes s'accordent sur un point, le seul sur lequel il y ait unanimité entre elles, c'est la **condamnation de l'Eglise romaine** comme constituant un développement du christianisme contraire à sa pure essence. Mais cette manière de voir n'établit-elle pas du même coup l'illogisme d'une doctrine qui proclame divine une révélation viciée dans son germe lui-même, puisque l'évolution historique de ce germe, hiérarchique, dogmatique, cultuelle, devait aboutir à un amas d'erreurs ? Ne serait-il pas plus raisonnable de penser que la source de l'erreur doit être cherchée plus haut, à savoir dans le fait que cette révélation s'opposait à une autre révélation plus ancienne qu'elle reconnaissait cependant par une singulière inconséquence comme son premier et indispensable fondement ?

Un autre doute s'éveilla en moi sur le point qui formait précisément le centre unique de toute l'activité salutiste. Il arriva que, dans une réunion d'élèves officiers, le commissaire Clibborn prenant un jour pour texte ce verset de l'Evangile : «Là où deux ou trois sont assemblés en Mon Nom, Je suis au milieu d'eux» nous parla avec une force singulière de la présence de Jésus dont les chrétiens en général, disait-il, ne sentent pas toute la divine réalité : «Cependant Il est ici en ce moment même, ce Jésus qui prêcha aux foules de Galilée. Ces yeux si doux qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme des pécheurs sont fixés sur nous ; ce cœur qui aimait tant les hommes brûle toujours d'amour pour nous ; ces mains qui se posaient bénissantes sur la tête des petits enfants sont tendues vers nous ; ces pieds qui furent cloués sur le bois du Calvaire sont venus à notre rencontre. Et comme il reçut jadis l'adoration de l'aveugle-né, il attend qu'avec la même foi nous l'adorions à notre tour». A ces mots se jetant à genoux, il adressa à Jésus, présent quoique invisible, la plus fervente invocation.

Toutes ces pensées, je les avais entendu exprimer bien souvent, je m'étais associé maintes fois à de semblables prières et cependant ce jour-là ces idées me frappèrent par leur **étrangeté**. Comment ce Jésus de Nazareth dont la figure historique était ainsi évoquée en traits saisissants pouvait-il se trouver partout à la fois ? L'Eglise catholique n'admet la présence réelle que dans le sacrement de l'autel. Le mystère s'enveloppe ainsi chez elle d'un symbole matériel et c'est seulement comme seconde hypostase de la Trinité divine qu'elle adore le Fils de Dieu présent en tout lieu. Mais comment expliquer cette ubiquité supposée de la personne de Jésus matérialisée par la foi protestante ? N'étais-je pas la dupe d'un mot, d'une formule ? Et ce mot, cette formule, cachaient-ils quelque chose de réel ? C'était pourtant uniquement la certitude de cette réalité qui pouvait justifier l'obéissance à des paroles prononcées il y a deux mille ans et qui sans elle ne sont plus qu'un vain écho sans aucune autorité légitime sur notre conscience. «Celui qui aime son père ou sa mère plus que Moi n'est pas digne de Moi». De quel droit exiger de tels sacrifices un tel renversement des sentiments les plus sacrés de la nature, quand on a disparu, image fugitive, perdue dans les brumes d'un très lointain passé et ressuscitée seulement dans l'imagination de naïfs adorateurs ? Dès lors mon malaise à chaque réunion ne fit que s'accroître et il devenait évident pour moi que je n'étais pas à l'unisson des croyances professées autour de moi.

Ce fut encore mon psautier hébreu qui me fortifia dans ce trouble grandissant. J'y découvrais des paroles attestant le sentiment d'une présence divine qui n'avait pas attendu l'avènement de Jésus pour se manifester : «Quel autre ai-je au ciel que Toi ? Et sur la terre je ne prends plaisir qu'en Toi. Ma chair et mon cœur peuvent se consumer : Dieu sera toujours le rocher de mon cœur et mon partage». Cette foi ne fut-elle pas celle de Jésus et pourquoi ne serait-elle pas la nôtre aujourd'hui encore ?

Une circonstance fortuite acheva de m'éclairer sur ma situation religieuse et c'est encore de l'Eglise de ma naissance que me vint l'impression décisive. Certain dimanche de juin, je passai avec une bande de salutistes devant l'église de la Madeleine dont la façade était décorée de tentures pour la procession extérieure de la Fête-Dieu. La foule se pressait aux abords de l'édifice et, sans nous arrêter, nous hâtâmes le pas nous dirigeant vers je ne sais quelle réunion de faubourg. J'eus à ce moment-là la sensation très nette que je n'étais plus avec la foule croyante, que j'appartenais à une petite secte et mon instinct de catholique se révolta. Le soir même, je déclarai aux chefs que j'étais venu à eux en toute bonne foi, mais que j'avais acquis la conviction que je ne me trouvais point dans le milieu auquel Dieu me destinait. On ne fit aucun effort pour me retenir et l'un des officiers supérieurs se borna à déclarer d'un air de pitié que, dès le premier jour, il avait conçu des doutes sur ma vocation.

Je télégraphiai le lendemain à ma mère pour lui annoncer mon retour, heureux de la joie que cette nouvelle allait lui apporter. Ma retraite à la Grande-Chartreuse n'avait duré que quatre jours et elle n'en avait pas moins marqué une étape importante de mon évolution religieuse. Les semaines passées à l'Ecole militaire de l'Armée du Salut à Paris ne furent aussi dans mon existence de jeune homme qu'un bien rapide épisode, mais de si notables changements se produisirent alors en moi que cette histoire serait incomplète si je ne leur avais pas ait une place dans mon récit.

XI - LA CHAPELLE DES DOMINICAINS

On imagine facilement dans quelles dispositions d'esprit s'effectua mon retour à Lyon après cette rapide et tumultueuse aventure. J'étais semblable à un homme qui vient d'échapper à un grand danger et qui goûte plus vivement les charmes de l'existence. Jamais la présence de ma chère mère ne m'avait paru plus douce ; jamais je ne m'étais senti plus heureux dans notre modeste intérieur si calme et pourtant tout rempli des meilleures joies de ce monde. La vie s'y écoulait comme une rivière aux eaux pures glissant sans heurt entre les rives égales. La religion occupait chez nous la place d'honneur, mais sans aucune affectation. Elle n'y était ni morose, ni désordonnée, bien différente en cela de la piété fiévreuse de ces salutistes que j'avais vus naguère ostensiblement agenouillés et priant à haute voix sur le trottoir de la gare de Lyon. On comprend qu'au lendemain de telles expériences, j'aie éprouvé comme une impression d'équilibre retrouvé et que l'Eglise de ma naissance, avec les cadres majestueux de sa tradition séculaire, avec les règles intelligentes de sa vie religieuse si parfaitement adaptées aux divers degrés de culture spirituelle, ait reconquis du même coup tout son prestige à mes yeux.

L'abbé Neyret, soucieux d'opposer la largeur de la discipline catholique aux exigences tyranniques de l'illuminisme protestant, crut qu'il était sage de ne me demander que le strict nécessaire en matière de pratiques. Il déclara donc à ma mère que, pourvu que je fusse fidèle à la messe dominicale, je pouvais être exempté de tout le reste. Mais l'office des vêpres que nous suivions habituellement dans notre église primatiale était précisément celui que je goûtais le plus, parce que le chant des psaumes avait pour moi un très particulier attrait. Le plain-chant était exécuté dans la cathédrale lyonnaise avec une telle perfection, la liturgie s'y déroulait d'une manière si imposante que je prenais à ces services de l'après-midi du dimanche un plaisir extrême. Quand, dans le recueillement des vastes nefs, les voix pures d'enfants jetaient en notes cristallines les derniers répons des Complices, l'*In manus tuas, Domine*, les paroles résonnaient en mon âme avec tant de force et de sérénité que je m'étonnais moi-même d'avoir pu chanter les louanges de Dieu au son des tambourins et des cuivres, dans d'incohérentes et tapageuses réunions. Je retrouvais l'atmosphère de sécurité dans laquelle s'était dilatée ma prime jeunesse.

Je ne puis parler qu'avec respect et attachement de l'Eglise de ma naissance. Dieu me garde d'oublier qu'elle a été mon initiatrice à la vie religieuse et qu'elle a formé l'âme admirable de ma mère dont la haute piété a répandu sur mon existence tout entière la plus bienfaisante influence. Je ne sais rien de plus pénible que l'âpreté avec laquelle certains catholiques devenus protestants s'expriment au sujet de l'Eglise romaine. On dirait à les entendre que leur présente vertu ne peut s'édifier que sur leur indignité première et qu'ils ne sauraient affirmer leur orthodoxie évangélique sans faire étalage d'ingratitude. Il y a une incontestable injustice et par conséquent un principe d'erreur dans une telle arrogance. En réalité, ils ne font qu'opposer un absolutisme à un autre et l'on dirait qu'ils s'ingénient à prouver que le nouveau est aussi faux que l'ancien sans en avoir l'auguste et logique ordonnance. La vérité dans les institutions humaines - et toutes les sociétés religieuses dans une large mesure sont de cette nature - ne connaît pas ces catégories tranchées ; elle est toujours relative et conditionnée. Quant à moi, j'ai été à même, on peut m'en croire, de juger des **imperfections** et des **faiblesses** du système catholique, mais cela ne me rend point aveugle sur ses **beautés** et ses **grandeurs**.

Comment ne mentionnerais-je pas à ce propos que le maître dont, quelques mois plus tard, j'allais faire la connaissance et qui était appelé à jouer un rôle décisif dans mon évolution religieuse, m'a répété bien des fois que, selon lui, le christianisme et en particulier **la grande Eglise latine qu'il connaissait mieux qu'aucune autre, corrigés, réformés sur certains points essentiels et ramenés à leur source primitive, resteraient vraisemblablement la religion des peuples gentils** ? Que mes frères catholiques qui liront ces lignes sachent donc bien que la déférence et la reconnaissance dont elles témoignent de ma part pour l'Eglise sont en réalité un hommage au judaïsme qui, par la bouche d'un de ses plus illustres rabbins, me les a **inculquées**. Puissent-ils alors se dépouiller de leurs préjugés et reconnaître le véritable esprit dont l'antique Synagogue d'Israël est animée à l'égard des grandes religions éducatrices de l'humanité.

Je suis d'ailleurs d'autant plus à l'aise pour parler ainsi du catholicisme vers lequel m'avaient rejeté à cette époque les écarts de l'imagination salutiste que me voici arrivé au **moment solennel qui a marqué ma conversion définitive et c'est au sein de l'Eglise catholique qu'il a sonné pour moi**.

J'ai longtemps hésité à écrire les pages qui vont suivre, car j'ai conscience de toute mon impuissance à exposer des faits d'ordre aussi intime d'une façon assez claire cependant pour que les vérités précieuses qui s'en dégagent à mes yeux apparaissent également aux lecteurs de cette histoire. Il est des régions de l'âme où de **MYSTÉRIEUSES FORCES** entrent en jeu et rien n'est plus difficile que de faire comprendre les effets à ceux qui n'ont jamais rien éprouvé de semblable. Mon devoir est pourtant de poursuivre ce récit avec la même sincérité sans rien omettre d'essentiel, puisque le but que je me propose en écrivant n'est pas de satisfaire une vaine curiosité à laquelle on ne pourrait me faire grief de chercher à me dérober. Non, mon désir est de venir en aide à quelques âmes éprises de vérité en leur apportant mon propre témoignage, si Dieu daigne suppléer à son insuffisance.

La discipline catholique ne permet à aucun fidèle de rester dans le vague relativement à l'état de ses croyances ou de sa vie morale. L'édification que je trouvais aux offices solennels de notre cathédrale ne prouvait pas à elle seule que j'étais un fils soumis de l'Eglise. Il fallait nécessairement en venir un jour ou l'autre à la fréquentation des sacrements. Depuis mon retour de Paris, l'abbé Neyret avait observé ainsi que ma mère la plus prudente réserve à cet égard. Mais les mois s'écoulèrent et, le Carême achevé, le devoir rigoureux de la communion pascale empêchait de différer davantage.

A cette époque-là précisément, par une nouvelle coïncidence providentielle, le R. P. Henri revint de Poitiers et une affectueuse lettre de lui m'annonça un jour son retour au couvent de la rue Bugeaud. Je m'empressai d'aller le voir et il

m'accueillit avec sa bonté coutumière s'intéressant vivement à tout ce que je lui racontai de mea péripéties religieuses survenues pendant son absence. «Mon cher enfant, me dit-il, il est impossible de ne pas voir la main de Dieu dans tout ce qui vous est arrivé. C'est elle qui vous a dirigé pas à pas jusqu'à ce jour. Dieu a sur vous des vues certaines qui se manifestent dans la conduite de tous ces événements et vous devez répondre à tant de grâces par un grand abandon de cœur et par une ferme volonté de servir Dieu, même si vous êtes appelé à rester dans le monde ce dont je ne suis pas certain».

Tel fut le langage qu'il me tint et cette allusion à la possibilité d'une **vocation religieuse** me frappa. Ses paroles ex-primaient en tout cas une vérité devenue pour moi chaque jour plus évidente. «Il n'y a pas d'homme, a dit Bourdaloue, qui, repassant dans son esprit les années de sa vie et rappelant le souvenir de tout ce qui lui est arrivé, ne doive s'arrêter à certains points fixes, je veux dire à certaines conjonctures où il s'est trouvé, à certains périls d'où il s'est échappé, à certains événements heureux ou malheureux, mais extraordinaires et singuliers, qui l'ont surpris et qui sont autant de signes visibles d'une Providence». Ces signes visibles d'une Volonté supérieure m'apparaissent dans toute mon histoire sans l'ombre d'un doute et mon plus vif désir serait d'en pouvoir faire sentir aux autres la réalité, de les inciter tout au moins à rechercher dans leur propre vie ceux qu'ils y peuvent trouver infailliblement.

C'est au cours de mes entretiens avec le religieux dominicain que se fit, de la façon la plus simple et en même temps la plus réconfortante, cette confession générale si laborieusement préparée à la Chartreuse et qui avait eu, contre toute attente, un résultat si déconcertant. Peut-être mon adhésion à la secte salutiste constituait-elle un cas réservé aux pénitentiels et mon confesseur dut-il demander les pouvoirs spéciaux pour m'absoudre de l'excommunication, toujours est-il que ma communion fut retardée jusqu'après la période pascalle. Je m'y préparai avec autant de soin et une conscience aussi scrupuleuse que si c'eût été la première fois que j'accomplissais cet acte. Enfin le jour arriva et je ne l'oublierai de ma vie.

C'était un dimanche de printemps. Je me rendis ce matin-là à la chapelle des dominicains. Elle n'était pas ouverte au public à cette époque et je me trouvais absolument seul avec le servant de messe dans la nef de droite à quelques pas de l'autel où le R. P. Henri officiait avec l'onction qu'il mettait dans toutes ses fonctions religieuses. J'étais à genoux, sans aucun livre, m'unissant d'intention aux rites et aux prières. A mesure que l'instant de la communion approchait, je m'efforçais de redoubler de ferveur et, le moment venu, j'allai m'agenouiller pour recevoir le sacrement sur les degrés mêmes de l'autel, après quoi je regagnai ma place, et, la tête dans mes mains, je m'abîmai dans une profonde action de grâces.

Mais alors je fus irrésistiblement poussé à analyser mes pensées, mes sentiments. Tout un travail s'était opéré en moi durant les années précédentes, en grande partie à mon insu. Je n'avais pas saisi les fils impalpables de ce voile qui me cachait mon propre état d'âme. Et voici que tout à coup ce voile se déchira. **CROIS-TU À LA PRÉSENCE RÉELLE DANS LE SACREMENT, TELLE QUE L'EGLISE TE L'ENSEIGNE ? ME DEMANDAIS-JE. ET AVEC UNE IMPLACABLE LUCIDITÉ JE DUS RÉPONDRE : NON, JE N'Y CROIS PAS. CROIS-TU À L'INCARNATION, À LA DIVINITÉ DU CHRIST ? NON, JE N'Y CROIS PAS D'AVANTAGE. J'éprouvai à cette minute-là une impression de vide absolu. Je sentis avec une soudaine et étonnante acuité que rien ne restait debout de ma foi chrétienne. Je demeurai atterré comme un homme qui se penche sur un gouffre béant.**

Jouffroy, dans sa confession, a raconté d'une manière saisissante la révolution qui s'était opérée en lui et dont les résultats lui furent finalement révélés. Je relate ici ses paroles qui aideront à comprendre quelque chose de ce qui se passa en moi. «Cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience : trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement par un travail involontaire dont je n'avais pas été complice, et depuis longtemps je n'étais plus chrétien, que, dans l'innocence de mon intention, j'aurais frêmi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire... En vain je m'attachai à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu au milieu duquel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma pensée était plus fort ; parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser ; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il s'approchait du terme et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint». Ce que Jouffroy a éprouvé cette nuit de décembre dans sa chambre solitaire, je l'éprouvai à mon tour, ce matin de communion, dans la silencieuse chapelle toute baignée de la lumière de mai. Chez moi non plus la ruine totale de ma foi chrétienne ne s'était pas accomplie d'une manière consciente, mais **certaines forces avaient agi en moi dans un sens déterminé et sapé lentement les fondements de mes croyances théologiques** dont les débris gisaient épars devant moi et maintenant le résultat de ce travail obscur de ma pensée éclatait à mes yeux sans qu'il me fût possible de me leurrer davantage. Mais la conclusion de cette révélation fut pour moi tout autre que chez Jouffroy. Il m'est plus facile de retracer les phases de cet examen de conscience que de décrire les minutes qui suivirent. Il exigea, certes, moins de temps qu'il n'en faut pour le relater clairement, mais au moment même où je me rendis compte que je n'étais plus chrétien au sens théologique du mot, je sentis d'inoubliable façon que tout me restait encore. Oui, tout ce qu'il y a d'éternellement vrai par delà les ombres et les apparences, les symboles et les images, Dieu lui-même, la Réalité vivante et suprême, unique et ineffable. Ce n'était plus là un article de foi abstraite affirmé par mon intelligence, c'était une perception de Dieu infiniment plus simple et plus pure, un sentiment de sa présence et de son amour pénétrant mon âme à de telles profondeurs et d'une manière si puissante que la **vérité éternelle de la religion** fut pour moi à cette minute-là l'évidence même. Je sentis réellement Dieu avec mon âme comme on sent l'air avec le corps.

Bien des fois par la suite en me rappelant cette matinée de printemps j'ai compris l'exclamation célèbre de Pascal : «Certitude ! certitude ! sentiment ! vue ! joie ! paix !» Oui, il existe une certitude contre laquelle les assauts du doute, les négations de l'incrédulité viennent se briser comme les vagues sur le roc. **Périssent tous les dogmes** et tous les

mythes ! Dieu te reste et avec Lui tu as *tout*. Tu es sa créature et son enfant et rien au monde ne pourra jamais t'arracher de ses mains. Voilà la vérité - et en est-il de plus catholique au sens propre du mot ? - qui en se faisant jour dans mon âme y répandit cette même joie, cette même paix que Pascal a goûtées et qui est le **partage des croyants de toutes Eglises, de toutes confessions, de tous rites** depuis le jour où le patriarche Abraham, leur père à tous, selon la parole de l'Ecriture, partit plein de confiance vers le pays de la promesse. J'ai lu depuis lors maints ouvrages, étudié maintes doctrines, fréquenté bien des hommes religieux de toutes dénominations, prié dans divers lieux de culte, mais toutes mes expériences ultérieures n'ont rien ajouté d'essentiel à la révélation que je reçus ce jour-là et dont la bénédiction au moment où j'écris ces lignes est encore ce que je possède de meilleur.

J'emploie ce mot de **révélation** à défaut d'un autre terme, plus capable d'exprimer, sans malentendu possible, ce qui s'est passé en moi, mais je n'établis nulle comparaison avec ce que la religion traditionnelle, se reportant à ses origines, désigne sous ce nom-là. De telles expériences, quand on les a faites, permettent du moins d'entrevoir la **plénitude de lumière** qu'ont dû recevoir les hommes inspirés dont les paroles restent pour nous, malgré le recul des âges, des guides sûrs et précieux.

Mais une question ne peut manquer de se présenter à l'esprit de bien des lecteurs. Se peut-il que dans une telle expérience religieuse faite par un catholique au pied des saints autels en accomplissant avec les dispositions requises l'acte le plus auguste de sa religion se peut-il que la **personnalité de Jésus** ait si complètement disparu de son champ de vision intérieure qu'elle n'y ait joué aucun rôle ? Je dois répondre ici avec la plus grande franchise. Non, l'image de Jésus ne fut pas absente de cette solennelle rencontre avec l'unique et inépuisable Vérité, mais je sentis alors, beaucoup mieux qu'il ne m'est possible de le dire, que la foi de Jésus, si tant est que nous la puissions connaître, dut être semblable à la mienne, plus parfaite, plus profonde, plus lumineuse si l'on veut, mais exactement de même nature. Quand il s'est écrié : Mon Père ! il mit dans ce mot-là ce qu'il m'était donné d'y mettre à mon tour et alors sa personnalité elle-même, qui nous est si imparfaitement connue, **n'est plus pour ma vie religieuse quelque chose de vital et d'indispensable**. Ou bien, au contraire, s'il entraînait dans sa religion un autre élément qui m'échappe mon âme s'en détourne comme d'une chose qui lui serait étrangère et hostile et j'aimerais mieux souffrir mille morts que de le laisser pénétrer en moi.

Quand je sortis de la chapelle des dominicains ce matin de communion, **je n'étais donc plus chrétien** au sens historique du mot, mais je le demande : étais-je moins ou plus religieux que lorsque j'y étais entré ? Ce que je sais bien, c'est que je venais de quitter pour ainsi dire la période d'enfance pour atteindre la majorité spirituelle. J'étais si bien **libéré de toute tutelle** que, tout à la joie de la bienheureuse assurance qui m'avait été accordée, je n'éprouvais nullement cette fois le besoin de raconter à personne ce qui s'était passé en moi. Je ne m'en ouvris ni à ma mère, ni à mon confesseur. Je me disais que l'un et l'autre étaient à leur manière plus près de Dieu que moi, mais que néanmoins ils ne me pourraient comprendre. J'avais la sensation bien nette que j'étais parvenu au point culminant d'une lente évolution et toute choses me semblaient désormais nouvelles. Ainsi le voyageur qui a gravi la pente escarpée d'une montagne découvre, arrivé au sommet, le panorama qui s'étend de l'autre côté. Encore une fois de telles impressions ne se peuvent décrire. Il était présomptueux peut-être de le tenter, mais si mon exemple peut apporter à une seule âme un peu de lumière, j'aurais été coupable de me taire.

Loin de moi la pensée d'amener qui que ce soit à une forme religieuse nouvelle en le détournant, au préalable, de telle autre forme qu'il aurait, comme condition première, le devoir d'abandonner ! Je répète que mon but est uniquement d'attester par ma propre histoire la divine réalité de **l'expérience religieuse**, convaincu que je suis de sa possibilité pour toutes les enveloppes que la foi sincère est capable de revêtir.

Mais pour se préciser et se fortifier en moi, cette conviction, à l'époque où me reporte la présente narration, avait encore besoin de certaines lumières qui me furent données à leur heure et c'est ce qui explique que l'événement capital relaté dans ce chapitre ne termine point encore mon récit¹.

XII - LA FAMILLE JUIVE

Si je passe aujourd'hui en revue les diverses phases de mon évolution religieuse jusqu'à l'événement capital que je viens de raconter, je dois reconnaître que tout ce développement s'est en réalité effectué **contre les dogmes** ou plutôt **contre le grand dogme central du christianisme historique**. Mon âme repoussait instinctivement l'idée que le dernier mot ait été dit une fois pour toutes, qu'à un moment déterminé, en un certain point du temps et de l'espace, la perfection absolue ait été réalisée de telle sorte que l'humanité n'aurait plus désormais qu'à regarder vers le passé en marchant péniblement sur les traces de son lointain modèle. Ce n'est point contre les rites et les sacrements en eux-mêmes que je me révoltais, car j'ai toujours compris et aimé leur langage, c'est contre la **matérialisation du divin dans un système exclusif et définitif**. Si la communion m'eût été présentée comme le don de Dieu adapté à nos possibilités actuelles, mais déposant au sein de notre humanité le germe de virtualités futures dont aucune Eglise, aucune théologie, aucun symbole ne peut exprimer les réalités glorieuses, je ne crois pas que j'aurais jamais traversé la crise décrite au chapitre précédent ; la bénédiction m'en eût été donnée sans nul déchirement intérieur. Mais **l'incarnation de Dieu dans un Messie et de ce Messie dans une forme sensible et désormais invariable, voilà ce que repoussait mon esprit sous l'influence inconsciente de la pensée prophétique d'Israël**.

¹ Note de LHR : Il manquait à cette âme une bonne formation sur le discernement des esprits (donnée pendant les Exercices de saint Ignace par les Règles du discernement des Esprits, ou par un abrégé de théologie ascétique et mystique, comme celui de Tanqueray), quelques connaissances en démonologie, et une bonne apologétique. De telles lacunes amènent à une aussi grave apostasie. Nous incitons tout lecteur de ce livre à étudier sérieusement sa religion (auprès de Maîtres comme Mgrs Gaume, Delassus, Jouin) pour éviter de tomber dans l'hérésie et aboutir à de telles défaillances !

Si j'eus à cette époque l'impression que je ne conservais plus rien de mon christianisme, c'est que je ne découvrais alors celui-ci qu'à travers ses réalisations ecclésiastiques successives, dont le système catholique romain me semblait le plus logique et le plus complet. Je ne serais pas aussi affirmatif à présent, car il ne me paraît point que l'expérience religieuse que je venais de faire ce matin de communion soit étrangère à l'esprit véritable de l'Evangile. Il y a en effet dans ce livre une parole qui traduit avec une divine simplicité le résultat de cette expérience. C'est la réponse de Jésus à la question du grand prêtre : «Es-tu le fils de Dieu ? — Je le suis, comme tu l'as dit». Cette parole a-t-elle originellement un autre sens que celle du pieux Honi qui, au moment où il va intercéder pour ses frères, se dit *le fils de la maison* ? Elle est comme la synthèse de tous les enseignements prophétiques et traduit bien mieux que tous les développements dogmatiques, le passage de l'âme humaine de l'état intellectuel ou purement moral à l'état spirituel ou mystique, c'est-à-dire au sentiment intime de sa filiation divine.

Que le sentiment de la paternité de Dieu avec les lumières et les forces spirituelles qu'il communique à l'âme humaine représente la pure religion de l'Evangile, c'est ce dont on peut discuter, mais qu'il s'y trouve exprimé pour ainsi dire à chaque page, abstraction faite des passages qui détonent fâcheusement avec cet enseignement, c'est l'évidence même et on ne peut pas prétendre davantage qu'en cela il y ait aucune solution de continuité entre la Bible hébraïque et l'Evangile.

Parvenu à ce point de mon évolution religieuse, je me trouvais à la fois très éloigné des développements historiques du christianisme, mais très proche de sa pensée primitive et en plein accord en tout cas avec la doctrine fondamentale du judaïsme dont il est issu.

C'est ce que je sentis aussitôt très vivement. Je me dis que je n'étais plus chrétien au sens propre du mot, **mais juif, probablement comme Jésus l'avait été**. Comme je tenais de mon éducation première le besoin de traduire par des formes précises ma vie religieuse, l'idée me vint alors plus nettement qu'auparavant d'opérer une conversion complète au judaïsme avec lequel mon âme se trouvait désormais en plein accord.

Dès l'instant que j'avais conçu ce projet, il semblait naturel que je dusse m'ouvrir à cet égard au représentant officiel du judaïsme dans ma ville natale et lui demander ses conseils. Je n'en fis rien cependant. Je passai et repassai souvent sur le quai Tilsitt devant la synagogue où habitait le grand rabbin sans jamais me décider à faire auprès de lui la démarche que réclamait ma situation. Peut-être la pensée des difficultés nouvelles que j'allais rencontrer du côté de ma mère, des scènes douloureuses que je pouvais prévoir, me poussait-elle à retarder le moment des explications décisives, mais je dois dire aussi qu'un autre sentiment me retenait, la crainte vague d'une déception.

J'ai eu plus tard avec le regretté grand rabbin Alfred Lévy les rapports les plus affectueux et je professe un vrai culte pour la mémoire de ce digne pasteur qui était la bonté même et qui m'eût certainement accueilli à cette époque-là avec sa coutumière aménité. M. Alfred Lévy était un prédicateur disert des plus agréables à entendre et cependant les sermons ne me plaisaient point. C'était le moment où les orateurs de la chaire israélite se croyaient obligés de faire entendre dans chaque discours la **note patriotique**. Cette parole était peut-être goûtée de leur auditoire, mais à mes oreilles elle détonait singulièrement. Toutes les prédications qu'il m'était donné d'entendre à la synagogue de Lyon les jours de grandes fêtes étaient certainement supérieures pour le fond et pour la forme à beaucoup de celles que j'écoutais à l'église et pourtant il leur manquait quelque chose. Les lieux communs de morale qu'elles développaient élégamment rapetissaient à mes yeux la religion juive. Quand le *hazan* lançait de sa belle voix les mélodies hébraïques, je retrouvais l'âme d'Israël et, même sans la comprendre parfaitement, je communiais avec elle, mais quand le rabbin parlait, et en fort bon français, j'étais ramené aux proportions banales d'une religion sans originalité ni profondeur.

Cette impression-là, le talent de M. Alfred Lévy ne parvenait pas à l'atténuer, et je ne suis pas le seul à l'avoir éprouvée. Des chrétiens, auditeurs occasionnels des temples israélites, me l'ont traduite plus d'une fois à peu près de la même façon. Le rite juif a pour eux une éloquence, mais son essai de traduction verbale n'en a pas et je comprends les raisons profondes des protestations des vieux orthodoxes de jadis contre l'introduction de la prédication en langue vulgaire. Elle apparaît dans le culte synagogaal comme un hors-d'œuvre et une concession discutable aux habitudes des autres cultes.

Quoi qu'il en soit, je ne fis pas au grand rabbin de Lyon la visite à laquelle j'avais un instant songé et vers la fin du mois d'août de cette même année, je partis en voyage de vacances et me rendis directement à Nice où, jeune garçon, on m'avait conduit une première fois après une grave maladie. C'est là que je devais enfin prendre contact avec le judaïsme ou, plus exactement, avec les israélites.

Nice possédait encore à cette époque-là deux synagogues, l'une consistoriale ou concordataire et l'autre indépendante. Celle-ci située rue du Palais, portait le nom de temple israélite «réformé». La fondation de cette seconde synagogue n'avait point son origine dans des questions d'ordre théologique ou cultuel ; elle tenait uniquement à certains différends survenus lors des élections consistoriales de 1867 à la suite desquelles une scission s'opéra dans la communauté niçoise. Les dissidents firent à Paris auprès du gouvernement les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte séparé et leur demande fut agréée à la condition toutefois de justifier pour la forme cette séparation en prenant le titre de «réformés». Comment se fit-il que je choisissis cette synagogue-là de préférence à l'autre pour ma visite au temple le samedi qui suivit mon arrivée ? La curiosité me poussa probablement, moi qui étais par instinct traditionaliste, à voir en quoi pouvait consister une «réforme» du judaïsme. Toujours est-il que mon choix ce matin-là eut une grande importance pour la suite de mon histoire.

Le **ministre officiant** de cette communauté indépendante qui, d'ailleurs, n'avait pas de rabbin, était le vénérable Simon Lévy, homme d'une foi exemplaire et d'un rare mérite, dans l'âme duquel vibrât puissamment le souffle des anciens *hazanim* et qui, pendant un demi-siècle, consacra à la communauté de Nice d'abord dans le vieux temple de l'ancien ghetto, puis à la synagogue non concordataire de la rue du Palais une science consommée de la liturgie hébraïque et un infatigable dévouement. Le costume ecclésiastique en usage dans les synagogues officielles étant interdit aux dissidents,

Simon Lévy ne portait ni la robe, ni la toque des *hazanim* ; il officiait en haut de forme, ce qui était aussi peu esthétique que possible. Mais quand on le voyait à la *téba* et quand on l'entendait surtout, on oubliait ce détail.

Elève du rabbin Pontremoli de sainte mémoire, Simon Lévy avait grandi au milieu d'une génération de croyants pour qui les pratiques religieuses étaient l'unique joie et la préoccupation de tous les instants et, dès l'âge de seize ans, il commença à exercer les fonctions religieuses dont il s'acquittait avec une conscience et un talent admirables. Il y apportait toute la gravité et la piété du vrai *cheliah tsibbour*, du **délégué de la communauté**. Il mettait tant d'âme dans l'accomplissement des cérémonies liturgiques et interprétait les prières avec une si singulière ferveur que l'émotion qui l'étreignait gagnait parfois les assistants. Les fidèles de la rue du Palais se souviennent encore d'avoir vu les jours de grandes fêtes un prêtre catholique apporter sa chaise dans la cour de la synagogue, s'installer près d'une fenêtre voisine de la *téba* et suivre pendant de longues heures les prières juives, tellement une âme religieuse pouvait trouver d'édification à assister aux services célébrés par cet **officiant** exemplaire.

Ce fut Simon Lévy qui me révéla la beauté de la liturgie juive et qui me fit comprendre aussi le caractère familial si particulier du culte d'Israël. En effet la demeure de ce pieux *hazan*, où je fus bientôt introduit, était un véritable sanctuaire tout embaumé du parfum des observances journalières. Il y accomplissait, avec la majesté d'un patriarche antique, selon le rythme si évocateur de l'année israélite, tous les rites domestiques. Quand, après le *kiddouche* du vendredi soir et des fêtes, il donnait, avec sa piété si expressive, la bénédiction à ses enfants et petits-enfants qui l'entouraient d'un culte touchant, il m'apparaissait comme un rabbin des anciens âges évoquant à mes yeux toute la foi, toute la ferveur des générations disparues. J'étais destiné à entrer quelques années plus tard dans l'intimité de cette chère demeure et Simon Lévy, qui m'avait accueilli dès l'abord avec une si franche amitié, finit par me considérer comme un de ses fils ; il me bénissait avec la même tendresse et je regarde comme une insigne faveur de la providence d'avoir pu jouir longtemps des bienfaits de ces relations si religieuses et si douces. Grâce à lui, j'ai pu connaître et comprendre tous les charmes de la vraie vie juive telle qu'elle était vécue jadis. Je l'entendais rappeler jour après jour, avec un intérêt sans cesse renaissant, les souvenirs de la piété d'autrefois, et d'avoir connu ce cher et noble vieillard, cela console un peu des tristesses que nous cause le judaïsme moderne devenu dans son ensemble si indifférent à l'influence bénie de la religion des ancêtres.

Dans ce milieu de la synagogue «réformée» de Nice, je fus donc reçu aussitôt de la manière la plus cordiale. On était très intéressé par l'histoire peu ordinaire de ce jeune chrétien qui était capable de suivre les prières en hébreu. Un de ceux qui me témoignèrent le plus de sympathie fut le doyen de la communauté, David Moïse vieillard aimable et cultivé. Apprenant que j'avais l'intention de passer une partie de mes vacances en Italie, il m'engagea vivement à poursuivre mon voyage jusqu'à Livourne où, me dit-il, le grand rabbin **Elie Benamozegh** serait ravi de me voir et pourrait me diriger très utilement. Il me remit à cet effet une lettre d'introduction auprès de l'un de ses parents habitant Livourne et je partis pour l'Italie de manière à arriver dans cette ville la veille du Nouvel an israélite.

L'israélite livournais auprès duquel j'étais recommandé m'accueillit avec empressement et me fit visiter tout ce que la communauté juive pouvait offrir d'intéressant pour un étranger. Le grand temple, avec son affluence de fidèles des saints jours, me parut superbe ; il passe en effet pour le plus beau de l'Europe après celui d'Amsterdam et j'en conçus une haute idée de la vitalité du judaïsme italien, car c'était le premier monument de cette importance que je visitais. Malheureusement le grand rabbin Elie Benamozegh à qui l'on voulait me présenter se trouvait malade à ce moment-là et il ne parut pas au temple pendant les offices de *Rôche hachana*. Je repartis de Livourne sans l'avoir vu et ce fut pour moi un sujet de vif désappointement, car après tout ce qu'on m'avait dit de lui tant à Nice qu'à Livourne, loin d'hésiter à me présenter à lui, j'aurais beaucoup de cette rencontre et en cela je ne me trompais pas.

Cependant rentré à Lyon, je commençai un stage dans une étude de notaire, mais sans négliger entre temps mes études favorites et je continuai à mûrir le projet d'embrasser le Judaïsme en trouvant, s'il était possible, le moyen de garder la chose secrète, afin d'éviter à ma mère la douleur que je redoutais pour elle. Je ne songeais plus à Livourne quand, vers la fin d'octobre, je reçus d'Italie une lettre du grand rabbin Elie Benamozegh : «J'ai appris avec chagrin, me disait-il, que vous m'avez demandé le jour de l'an au temple où, malade, je n'ai pu me rendre. En vous remerciant de votre bienveillante attention, je me hâte de me mettre à votre disposition, prêt à répondre à vos désirs autant qu'il est en moi». Ce mot inattendu était comme une réponse que le Ciel m'envoyait.

Nous ne devrions jamais négliger, en matière spirituelle, aucun acte de charité à l'égard du prochain, même lorsqu'à vue humaine il nous paraît inutile. Il n'y a pas en ce monde que les responsabilités de la fortune et de la situation, il y a aussi celles de l'intelligence et de la science, celles de la vertu et de la valeur morale. Quiconque a beaucoup reçu en partage doit être prêt à donner beaucoup aux autres. Ce simple billet adressé à un jeune étranger par l'illustre rabbin, à qui les fatigues de l'âge et d'incessants travaux fournissaient cependant les meilleures raisons pour se dispenser d'écrire à un inconnu, ce simple mot, dis-je, fut pour moi de la plus haute importance, puisqu'il arrivait au moment opportun, inaugurant ainsi une correspondance qui devait décider de toute mon évolution religieuse.

XIII - ELLE BENAMOZEGH

Placez-vous sur les chemins, regardez,
Et demandez quels sont les anciens sentiers.

Quelle est la bonne voie, marchez-y,
Et vous trouverez le repos de vos âmes !
JÉRÉMIE VI, 16.

L'occasion se présentait enfin à moi d'obtenir de **l'un des plus éminents représentants du judaïsme** tous les

éclaircissements que je pouvais demander, tous les conseils que réclamait ma délicate situation. Et cette aide si nécessaire m'était offerte non pas dans les limites restreintes d'une passagère entrevue, mais au moyen d'une **correspondance** qui allait me permettre d'**examiner mûrement** tous les aspects de la grave question posée devant ma conscience. De toutes les solutions possibles, la Providence m'accordait la meilleure. J'éprouvai un véritable soulagement et je résolus de profiter de mon mieux de ce secours inespéré.

Je fis dans une première lettre un exposé fidèle des phases par lesquelles avait passé ma vie religieuse. Ce fut une nouvelle confession générale que j'adressai à Livourne, mais elle n'eut point le sort de celle de la Chartreuse et il est pour le moins singulier que le rabbin ait mieux compris le jeune catholique qui s'ouvrait à lui en toute simplicité que le moine lui-même formé pourtant par la vie du cloître à la science des âmes. C'est que **pour l'un la Vérité était un bien qui se conquiert de haute lutte, au prix de bien des efforts et des sacrifices, tandis qu'elle apparaissait à l'autre comme une discipline de croyances dont on ne peut mettre en doute l'autorité sans commettre le péché d'orgueil.**

A la confiance que vous me témoignez, m'écrivit Benamozegh¹, je dois répondre de mon côté avec la plus entière franchise. Vous méritez trop bien que je vous ouvre à mon tour mon âme et le sujet qui nous occupe est trop sacré pour que je puisse me permettre la moindre dissimulation, la plus légère réticence. Votre Pascal, entre autres, m'a appris le respect dû à l'inquiétude religieuse et la rencontre d'une âme croyante, telle que la vôtre, exerce une si puissante attraction sur mon esprit que, même si j'avais mille fois plus d'occupations que je n'en ai, je trouverais toujours le temps de vous écrire. Je vous prie seulement de comprendre davantage et mieux que je ne dis, vu l'impossibilité où je suis d'épuiser le sujet que nous avons à traiter. Je vous supplie surtout de croire que, si vrai ou si faux que puisse être à vos yeux ce que j'aurai à vous écrire, il n'y a chez moi rien d'improvisé pour la circonstance. Tout est le fruit de mes **méditations prolongées**, car elles datent de l'époque où les premières études de mon adolescence m'ont poussé d'une manière irrésistible dans cette voie où vous aspirez à vous engager aujourd'hui.

Certes, il est difficile d'imaginer un langage plus propre que celui-là à gagner un cœur. Maintenant encore je ne puis relire ces paroles et tant d'autres semblables de ce maître vénéré sans me sentir pénétré de respect. La ferveur qu'elle témoignait pour le culte de Bien et du Vrai était pour moi plus qu'un encouragement, c'était une lumière. Je sentais que la vérité existe, qu'elle est belle et qu'on ne la cherche jamais en vain. Dès lors je ne doutai plus que Dieu qui m'avait fait goûter si vivement la réalité de sa présence, ne dût me montrer non moins clairement la manière dont Il voulait être servi par moi.

La première question que je posai à Benamozegh fut une question d'ordre général, mais qu'il était nécessaire avant toutes choses d'élucider dans mon cas particulier. Que doit-on penser de l'opinion d'après laquelle l'honnête homme ne peut pas **changer de religion** sans faillir en quelque sorte à son devoir ? Ainsi en juge souvent le monde qui d'ailleurs ne s'inspire pas en cela d'un sentiment d'ordre religieux. J'étais convaincu pour ma part qu'il n'y a là qu'un préjugé fondé sur les convenances sociales ; mon éducation catholique m'avait affirmé dans cette façon de voir, car l'Eglise ne reconnaît aucune restriction au droit de conversion, à la condition bien entendu qu'il s'exerce à son profit. Mais qu'est-ce que le judaïsme enseignait en pareille matière et quel avis un rabbin, son interprète autorisé, avait-il à me donner dans la situation où je me trouvais ? Voilà ce que j'étais désireux de savoir. La réponse d'Elie Benamozegh fut aussi franche, aussi claire que je la pouvais souhaiter et elle ne laissera pas de frapper ceux qui se méprennent communément sur l'esprit du judaïsme dans cette question. Il m'écrivit :

En ce qui concerne l'avis que chacun doit observer le *statu quo*, **demeurer dans la religion de sa naissance, voici ce que je dois vous dire : en général, si la chose est possible sans qu'on ait à sacrifier en rien ses propres convictions, il n'y a certainement rien de plus désirable que cette fidélité au culte des pères et pour celui qui est dans cet état de parfaite bonne foi, rien de plus utile et de meilleur².** Mais faites bien attention. Quand les convictions personnelles ne correspondent plus aux croyances dans lesquelles nous avons été élevés, quand au contraire elles nous poussent vers une autre religion, assurément on devra observer la plus grande prudence, examiner sous toutes leurs faces et plusieurs fois les questions, les approfondir avec toute l'application dont notre intelligence est capable si l'on est homme d'étude et, dans le cas contraire, suspendre son jugement et se mettre résolument à étudier afin de pouvoir prendre un parti en connaissance de cause. Mais si les études auxquelles on se livre et les années qui s'écoulent ne font que confirmer la conviction que l'on est dans l'erreur, si, de plus en plus, il nous apparaît clairement que la vérité est ailleurs, alors, dites-moi de quel droit devrais-je continuer à la méconnaître en faisant acte de soumission apparente à ce qui, d'après le cri de ma conscience, n'est que l'erreur ? Israélite ou chrétien, je plaindrai de tout mon cœur le chrétien ou l'israélite qui abandonnerait la religion que je crois vraie pour en embrasser une qui, à mes yeux, ne l'est point, mais je ne me reconnaitrai pas le droit de lui en faire un crime et en conscience je ne pourrai pas dire non plus qu'en agissant ainsi, il a erré.

Dans ces sages et nobles paroles se révélait tout entière la grande âme du maître qui a écrit, dans la préface de son Histoire des Esséniens : «Le premier droit de nos semblables, c'est d'entendre de nous la vérité». Pour lui rien ne pouvait

¹ Lettre du 12 novembre 1895. Les extraits des lettres d'Elie Benamozegh reproduits dans ce chapitre et le suivant sont pour la plupart très fidèlement traduits de l'italien. Les passages des lettres qui ont été écrites en français par l'auteur ont subi seulement les quelques corrections de style qui étaient nécessaires.

² Note de LHR : c'est l'enseignement de Vatican II.

prévaloir contre la fidélité à la lumière de la conscience, contre l'amour du Vrai poussé, s'il était nécessaire, jusqu'aux plus héroïques sacrifices. Un tel langage, qui ne laissait la porte ouverte à aucune compromission, aucune atténuation dans notre devoir vis-à-vis de la Vérité et qui, en ce qui me concernait, semblait devoir me mettre logiquement dans l'obligation d'embrasser le judaïsme pour obéir à ma conscience, ne rendra que plus remarquable aux yeux du lecteur la suite de cette réponse qui nie plongeait dans un étonnement sans bornes.

Tout ce que je vous écris là, je vous le dis au point de vue général et de façon purement théorique. Pratiquement en effet, je me hâte de le déclarer, cela n'a aucune application dans votre cas particulier pour ce qui est du devoir que vous croyez avoir de vous convertir au judaïsme dans le sens que vous entendez. Certes, si vous vous sentez, de façon impérieuse, poussé à le faire, si vous l'exigez absolument, parce que sans cela la paix de votre âme est impossible, alors sans doute, je serai le premier à vous dire, comme d'ailleurs le Talmud nous y oblige à l'égard de quiconque réclame ce droit, car c'est un droit, d'entrer dans la Synagogue : Si vous voulez à tout prix qu'il en soit ainsi, si aucun argument dans le sens contraire ne vous arrête, alors soyez le bienvenu au nom de Dieu. *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Mais sachez-le bien, lisez cette parole, méditez-la, relisez-la encore, méditez-la encore, car elle contient pour vous le nœud de toute la question religieuse : pour être dans la vérité, dans la grâce de notre Dieu, pour appartenir à la vraie religion et, que vous dirai-je de plus ? pour être notre frère comme vous voulez l'être, vous n'avez **nul besoin d'embrasser le judaïsme de la manière que vous croyez, je veux dire de vous soumettre au joug de notre Loi.**

Nous, Juifs, nous avons nous-mêmes en dépôt la religion destinée au genre humain tout entier, la seule religion à laquelle les Gentils soient assujettis et par laquelle sont sauvés et vraiment dans la grâce de Dieu, comme l'ont été nos Patriarches avant la Loi. Pouvez-vous supposer que la vraie religion, celle que Dieu destine à toute l'humanité date seulement de Moïse et porte l'empreinte d'un peuple spécial ? Quelle contradiction ! Apprenez que le plan de Dieu est plus vaste. **La religion de l'humanité n'est autre que le NOACHISME, non qu'elle ait été instituée par Noé, mais parce qu'elle remonte à l'alliance faite par Dieu avec l'humanité en la personne de ce juste.** Voilà **la religion conservée par Israël pour être transmise aux gentils.** Voilà la voie qui s'ouvre devant vos efforts, devant les miens aussi pour en propager la connaissance comme j'en ai le devoir, et devant les efforts de quiconque croit à la Révélation sans pour cela adhérer ni au mosaïsme, qui est le statut particulier d'Israël, ni aux Eglises Chrétienne ou musulmane, parce qu'elles se sont établies sur le principe de l'abolition de la Loi même pour les Juifs et qu'elles méconnaissent dans les Prophètes juifs tout ce que vous-même avez si bien su y voir.

Je vous invite à tourner vos efforts vers ce qui existait avant que l'idée fût venue à Pierre d'imposer la Loi mosaïque aux Gentils et à Paul d'exempter de la Loi les Juifs eux-mêmes, en quoi ils se trompaient tous deux comme s'ils n'avaient rien connu des données essentielles de leur judaïsme. Il s'agit de revenir à l'antique principe : **le mosaïsme pour les Juifs** (et pour ceux qui, étrangers à Israël par la naissance et sans y être aucunement tenus, veulent cependant lui appartenir), **et la religion des Patriarches pour les Gentils.** Et comme **cette religion dont nos Prophètes ont annoncé le triomphe pour les temps messianiques comme religion de l'humanité convertie au culte du vrai Dieu n'est autre que le noachisme, on peut continuer à l'appeler le christianisme, débarrassé toutefois de la Trinité et de l'Incarnation, croyances qui sont contraires à l'Ancien Testament et peut-être même au Nouveau¹.**

Mais voici le point délicat entre tous sur lequel juifs et chrétiens ont toujours été séparés. Le rabbin livournais affirme cependant qu'un rapprochement n'est pas impossible et il est revenu avec trop d'insistance sur ce sujet pour que ce ne soit là l'expression d'une conviction bien établie :

Quant à **la personne de Jésus** dont vous ne me parlez pas, je vous dirai cependant, parce que cela a son importance et que peut-être la question est très légitimement au fond de votre pensée, que **pourvu qu'on ne lui attribue point la divinité**, il n'y aurait aucun mal à faire de lui un **prophète**, à le considérer comme un **homme chargé par Dieu d'une auguste mission religieuse**, sans pour cela altérer en rien l'antique parole de Dieu et sans abolir pour les Juifs la Loi mosaïque comme ont prétendu faire ses disciples dénaturant en cela ses enseignements formels. Voyez plutôt Matthieu v, 17-19².

L'avenir du genre humain est dans cette formule. Si vous arrivez à vous en convaincre, vous serez bien plus précieux à Israël que si vous vous soumettiez à la Loi israélite. **Vous serez l'instrument de la Providence de Dieu envers l'humanité.**

Voyez comment ce plan de Dieu à votre égard se concilie avec votre devoir présent. Si jamais vous avez pu croire que, par obligation de votre conscience religieuse vous étiez tenu d'infliger une torture au cœur de votre mère, sachez que le judaïsme, bien loin de vous prescrire rien de semblable, vous invite à observer une attitude toute contraire et qu'il met votre devoir filial en accord avec votre devoir religieux. Je ne voudrais point vous parler avec une trop grande hardiesse, mais cependant je ne puis vous taire que ce devoir **exclut le sacerdoce catholique.** Si votre foi aujourd'hui était celle de votre enfance, qui oserait vous en détourner ? Mais dans l'état d'âme où vous êtes, quel

¹ Note de LHR : **voilà leur programme ! Incompréhensible avant Vatican II, clair depuis. Vatican II = Vatican d'eux.**

² Les versets auxquels renvoie ici Benamozegh sont les suivants : «Ne croyez pas que Je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes. Je suis venu non pour abolir mais pour accomplir. Car Je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre subsisteront, il ne disparaîtra pas de la Loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit accompli. Celui donc qui supprimera l'un de ces plus petits commandements et enseignera aux autres à faire ainsi sera appelé le plus petit dans le Royaume des cieux, mais celui qui les observera et qui enseignera à les observer, celui-là sera appelé grand dans le Royaume des cieux» (Matth., v, 16).

supplie vous vous prépareriez et quel sacrilège dans le fait de **prêcher des croyances que vous savez mensongères !** Non, non, rien ne peut vous obliger à une **dissimulation perpétuelle** qui deviendrait le martyre de votre vie. Si, comme tant d'autres vous étiez un sceptique, autant vaudrait alors prêcher un dogme qu'un autre, mais vous avez le droit que je vous parle comme à un croyant. Et alors ?... En vérité, je suis surpris moi-même de m'être exprimé avec tant de liberté. Ne voyez là qu'une preuve de ma grande sincérité et de l'intérêt profond que vous m'inspirez.

La conclusion de cette lettre me pénétra d'admiration pour l'élévation de pensées de mon illustre correspondant et pour la doctrine juive dont il était le représentant et qui n'imposait aucune violence à mes sentiments de fils aimant, désireux d'éviter, s'il était possible, une douleur à celle qui m'était plus chère que tout au monde. Quelle différence avec le langage de cette illuminée qui, un jour, de bonne foi sans doute, mais égarée par la lettre même de son Evangile, m'avait impérieusement poussé à un acte dont ma mère avait dû souffrir cruellement ! Il y a dans le fanatisme même le plus sincère une erreur manifeste, puisqu'il outrage les principes fondamentaux de la Religion qu'il prétend défendre, tandis que l'accent plein de sagesse et de douceur de Benamozegh portait le sceau de la vérité.

Je ne sais toutefois si l'exposé du rabbin, qui me paraît aujourd'hui si lumineux, semblera aussi clair à tous mes lecteurs, mais je dois confesser, à ma grande honte, qu'au moment où je le lus pour la première fois, ma perplexité fut grande et je me mépris entièrement sur le sens de ces paroles qui me firent l'effet d'un plaidoyer en faveur d'une certaine conception chrétienne. Je m'imaginai que le théologien juif me conviait en fin de compte à me rallier à une forme de christianisme tout conventionnel, interprété à ma façon et où la figure de Jésus devenait l'objet d'un culte discret, rationaliste, reproduisant les données modernes du protestantisme libéral. Or le protestantisme par son manque de logique m'avait toujours inspiré une invincible répugnance. Il représentait à mes yeux une phase d'évolution que j'avais promptement dépassée. Quant à **la personne de Jésus, le défaut de bases sérieuses permettant de nous faire une idée nette de son rôle historique** me portait plutôt à croire que la meilleure manière d'entrer dans la pensée du maître dont les siècles ont si regrettablement altéré la physionomie, était encore d'approfondir les enseignements de la religion de ses pères à laquelle **il ne semble pas, même d'après la teneur des Evangiles, qu'il ait jamais songé à substituer un autre culte.**

D'un autre côté, la formation intellectuelle et religieuse que je devais au catholicisme me faisait considérer la religion comme un ensemble de croyances et de pratiques ayant autorité sur la conscience et nécessaire au salut de l'âme. Le culte reconnu entaché d'erreur ne doit-il pas faire place à celui que l'on reconnaît comme l'expression même de la vérité ? Telle ne m'apparaissait pas cette religion qu'Elie Benamozegh m'offrait comme contenant la solution providentielle du problème. Ce *noachisme* dont j'entendais parler pour la première fois me surprenait et me rebutait comme une chose inconsistante et dont le nom était pour le moins étrange. N'être plus chrétien de fait et conserver encore ce nom, n'être pas juif et me réclamer cependant d'une certaine manière du judaïsme, c'était là une position équivoque et pour laquelle je ne me sentais pas le moindre attrait.

Ainsi malgré toute l'admiration que déjà je professais pour les doctrines du judaïsme, je ne le voyais pas encore sous son véritable jour. Je continuais à le rapetisser aux proportions d'une Eglise aux cadres bien définis, en concurrence avec les autres, en dehors de laquelle il ne pouvait exister pour l'âme parvenue au degré de foi où je me trouvais ni paix intérieure, ni féconde activité.

Tout cela je l'exposai en toute franchise dans mes lettres au rabbin livournais en sollicitant les explications que réclamait sa réponse inattendue et qu'il me donna avec une inlassable patience, comme le lecteur en jugera au chapitre suivant.

XIV - LE CATHOLICISME D'ISRAËL

J'exposais mes doutes en toute franchise dans les lettres que j'adressai au rabbin livournais en sollicitant les explications que réclamait sa réponse inattendue. La lettre suivante que je reçus de lui met en lumière divers aspects de la doctrine juive **assurément peu connus.**

Avant toutes choses, je voudrais que vous vous persuadiez bien que cette religion noachide dont vous me dites entendre parler pour la première fois, et la plupart des gens sont dans ce cas, n'est pas une trouvaille que j'ai personnellement faite, encore moins une invention de ma façon, une sorte d'expédient de polémique plus ou moins heureux. Non, c'est **un fait étudié, discuté à chaque page de notre Talmud et aussi généralement admis par nos Docteurs qu'il est peu connu, disons même méconnu ailleurs.** Ajoutez à cela que ce fait est le nœud même du sujet qui nous occupe. Seul il peut nous expliquer les incertitudes et les diversités de tendances qui se sont manifestées sur la question de la Loi mosaïque à l'origine du christianisme. Nous voyons là **le point central où le déchirement s'est opéré entre le judaïsme et le christianisme** et il est allé en s'accroissant de plus en plus.

Le judaïsme opère une distinction entre les Juifs et les Gentils. D'après ses enseignements, les premiers se trouvent soumis comme **prêtres de l'humanité¹** à la règle hiératique mosaïque ; les seconds, les laïques dans l'humani-

¹ Note de LHR : Ceci est très important, car pour que les juifs soient les "prêtres de l'humanité" (prêtres ?, de l'Humanité ?) il faut que le sacerdoce catholique disparaisse, les deux conceptions de ce sacerdoce étant incompatibles.

On comprend pourquoi Vatican II, imposant le changement des rituels, a, par ces nouveaux rituels, **supprimé le sacerdoce** : les prêtres se croient prêtres, ils ne le sont pas ; les évêques se croient évêques, ils ne le sont pas. Ainsi s'est mis en place, sans que personne ne le remarque (puisque trente cinq ans après les changements, personne n'a réalisé la disparition irréversible du sacerdoce), une situation tellement dramatique que la transmission apostolique n'existe plus dans l'Eglise conciliaire.

Ainsi s'est mis en place une des conditions primordiales de la Religion Universelle. Il faut que le prêtre catholique disparaisse, il faut

té ne sont soumis qu'à la seule ancienne et perpétuelle **religion universelle au service de laquelle les Juifs et le judaïsme tout entier ont été placés**. Le christianisme au contraire opéra la plus fâcheuse confusion, soit en imposant la Loi aux Gentils avec Pierre et Jacques et les judaïsants avec eux, soit en abolissant avec Paul cette même Loi pour les Israélites eux-mêmes. Considérez bien tous ces faits en eux-mêmes et dans leurs rapports entre eux et vous verrez que **ce noachisme qui vous étonne n'est pas autre chose que le messianisme, cette forme authentique de christianisme dont Israël fut le gardien et l'organe**. Je vous répète que cela n'exclut pas d'ailleurs la possibilité pour tout *noachide*, le laïque de l'humanité, qui se sent appelé au sacerdoce humanitaire, autrement dit à la Loi d'Israël, d'user du droit qui lui appartient, sans qu'il en ait jamais le devoir, ne l'oubliez pas, d'embrasser le **mosaïsme, qui n'est pas autre chose que ce sacerdoce lui-même**.

Si je vous entends bien, le *noachisme* vous fait l'effet d'une chose lointaine et surannée et vous demandez comment, après dix-neuf siècles de christianisme, après tout le progrès religieux que représentent notre Bible et votre Evangile, je puis songer à vous ramener aux rudiments du culte établi après le déluge. Est-ce possible ? Oui, est-il possible que vous ne voyiez point que la perpétuité, l'immutabilité futures ne peuvent exister qu'à la condition de se retrouver également dans le passé ? La vraie religion apparaissant au cours de l'histoire et non pas au début, comme il est logique, naturel, raisonnable de l'attendre d'une religion révélée, ou bien encore au terme de l'évolution historique de l'humanité comme doivent le soutenir les rationalistes, mais c'est un non sens qui porte le cachet de l'arbitraire, de l'artifice !

Vous avez parfaitement résumé ce que la Genèse nous enseigne au sujet de la religion de Noé et d'Abraham. N'oubliez pas non plus que Paul insiste d'une façon toute particulière sur la foi d'Abraham qui fut ainsi justifié, ce qui prouve que pour Paul, fidèle en cela à l'esprit du judaïsme, c'est bien Abraham qui était le modèle du vrai croyant. Mais vous demandez, et certes à bon droit, où se trouve le code écrit de cette religion des premiers patriarches. Vous devriez ajouter *et de leurs descendants*, car les termes employés dans l'alliance divine n'indiquent aucune limite, ni dans le temps, ni dans l'espace, si bien que jamais un *ben Noah*, un fils de Noé, c'est-à-dire aucun homme ne s'y pourra soustraire à moins que, comme Israël, il ne reçoive une révélation spéciale constituant une exception tout à fait restreinte, si tant est que l'on puisse dire que c'est se soustraire à un statut général que d'être assujéti à un surcroît de charges et de devoirs particuliers.

Il n'est pas douteux que la Bible, à part les élans universalistes des Prophètes, donne l'impression qu'en exécution même du pacte d'alliance contracté avec les pères, Dieu s'occupe spécialement de la nation élue, à l'exclusion des autres peuples. De là l'accusation portée contre le judaïsme de n'avoir jamais pu s'élever dans son ensemble au-dessus de la conception d'un Dieu national. A cette objection Elie Benamozegh répond :

Je vous le demande : est-il admissible de supposer un seul instant qu'après s'être occupé avec tant de soin de la descendance de Noé, c'est-à-dire de l'humanité entière, ainsi que l'établit la Genèse, Dieu, au moment de donner après de longs siècles d'attente un statut particulier aux Israélites constitués les prêtres de l'humanité, ne se soit plus occupé en aucune façon du reste du genre humain, le rejetant, jusqu'à l'apparition du christianisme, dans un état d'abandon total, en dehors de toute révélation et de toute loi ?

Ou bien encore est-il raisonnable de concevoir qu'en abolissant l'alliance noachide de la Genèse - et je demande où se trouve cette abolition ? - Dieu, pendant tout ce long intervalle n'ait laissé à l'homme d'autre ressource que le secours de sa pauvre raison ? Il y aurait là une incohérence, une injustice, une imprévoyance indignes même d'un mortel et qui en vérité saperaient par la base la croyance à la nécessité d'une révélation.

Non, non ; tout cela est impossible et par conséquent non seulement la loi *noachide* n'a jamais cessé d'être en vigueur, mais encore Israël avec son statut particulier, le *mosaïsme*, n'a été créé que pour elle, c'est-à-dire pour la conserver, pour l'enseigner, la propager, les Juifs exerçant ainsi, je le répète, la fonction de prêtres de l'humanité et se trouvant soumis à cet effet aux règles sacerdotales qui les concernent exclusivement : la loi de Moïse.

Mais où se trouve donc, me demandez-vous, le code de cette loi noachide, de cette religion universelle, qui est le vrai catholicisme ? Convenez d'abord que si ce code n'existait pas, ce serait Dieu lui-même qui aurait eu le tort de ne point l'établir ou de n'en pas assurer la perpétuité. Personne en effet ne soutiendra que l'alliance noachide de la Genèse n'est qu'un incident sans importance et non pas un fait capital. Ensuite ne voyez-vous pas que la Genèse elle-même contient des préceptes donnés à Noé pour toute sa descendance ? Cette alliance solennelle de Dieu avec Noé et sa descendance est rappelée par Isaïe (LIV, 9) ; c'est une alliance sanctionnée par le serment divin avec l'arc-en-ciel comme gage de perpétuité. Jusqu'aux dernières pages des Prophètes, Noé est avec Daniel et Job un des trois justes cités en exemple.

Et cependant tout cela est peu de chose encore auprès du fait grandiose que nous **révèle le Talmud**. Ce monument de la Traduction s'occupe en effet avec une prédilection marquée de tout ce qui concerne la religion et la législation *noachides*. Le maître insiste sur ce point avec d'autant plus de raison que ce sont, là des choses ignorées de tous les chrétiens et même de la plupart des juifs.

Non seulement le Talmud commente et développe autant qu'ils en sont susceptibles les textes mosaïques et

même que la notion du prêtre catholique soit oubliée ! Il est étonnant de voir et de comparer combien le culte et le prêtre d'après Vatican II ressemble au culte et à l'officiant de la synagogue !

Quand on voit se réaliser cent ans après, ce qui n'était qu'une ébauche (qu'un plan) en 1895, comment ne pas se poser de questions sur Vatican II et sur la suite du plan ? Vatican II est l'étape qui supprime la religion catholique et qui met en place des orientations irréversibles vers la Religion Universelle, c'est-à-dire, noachide pour les fidèles catholiques.

prophétiques à ce sujet, mais encore il ouvre toutes grandes les sources de la Tradition, bien autrement riches quant aux données de cette **religion universelle**. Et cela, remarquez-le bien, au moment même où Israël, avec ses Docteurs en tête, était en butte à de continuelles persécutions et mis, pour tout dire, au ban de l'humanité. Oui, c'est entre deux échafauds, deux bûchers que ces grands sages, ces admirables martyrs discutaient et légiféraient avec une force d'âme surprenante, avec une angélique sérénité, sur la **religion de l'humanité**, sur la **loi noachide**, autant et même davantage que sur les lois israélites elles-mêmes.

Vous trouvez là en abondance les éléments fondamentaux du code que vous cherchez et vous qui connaissez l'hébreu, vous pourrez sans difficulté vous en convaincre. Nous qui ne sommes pas des caraites, des protestants du judaïsme, nous qui, à l'instar des catholiques, vénérons la Tradition, nous nous trouvons très à l'aise sur plusieurs questions et tout particulièrement sur celle-ci. Si l'on tient compte des circonstances au milieu desquelles les docteurs du Talmud ont discuté sur ces questions, leurs discussions portent sans contredit le sceau divin ; elles s'imposent à la foi et à l'admiration de tous ; elles élèvent à une hauteur que vous-même peut-être vous ne soupçonniez pas, le judaïsme rabbinique et ses interprètes autorisés. Et si vous vous laissez aller à cette admiration, ne croyez point en cela contrevenir à la parole de Jésus dans ses apostrophes véhémentes contre les Pharisiens membres précisément de cette école qui a donné au monde ce prodigieux exemple d'abnégation. Il est bien constaté en effet aujourd'hui qu'il y avait les bons Pharisiens et les mauvais et ceux-ci sont flétris dans le Talmud avec moins de ménagements encore que dans l'Evangile.

Et laissez-moi vous dire aussi qu'en demandant un code écrit de cette religion destinée à l'humanité tout entière, vous oubliez que pour nous, juifs rabbinistes - et c'est le vrai Judaïsme, au témoignage de Jésus lui-même : «Les scribes et les pharisiens, dit-il, sont assis dans la chaire de Moïse» - la Tradition, ainsi que pour les catholiques, je le répète, a tout autant de valeur et parfois davantage encore que l'Ecriture elle-même.

L'accord de la Synagogue et de l'Eglise catholique sur la question de la Tradition et de son rôle dans la religion révélée a souvent fait l'objet des commentaires d'Elie Benamozegh préoccupé, comme tous ses écrits en témoignent, de trouver le terrain de **rapprochement**.

Vous semblez peu satisfait de l'antiquité du *noachisme* et en cela vous ne remarquez pas que l'antiquité est le signe le plus infaillible de la vérité. Par conséquent, plus elle remonte loin, plus elle s'impose à nous. Vous réclamez des perfectionnements ultérieurs ? On ne vous les conteste pas ; rien ne vous empêche de les adopter, car il en est de la révélation noachide comme de la révélation mosaïque elle-même - et c'est la même Révélation - elle est immuable et progressive à la fois. Vous ne voulez pas d'un simple déisme et vous avez mille fois raison ; je parle du déisme des philosophes. Quant au déisme noachide, mais c'est le pur monothéisme de Moïse et de nos Prophètes et, dans une définition dogmatique, il n'y a en réalité et il ne saurait y avoir aucune espèce de distinction entre le mosaïsme et le *noachisme*. La seule différence qui existe est uniquement d'ordre pratique ; elle consiste simplement en un peu plus de liberté laissée dans le *noachisme* aux spéculations métaphysiques ou même théologiques. Bien loin de le laisser tomber dans le pur rationalisme, notre Tradition fait au prosélyte noachide, appelé plus tard le prosélyte de la porte, une condition formelle d'accepter cette même religion, non point du tout comme le simple produit de la raison humaine, mais comme un enseignement de la Révélation divine. En vérité, que pouvez-vous désirer de plus ?

Je viens de parler du **prosélyte de la porte**, c'est-à-dire du **noachide en personne**. C'est en effet du noachide même que le Pentateuque s'occupe en spécifiant que ce prosélyte n'est nullement soumis à l'observation de la loi mosaïque. Cela est si vrai que la Thora nous fait obligation de lui donner l'animal dont il nous est interdit à nous, Juifs, de manger. Nous devons le lui donner au lieu de le vendre au *nohri*, c'est-à-dire au gentil, au païen, preuve évidente que, d'après le Pentateuque, ce prosélyte n'est plus considéré comme un gentil, un païen, et qu'il n'est pas non plus assimilé purement et simplement à l'Israélite. Or que peut-il bien représenter, si ce n'est précisément ce *noachide* dont le nom sonne si étrangement à votre oreille ? Cette difficulté que vous éprouvez n'empêche pas que ce noachide fasse **partie de l'Eglise universelle** ; bien au contraire, ce sont les noachides eux-mêmes qui constituent les fidèles, le peuple de cette véritable Eglise catholique dont Israël est le prêtre. Israël n'aurait aucune raison d'exister, si ce peuple de Dieu n'existait pas aussi. Qu'est-ce que des prêtres, je vous le demande, sans des laïques ? Que serais-je donc, moi juif, si vous qui n'êtes pas juif, vous n'étiez pas là comme fidèle de la grande Eglise de Dieu au service de laquelle je me trouve placé ?

On ne saurait assez admirer la façon dont le maître s'adressant à un jeune catholique employait le langage qui pouvait le mieux être compris. Mais ce qui est bien plus remarquable encore, c'est qu'il ne s'agit pas d'ici d'une attitude occasionnelle adoptée pour les besoins de l'argumentation : c'est la traduction exacte de la doctrine.

Vous voyez donc bien que vous vous trompez grandement en parlant d'isolement, d'individualisme. Je ne cesserai de vous répéter que **le noachide est bel et bien dans le giron de la seule Eglise vraiment universelle, fidèle de cette religion comme le Juif en est le prêtre, chargé, ne l'oubliez pas, d'enseigner à l'humanité la religion de ses laïques, comme il est tenu, en ce qui le concerne personnellement, de pratiquer celle des prêtres**. Sans doute tout laïque a le droit de se faire prêtre, c'est-à-dire libre à vous de vous faire juif, si vous l'exigez absolument, pourvu que vous sachiez bien que vous n'y êtes aucunement tenu en conscience et que cela n'est nullement nécessaire, ni même désirable.

Voilà l'expression exacte de la doctrine du judaïsme. Voilà un côté du judaïsme et, à mon avis, c'est le plus grand, bien qu'il ait échappé, j'en conviens, et qu'il échappe encore trop généralement à l'attention. Mais ce n'en est pas moins une vérité incontestable ; c'est la **clef suprême** de toutes les difficultés que l'on rencontre dans l'histoire

religieuse de l'humanité et notamment dans les rapports des religions bibliques entre elles.

Si vous adoptez la position religieuse où je vous voudrais voir, vous **appartiendrez véritablement au judaïsme en même temps qu'au christianisme, celui-ci étant toutefois corrigé par le judaïsme sur trois points essentiels : la question de l'Incarnation, la manière de comprendre la Trinité et l'abolition de la Loi mosaïque pour les Israélites eux-mêmes.**

J'ai dit que vous êtes libre de vous faire prêtre - c'est-à-dire juif - ou de rester noachide c'est-à-dire laïque. Mais sachez que restant laïque; vous seriez, comme noachide, libre - et l'Israélite, lui, ne l'est pas - de prendre dans la loi juive, dans le mosaïsme, tout ce qui convient en fait de préceptes à votre piété personnelle, mais cela comme dévotion volontaire, comme œuvre surérogatoire, et non pas comme une obligation, tandis que le juif, lui, n'a point la liberté de faire un choix ; il est soumis à toute la Loi.

Le maître aborde ensuite la question capitale de **l'abolition de la Loi** dont Paul s'est fait l'infatigable apôtre. Selon lui, de même que le christianisme a eu raison de prêcher le grand principe de la **fraternité universelle**, principe tiré du judaïsme, mais qu'il a eu tort de ne pas tempérer par celui de la fraternité nationale, il a eu raison également de proclamer l'indépendance des non juifs à l'égard de la loi mosaïque, mais il n'a pas su voir que l'équilibre religieux exigeait le maintien de cette loi pour les Juifs.

La parole de Paul proclamant la liberté vis-à-vis de la Loi est parfaitement raisonnable quand elle s'adresse aux non juifs. Comment croire en effet à la valeur, à l'efficacité du noachisme - c'est-à-dire pratiquement au christianisme que prêchait Paul avec sa foi en Jésus - si l'on proclame indispensable pour le non juif la circoncision et par conséquent tout le mosaïsme dont elle est l'accès ? Mais quand cette même parole de Paul s'adresse aux Juifs, alors elle creuse contrairement à l'ordre voulu par Dieu, un fossé entre l'humanité et le judaïsme, car le judaïsme, vous le reconnaissez expressément, sera toujours obligatoire pour les Juifs.

Non, ce n'est pas Jésus qui s'est refusé à assujettir les Gentils à la Loi mosaïque, c'est le judaïsme lui-même, c'est Moïse, que dis-je ? c'est Dieu même selon le plan qu'il a établi dès le commencement. Jésus ne l'a certes pas voulu non plus et en cela il a eu raison ; il a vu beaucoup plus clair que Pierre et Jacques, comme il a vu beaucoup plus clair aussi que Paul quand, déclarant qu'il n'est pas venu abolir la Loi, il retient, par le fait même, sous l'autorité de la Loi les Israélites ses frères. Qu'est-ce donc que je fais, moi, en vous parlant comme je vous parle, sinon vous ramener à lui, à son pur enseignement ? Oui, Jésus était dans le vrai et mérite tout éloge quand il a laissé la liberté aux Gentils à l'égard de la Loi mosaïque, mais ses disciples ont été dans l'erreur lorsqu'ils ont plus tard proclamé la même liberté pour les Israélites.

Retenez bien ceci : vous seriez dans l'erreur, à votre tour, vous rétrograderiez, si vous vous convertissiez au judaïsme dans l'idée d'embrasser l'unique religion véritable destinée à l'humanité tout entière. Une telle conversion pour vous ne serait possible, je ne dis pas souhaitable, que si vous preniez le **judaïsme** pour ce qu'il est, c'est-à-dire en le considérant comme un **sacerdoce** qui suppose tout naturellement un autre aspect de la même religion, une autre loi, si vous voulez, appelez-la christianisme ou *noachisme* à votre gré. Vous y **pouvez demeurer dans ce christianisme, à la condition bien entendu qu'il soit revu et corrigé par le sacerdoce israélite¹.**

Il est impossible d'exposer avec plus de **clarté** ce que le maître a lui-même appelé **le catholicisme d'Israël**. On sent qu'une telle parole reflète tout autre chose qu'une opinion individuelle ; elle a toute la majesté d'une **authentique tradition** qu'elle interprète fidèlement.

Je ne voudrais pas abandonner l'exposé de ce point si important, de cette doctrine vitale du véritable judaïsme : la co-existence possible et paisible, disons même la **dépendance nécessaire** de ces deux aspects, **de ces deux éléments de l'Eglise de Dieu : la prêtrise israélite et le statut laïque ou noachide qui est celui des non juifs**, sans vous montrer quelle **importance** lui attache notre Talmud. Vous savez l'horreur que Moïse nous a inspirée pour tout sacrifice accompli en dehors de l'enceinte sacrée. Eh bien, comme, d'après notre doctrine, cette restriction n'existe pas pour le *noachide* et qu'au contraire Jésus est l'écho fidèle de notre Tradition quand il annonce un temps où le culte de Dieu sera célébré partout, bien entendu par les Gentils - autrement voyez-vous un moyen de concilier cette parole avec celle d'Isaïe : «Je les amènerai à ma montagne sainte» ? - le Talmud permet à l'israélite et il lui en fait un devoir, de **diriger le sacrifice du gentil, de l'instruire à ce sujet, de coopérer par conséquent à son culte, selon des règles établies et en quelque lieu que ce soit.** Qu'est-ce que cela prouve, sinon que nos docteurs considèrent le culte noachide comme véritable, quoique non assujetti en sa forme aux règles mosaïques ?

Une conclusion s'impose à nous : le catholicisme de votre naissance répond-il à l'idéal que nous venons d'exposer ? Avec la franchise d'un honnête homme, sans l'ombre d'un préjugé de race ou de religion, mais au contraire avec toute la sympathie que j'ai toujours eue, et on me l'a reprochée, pour le christianisme en général et le catholicisme en particulier, avec Maïmonide et Juda Halévi, nos docteurs, qui voient dans **le christianisme actuel le précurseur du messianisme futur**, je vous réponds : oui et non à la fois. Oui, en tant qu'il est d'accord avec l'immuable vérité qu'il a combattue, tout en prétendant lui-même, par une singulière contradiction, à l'immutabilité et notamment en ce qui concerne la croyance à la Tradition en général, qui est propre au catholicisme. Non, en tant qu'il s'écarte de la doctrine professée par le magistère que Dieu même a établi, depuis le Pentateuque jusqu'à la fin du prophétisme et ses derniers échos avec Malachie.

¹ Note de LHR : c'est ce qu'a fait Vatican II : "**revu et corrigé**". Et donc comment ne pas se poser la question : **Vatican II, œuvre du sacerdoce israélite ?**

Pour vous, pour tous ceux qui veulent appartenir à la vraie religion sans entrer dans le sacerdoce israélite - et vraiment quelle utilité y aurait-il à y entrer ? encore une fois, seul le Juif, comme prêtre, y est astreint - **l'unique voie** à suivre est toute tracée : c'est le *noachisme* ou prosélytisme de la porte, sans les obligations de la Loi mosaïque quoique sous sa direction, religion dont le statut est tout prêt, dès l'époque de Jésus, que dis-je ? dès la plus haute antiquité, sous la garde du judaïsme, et consigné dans ses Livres sacrés et sa Tradition constante. **Le suprême devoir pour vous comme pour moi, c'est de rappeler ces vérités, c'est de les mettre en lumière, c'est de dire au christianisme, à l'islamisme, à tout l'humanité : voilà le véritable messianisme** que Jésus que Paul et Pierre ont déchiré, chacun à sa façon, et dont ils ont, chacun de son côté, arraché un lambeau, de telle sorte qu'il n'en est résulté que des essais imparfaits de réalisation, des contrefaçons même du messianisme véritable.

Je vous ai parlé à cœur ouvert sans rien déguiser de la vraie doctrine juive, sans y rien ajouter, sans retrancher ni voiler quoi que ce soit dans mes plus sincères et mes plus anciennes convictions.

Comment ne pas admirer en effet une telle sincérité de la part du maître qui, sans craindre de heurter les préjugés de ses propres coreligionnaires, n'a cessé, dans tous ses écrits, de revenir sur cette doctrine catholique **assurant au judaïsme une place absolument à part entre toutes les religions** ? Un grand chrétien, avec qui je ne devais pas tarder à entrer en relations, a pu écrire le jour où il lui fut donné d'en prendre connaissance : «Elie Benamozegh a fait justice d'une erreur communément répandue chez nous autres, chrétiens : celle qui consiste à ne voir dans le judaïsme qu'un monothéisme national, qu'une religion ethnique. Il nous montre dans l'antique tradition d'Israël les aspirations les plus nettement universalistes, sans aucune arrière-pensée d'assujettissement des Gentils au mosaïsme».

XV - JUIFS ET CHRÉTIENS

Qui dira la place que les regrets occupent dans notre vie ? Je n'entends pas parler de ceux qui s'appliquent aux deuils inévitables qui nous frappent, à toutes les pertes involontaires que nous subissons. Je songe au temps gaspillé, aux occasions perdues par notre faute, aux possibilités que nous avons négligées. Nous possédions près de nous l'être chéri dont nous avions à faire le bonheur et le temps pour cela nous était mesuré ; nous ne comprenons tout ce que nous aurions dû faire pour lui que lorsqu'il est ravi à notre tendresse. Une route s'ouvrait devant nous qui pouvait nous permettre de réaliser de grandes choses ; mal orientés au croisement des chemins nous n'avons reconnu l'erreur commise qu'au moment où il était trop tard pour revenir en arrière.

Quand je relis aujourd'hui pour la centième fois l'admirable lettre d'Elie Benamozegh reproduite au chapitre précédent, il me semble qu'une jeune âme déjà **libérée, en profondeur, du dogmatisme de son enfance et avide de se consacrer au service de Dieu et de l'humanité** y pouvait trouver un but capable de soulever immédiatement son enthousiasme et un programme d'activité assez vaste pour absorber ses efforts. Et cependant, je le répète, je ne parvins pas à saisir à ce moment-là la doctrine si simple et si vraie que m'exposait avec tant de clarté le maître vénéré. Au lieu de me laisser gagner par la grandeur de l'idée et la beauté de l'ensemble, je m'attardai à discuter des détails.

J'admettais que le chrétien pût se réclamer de l'Evangile et que le Juif de son côté se soumit à la Loi mosaïque, mais dans la position que le rabbin me conviait à embrasser, je me voyais placé entre cette Loi qui ne me concernait pas et cet Evangile que je n'admettais plus comme base religieuse et je me trouvais sans autre point d'appui qu'une construction théorique dérivant toutes mes conceptions antérieures. Benamozegh répondit à mes objections par la lettre suivante¹ :

J'en viens aux questions que vous me posez au sujet du code du noachisme. Sachez que la forme primitive de la Révélation tout entière, qui s'est maintenue d'ailleurs même après l'introduction de la Loi mosaïque et qui subsiste encore de nos jours au sein du peuple juif, la forme que les enseignements bibliques ont conservée longtemps, c'est celle d'une tradition orale. Il en a été de même pour les premiers monuments chrétiens également et par conséquent on ne saurait s'étonner que la religion noachide se soit trouvée dans les mêmes conditions et que tout ce qui la concerne soit disséminé dans l'Ancien Testament et dans les documents écrits où ont été successivement consignées les données de la Tradition (*Mischna, Talmud, Midraschim*, etc). Vous auriez éprouvé un sérieux embarras si, au temps des patriarches et même à l'époque des prophètes, on vous avait demandé où était alors le code de la religion. Et cependant il existait, ce code, et on ne peut pas contester davantage l'existence d'une loi religieuse constituant le statut auquel les Gentils étaient tenus de se conformer.

C'est donc **à la source intarissable de la Tradition hébraïque** déposée dans les monuments que je viens de mentionner qu'il faut s'abreuver sans craindre jamais d'en voir le fond. C'est là sa gloire et elle permet de mesurer l'étendue de **sa mission**.

Vous vous trompez si vous croyez que c'est un livre à la main que les Gentils quittant, à la prédication des apôtres, les ténèbres du paganisme, ont commencé à revenir au Dieu de Noé et d'Abraham. Le livre n'est venu que bien plus tard ; il a figuré au second plan et vous le savez bien. L'Evangile s'est inspiré de cette Tradition et, sans avoir la prétention de distinguer entre ce qui appartient à la personne du fondateur du christianisme et ce qui est l'œuvre de ses disciples, on est fondé à croire que l'Evangile n'a point épuisé la Tradition noachide, telle que la possédait Israël, et il n'y a pas lieu de supposer que celle que l'on a fait adopter aux Gentils n'ait manqué de fidélité d'aucun côté, ni d'aucune manière. **Il faut bien se garder de confondre l'Evangile prêché par les apôtres avec le livre de ce nom, car il ne s'agit que de la bonne nouvelle annoncée par les disciples de Jésus. Encore une fois le livre est postérieur...**

¹ 30 décembre 1895, écrite sous la dictée du maître par son disciple Samuele Colombo.

Vous déterminez fort bien les rôles respectifs de Paul et de Jacques, mais vous n'avez pas raison, à mon sens, quand vous parlez de la doctrine intermédiaire de Pierre dans laquelle vous semblez voir un juste milieu entre l'ancienne et la nouvelle alliance, doctrine qui aurait prévalu dans l'Eglise catholique. Pierre n'a jamais eu de doctrine intermédiaire. Il a d'abord été contre Paul, ensuite il s'est rangé à ses côtés et ce que vous prenez dans le catholicisme pour l'influence particulière de Pierre n'est qu'une influence anonyme attestant du moins l'origine hébraïque du christianisme, tout comme nous y pouvons découvrir parallèlement l'influence simultanée du milieu païen et sans que l'influence hébraïque s'étende au delà de ressemblances purement extérieures. Vous savez au surplus dans quelle mesure elle fut atténuée par le rigorisme antijudaïque de Paul.

Le maître concluait en disant que la véritable Tradition hébraïque concernant la religion de l'humanité est à chercher, non pas dans l'Eglise chrétienne actuelle, ni dans les documents évangéliques, mais uniquement dans les monuments conservés par Israël en vue de la propagation de cette religion, non moins que pour le maintien de son statut particulier.

Mais ce principe une fois admis ne résolvait pas encore mes difficultés personnelles et ne me donnait pas une position religieuse nettement établie. Ne demeurais-je pas placé entre les chrétiens qui ne pouvaient plus me comprendre et les Juifs qui ne me reconnaissaient pas davantage ? A ces craintes maintes fois exprimées, le maître répondit dans la même lettre par des explications précises.

Vous croyez voir se dresser contre vous le fantôme de l'individualisme. Que parlez-vous d'isolement ! J'aperçois, moi, autour de vous une multitude infinie de croyants. Je vous accorde que les liens extérieurs peuvent n'être pas très visibles, mais néanmoins, vous serez réellement dans la communion de l'Eglise de Dieu, l'Eglise d'Abraham, celle que les Prophètes ont annoncée et qui a été, dans une plus ou moins large mesure, réalisée dans le monde par l'œuvre du christianisme et de l'islamisme, surtout vous serez en communion avec Israël qui devra reconnaître en vous le représentant parfaitement légitime du noachisme, des **vrais croyants de l'avenir**.

En outre, si un lien extérieur vous est indispensable, si vous ne pouvez vous contenter de celui que vous offre le culte israélite, ou je me trompe fort ou vous pourriez **trouver dans le grand nombre d'Eglises chrétiennes une Eglise professant au sujet de la Trinité et de l'Incarnation une liberté de croyance susceptible de se concilier avec la Tradition prototype d'Israël**. Je crois aussi que, même sur le chapitre de l'observance du mosaïsme, on y concède aux fidèles la faculté de professer une opinion à sa convenance et de pratiquer tout ce qu'il croit devoir pratiquer. Pourquoi n'entreriez-vous pas dans le sein d'une telle Eglise ?

Mais comme il sentait bien que cette solution ne pouvait satisfaire les tendances que je lui avais exposées et celles qu'il supposait exister secrètement au fond de mon âme, Elle Benamozegh ajouta de sa main à cette lettre les lignes que voici :

Dans la voie que je vous ai indiquée comme étant la vraie voie qui s'ouvre devant vous, vous serez en communion intime avec Israël, partageant à votre gré son culte et ses cérémonies et qui plus est, si vous le désirez, **même sans renier Jésus, entendons-nous bien : à la condition de ne voir en lui qu'un juste, un prophète, un homme seulement, si éminent d'ailleurs qu'il vous plaise de l'imaginer**. Et il vous sera d'autant plus facile de concilier cela avec une certaine profession du judaïsme que vous savez parfaitement tout ce qu'il y a dans les enseignements de Jésus d'éminemment favorable à la conservation du mosaïsme.

Et qui sait si vous n'êtes pas destiné à devenir un **trait d'union entre le christianisme et le judaïsme** ?

Le lecteur se demandera peut-être avec surprise la raison de l'insistance avec laquelle Benamozegh revient sur la question de Jésus qui, à aucun moment, n'a occupé une place importante dans les lettres que je lui adressai. Je crois même que je la passais complètement sous silence et il se peut que ce soit ce silence même qui ait déterminé le maître à s'expliquer clairement à ce sujet.

Le motif qui le faisait agir est facile à saisir. Instruit comme il l'était de la religion chrétienne, et non seulement de ses données historiques, mais encore de sa théologie, il devait se dire que **la personnalité de Jésus** jouait nécessairement dans la pensée d'un chrétien de naissance **un rôle prépondérant et formait le nœud des difficultés** qu'il pouvait rencontrer dans son évolution vers le judaïsme. La façon dont il en parle est bien faite pour jeter la plupart des chrétiens dans un abîme d'étonnement. Sur la foi des légendes et sous l'empire des préjugés, ils s'imaginent en effet à l'ordinaire que le cœur du Juif est inévitablement rempli d'une **haine farouche** contre le héros des Evangiles. Quand un romancier leur montre, dans quelque village perdu des Carpathes, les petits Israélites crachant de mépris en passant devant les crucifix qui étendent sur la triste campagne leurs grands bras de miséricorde, ils prennent la grossièreté du geste et les imprécations qui l'accompagnent pour l'expression fidèle et traditionnelle des sentiments de la Synagogue tout entière. Le geste est probablement authentique et les malédictions enfantines également. Mais j'ose dire que rien de tout cela ne s'adresse à proprement parler à la personne même de Jésus dont ces Juifs loqueteux et ignorants n'ont jamais rien appris. Ce sont les siècles de persécutions infligées à leur peuple au nom du Crucifié qui leur inspirent contre son image cette inintelligente et choquante protestation. Peut-on vraiment leur refuser une excuse quand on songe aux misères et aux douleurs qui forment la trame de leur histoire, à l'indigne conduite des disciples de Jésus si souvent oublieux des plus élémentaires leçons de leur Evangile ?

Je dois en tout cas à la vérité de certifier aux chrétiens qui liront ces lignes que j'ai fréquenté des israélites de toute origine, de toutes classes sociales, de tous degrés de culture ; j'ai rencontré généralement chez eux de **l'indifférence** pour le nom de Jésus, une certaine **répugnance** à le revendiquer comme celui d'un Juif de la lignée prophétique, ce qui serait pourtant dans la logique des choses, mais jamais ces sentiments de haine qu'on leur prête et Benamozegh estimait

sans doute qu'il importait de dissiper l'erreur commune à cet égard.

Ce ne sont pas seulement les rapports entre juifs et chrétiens qui ont changé du fait des transformations politiques et sociales survenues en tous pays, c'est aussi la façon d'envisager de part et d'autre le problème religieux. Ceux qui ont une culture scientifique savent à quoi s'en tenir sur la question des origines chrétiennes et plus rien n'empêche désormais les israélites instruits de rentrer dans la réalité historique en restituant à Jésus, pour autant que nous puissions savoir quelque chose de certain à son sujet, la place qui lui revient dans l'histoire religieuse du monde et dans celle du judaïsme en particulier, avec lequel le rabbi du sermon sur la montagne n'a certainement rompu à aucun moment de sa vie.

Sans aller aussi loin que certains rabbins modernes¹ qui n'ont pas craint de donner à Jésus, par réaction contre la réserve habituelle de la Synagogue, une place hors de proportion avec le défaut de certitude relative aux récits évangéliques, Elie Benamozegh, avec son indépendance de jugement et son amour de la vérité, n'hésitait pas à faciliter aux chrétiens la compréhension du véritable messianisme en leur montrant dans quelle mesure elle peut se concilier avec les données de leur propre tradition.

XVI - LA RENCONTRE DU MAÎTRE

Les lettres du grand rabbin livournais ne sont pas de celles que l'on oublie après les avoir lues. Elles me traçaient un **véritable programme de vie religieuse** et demandaient de ma part des **décisions fermes**. Il en est une en tout cas qui m'était suggérée par cette correspondance, c'est qu'**aucun devoir de conscience ne m'obligeait à sortir de l'Eglise de ma naissance et que, bien au contraire, avec les réserves que le maître indiquait, je pouvais même concilier la profession extérieure du catholicisme avec la foi d'Abraham, de Moïse et des Prophètes**.

Puisque le noachisme dont me parlait Benamozegh n'avait pas de cadres définis, qu'il ne possédait aucune organisation extérieure et que rien ne s'opposait même à ce que le nom de christianisme lui fût donné, à plus forte raison celui de catholicisme qui s'accorde mieux encore avec l'universalisme prophétique, ne pouvais-je pas me contenter d'une conversion purement morale sans la manifester d'aucune façon au point de vue des pratiques ? Je dois dire que je chercherais vainement dans les lettres d'Elie Benamozegh un conseil formel dans ce sens-là. Il ne m'a jamais rien écrit de semblable, mais quand il me répétait avec insistance que, loin de me trouver isolé ainsi que je le redoutais, j'étais en réalité environné d'une multitude de croyants appartenant à la véritable Eglise, ne faisait-il pas allusion à cette **grande religion invisible**, à cette **âme de l'Eglise universelle** à laquelle le Père Gratry avec son noble cœur et sa haute intelligence, a consacré de si belles pages dans sa *Philosophie du Credo* ?

Sans exclure pour plus tard la possibilité d'une conversion totale au judaïsme, j'inclinai donc à renoncer pour le moment à tout projet de ce genre dont mon devoir filial me faisait une obligation de m'abstenir. C'est dans ce sens que j'écrivis au rabbin livournais et je ne lui cachai pas qu'aucune forme de protestantisme, aucune secte religieuse, si unitaire qu'on l'imaginât, ne pouvait me convenir, que j'éprouvais une répugnance invincible à m'arrêter à une telle solution et que, si j'abandonnais l'Eglise de ma naissance, ce ne pouvait être que pour celle d'où elle est issue.

Sous la direction du maître qui voulut bien me guider pour cela avec une infatigable obligeance, je me consacrai à l'étude des livres qu'il m'avait indiqués et qu'une librairie de Francfort me procura. Le *Ein Yaakob*, recueil haggadique de Jacob ibn Habib, le *Menorat hammaor* d'Isaac Abouab et le *Mecillat yescharim* de Moïse Haïm Luzzatto furent les premiers ouvrages qu'il me mit entre les mains. Toutes les soirées que j'avais le bonheur de passer dans la douceur de mon cher foyer, je les consacrais à ces livres hébreux et je fis aussi une étude détaillée du rituel journalier et du *mahzor*. Les gens de sens pratique se diront qu'il eût été beaucoup plus utile et plus raisonnable de compiler assidûment le recueil de Sirey ou le Dalloz, ce qui eût bien mieux cadré avec mes occupations professionnelles. Il y a trop de commune sagesse dans cette observation pour que j'y veuille contredire, mais je pense que dans ce qui est folie aux yeux du monde, il se cache parfois quelque secrète vérité.

En ce temps-là ma chère grand-mère maternelle, qui passa avec nous les dernières années de sa vie, avait, dans ces calmes veillées, sa place accoutumée. Elle était d'origine italienne, et, bien qu'elle eût perdu la vue, elle garda jusqu'à la fin une amabilité, une gaieté charmantes. Quelqu'un lui dit un jour : «Je croyais que votre petit-fils songeait à devenir prêtre ?» Elle répondit avec son impayable badinage : «Je vais vous dire, il est en train de se faire rabbin, mais avec cela, vous savez, il est toujours le même».

On conçoit facilement que j'avais le plus vif désir de faire de nouveau le voyage d'Italie et d'avoir cette fois une entrevue avec Benamozegh. Dès que j'eus la possibilité de mettre ce projet à exécution, j'informai le rabbin de ma venue prochaine.

Je partis directement pour Rome au début de mes vacances. Le R. P. Henri m'avait remis une lettre d'introduction auprès du *maestro di camera* au Vatican afin d'obtenir une audience du pape, bien que les réceptions fussent officiellement suspendues pendant les mois d'été. J'eus la satisfaction de savoir ma demande agréée, mais ce fut seulement après deux semaines d'attente, la veille de mon départ pour Naples, que le courrier du Vatican vint m'apporter l'invitation à me présenter le jour même à la Sala Clementina. C'est là que je devais être admis à voir Léon XIII au moment du retour de sa promenade quotidienne dans les jardins. Entouré de quelques prélats, il arriva dans une chaise à porteurs que l'on déposa devant nous. Nous n'étions que quatre visiteurs alignés, à genoux, dans cette salle immense.

Je n'oublierai jamais cette main diaphane de vieillard que Léon XIII me tendit et l'éclat extraordinaire de ses yeux qui

¹ Par exemple, le rabbin Léonard Lévy, de Pittsburgh, rabbin réformiste d'une activité spirituelle infatigable. La question de Jésus considéré par lui comme «le grand Juif» revenait constamment dans ses prédications. A signaler également l'ouvrage du rabbin Enclow, *Une vue juive sur Jésus* (New-York 1920).

se fixèrent sur moi. Je demandai au pape de bénir ma mère ; c'était le but principal de ma visite. «Je vous bénis avec votre chère mère, me dit-il en français ; soyez un bon fils **et un bon chrétien**». Et comme je lui dis, en réponse à sa question, que je venais de Lyon, il ajouta : «C'est une des cités de Marie, elle nous est bien chère». L'audience ne dura que quelques minutes et le cortège ayant repris sa marche disparut par la porte opposée, blanche vision qui m'a laissé une impression de sereine grandeur.

A Naples, je m'embarquai pour Palerme et ce ne fut que dans les jours qui précédèrent mon retour d'Italie, après cette excursion en Sicile et un nouveau séjour à Rome que je m'arrêtai à Livourne. J'avais tenu à réserver ma visite à Benamozegh pour la fin du voyage ne voulant pas que d'autres souvenirs rendissent moins vif celui-là. Je tenais d'ailleurs à être à Livourne pour le premier jour du Nouvel An israélite.

Je pus apercevoir le rabbin au grand temple pendant l'office et en le regardant, au moment de la sonnerie du *Chôfar*, je me rappelai ces paroles que j'avais lues de lui dans sa correspondance avec Luzzatto : «Quel sens a pour vous cette cérémonie ? Vous ne pouvez lui donner que l'une des interprétations poétiques, mais puériles, qui ont été imaginées en dehors de la Kabbale. Pour moi, c'est bien différent. Chaque note a son importance, de même que chaque atome de la matière est un mystère et que chaque corps a sa place et sa valeur dans l'ensemble de la création. Pour moi la Thora est le prototype du monde».

Benamozegh m'avait fait savoir qu'il viendrait lui-même me trouver à l'*Albergo del Giappone* où j'étais descendu. Je dois avouer que je fus surpris et même déçu quand il arriva. Je n'avais plus devant moi le rabbin kabbaliste en *taled* écoutant, recueilli, les notes stridentes du *chôfar*, mais un petit vieillard à la démarche hésitante, à la mise négligée, qui se présentait humblement, sans aucun prestige et sans même interrompre, semblait-il, le cours de ses méditations, car son regard demeurerait fixé sur quelque point de concentration intérieure. Je venais de voir Léon XIII et l'on comprendra que le contraste ne pouvait manquer de m'apparaître saisissant. Cependant ceux qui ont lu avec attention les lettres reproduites plus haut jugeront sans doute comme moi que la démarche de leur auteur auprès de son correspondant inconnu n'était pas dépourvue non plus d'une certaine majesté.

«J'ai lu avec le plus grand plaisir votre dernière lettre, me dit Benamozegh, car j'ai vu que la franchise avec laquelle j'ai combattu chez vous certaines tendances, loin de vous être désagréable, a été approuvée par vous et qu'elle a même produit, si je ne m'abuse, quelque fruit dans le sens que j'espérais».

Bien que j'aie gardé des notes de cet entretien que je considère comme un événement capital de mon existence, je tiens à ne mettre dans la bouche de Benamozegh que des paroles qu'il a lui-même écrites et signées de sa main. Celle que je viens de citer et toutes celles qu'on lira dans la suite de ce chapitre forment le texte même d'une lettre qu'il m'avait adressée à Lyon à la date du 5 juillet. Peu de temps s'était donc écoulé jusqu'au moment de ma visite à Livourne, en sorte que cette lettre peut être donnée comme l'exacte reproduction de notre entretien.

Le maître parlait lentement et sans témoigner plus de curiosité à mon égard que si le jeune homme qu'il avait devant lui eût été un de ses élèves familiers. Ses paroles étaient comme un discours qu'il se faisait à lui-même et il ne me regardait que lorsque je lui posais une question.

«Je me félicite du fond du cœur, continua le maître, de la résolution que vous avez prise et ainsi vous êtes certain de ne pas vous tromper¹. Pour plus tard la question se limitera donc pour vous à choisir entre deux choses excellentes la meilleure. En parlant de votre résolution, j'y comprends aussi celle d'exclure une forme quelconque de protestantisme, en tant que le protestantisme rejette le principe de la Tradition. Moi, rabbiniste, défenseur ardent de la Tradition hébraïque, je ne puis qu'applaudir aussi à cette décision de votre part. Mais bien que ce soit une question de mot, je dois ajouter que ce nom de protestant est si élastique et qu'il comprend, renferme, comme vous le savez bien, tant de variétés extérieures qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'il existât ou qu'il finît par se créer, même par votre moyen, une espèce de protestantisme qui représenterait de façon plus visible **ce noachisme, qui est la vraie religion des laïques de l'humanité, comme le statut mosaïque est la religion du/ sacerdoce de l'humanité, Israël**.

- Maître, demandai-je, quel avantage trouvez-vous à cette solution pour laquelle vous semblez avoir une prédilection marquée ?

- Je pense, répondit Benamozegh, au cas où vous croiriez devoir en conscience conserver **la croyance en Jésus, non pas, bien entendu, comme Dieu-homme, mais comme Juste, et en prenant ses enseignements, autant que cela est possible, de façon à ce qu'ils ne contredisent point le vrai judaïsme traditionnel**. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que les violentes apostrophes de Jésus contre les Pharisiens et le pharisaïsme, qui sembleraient davantage s'opposer à mon point de vue, sont, comme il a été prouvé, à l'adresse d'autres sectes pharisiennes que nos bons Pharisiens condamnent et malmènent avec moins de ménagement encore que ne le faisait Jésus.

- Permettez-moi, maître, de préciser encore la pensée que je vous ai déjà exprimée. La position respective des religions me paraît aujourd'hui bien tranchée. Je vois autour de moi des juifs, des catholiques, des protestants et non pas à proprement parler des noachides. Ce noachisme, qui me fait l'effet d'un compromis entre le judaïsme et le christianisme, ne sera-t-il pas jugé de la même façon par les chrétiens et par les juifs ?

- Excusez-moi, me dit le maître, mais cette raison que vous invoquez contre le noachisme, à savoir que la position respective des religions est aujourd'hui parfaitement tranchée et que vous ne découvrez le ben Noah nulle part, cette raison ne me satisfait point. Le noachisme, un compromis entre le christianisme et le judaïsme ? Mais si vous vous rappelez ce que j'ai dit dans mon Introduction à *Israël et l'Humanité*², vous verrez que **le noachisme** est la

¹ J'ai lieu de croire que Benamozegh fait ici plus particulièrement allusion à l'abandon par moi de toute idée de sacerdoce catholique.

² Dès les débuts de notre correspondance, Benamozegh m'avait adressé cette brochure, ses lettres à Luzzatto, son volume de théodi-

vraie, l'unique, l'éternelle religion des Gentils et qu'elle a avec celle d'Israël un même fond commun. **Ce n'est pas autre chose que le vrai christianisme, c'est-à-dire ce que le christianisme aurait dû être, ce qu'il sera un jour. C'est, selon les Juifs, la vraie religion des temps messianiques.**

J'objectai à Benamozegh qu'il ne me semblait pas que les Juifs se fissent une idée claire de la doctrine hébraïque relative à cette religion à laquelle ils ne cherchaient point à recruter des adhérents. Il me répondit :

- Moi qui connais mes coreligionnaires, je sais qu'il ne leur paraît pas juste de jouer le rôle de *ciceroni* du monde spirituel. Ils sont, nous sommes tous, Juifs, fiers de ce principe fondamental qui est le nôtre : Les justes de toutes les nations ont part à la vie éternelle. Comment donc pourrait-on supposer un seul instant qu'ils éprouvent la moindre répugnance pour celui qui, sans être Juif, possède cependant tout ce que peuvent avoir de bon les autres religions ? Et si ce sont des Juifs instruits, en quelle estime ne doivent-ils pas tenir celui qui, n'étant pas Juif de naissance, est cependant exactement ce que le judaïsme veut qu'il soit, puisque, d'après le judaïsme, le non Juif doit être de religion noachide ?

- Et si je vous déclare, maître, que je veux l'embrasser, cette religion, que me conseillerez-vous donc ?

- En l'embrassant, vous avez le choix entre deux voies qui se présentent à vous : ou bien vous vous contenterez de la professer pour vous-même, en secret, laissant à Dieu le soin de faire fructifier ce germe caché, ou bien vous lèverez hardiment l'antique étendard, antique et nouveau à la fois, et pour vous montrer ma sincérité, moi, en tant que je puis modestement représenter l'antique judaïsme orthodoxe, je serai avec vous. Oui, je reconnaitrai publiquement la parfaite régularité du parti que vous aurez pris. A une condition toutefois, et je n'ai même pas besoin de vous la rappeler, c'est que je connaisse exactement le credo de votre noachisme. **Il n'exclut pas nécessairement la croyance en Jésus**, mais vous savez quelle place peut lui être faite.

- Et quelle est la conclusion pratique de vos conseils ? Je ne parle pas maintenant de ma vie présente, mais de celle à laquelle Dieu peut m'appeler à l'avenir.

- Comme conclusion pratique, répondit Benamozegh, je vous ai déjà dit quelles seraient pour vous mes préférences. Ce n'est pas, le Ciel m'en préserve, que je voudrais absolument vous décourager dans une tendance qui vous conduirait au sacerdoce israélite. Les maîtres de mes maîtres, Schemaya et Abtalion, qui furent les maîtres d'Hillel et de Schammaï, ont été deux prosélytes et je devrais vous faire l'accueil qui leur fut fait à eux-mêmes. Mais deux raisons principales me font persister dans l'opinion que je vous ai déjà exprimée. Et d'abord le désir de **commencer avec vous et en vous ce mouvement religieux qui fera faire au christianisme sa dernière évolution**. Ensuite la conviction profonde où je suis que, dans cette nouvelle attitude que vous prendrez, vous pourrez être beaucoup plus utile au judaïsme que si vous entriez dans son sein, out beaucoup plus utile du dehors et que du dedans. Mais quand je dis du dehors, c'est une façon de parler ; en réalité **le laïque, le noachide n'est point hors de l'Eglise, il est dans l'Eglise, il constitue lui-même la véritable Eglise**.

Oui, conclut Benamozegh, c'est par vous que je voudrais commencer.

En prononçant ces paroles, le maître tenait pour la première fois les yeux fixés sur moi et son regard avait une expression particulière qui me frappa. Il semblait me dire : Si vous ne me comprenez pas ou si vous me comprenez mal, vous allez laisser échapper l'occasion décisive qui ne se retrouvera plus, tandis que si vous marchez dans la voie que j'ouvre devant vous, vous serez l'homme que j'attendais.

Et il n'est que trop certain, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, que mon esprit façonné par la discipline dogmatique du catholicisme, avait de la peine à saisir dans son ampleur la doctrine juive que m'exposait Elle Benamozegh. Mais comment s'étonner de cette difficulté que j'éprouvais à voir dans le judaïsme autre chose qu'une religion constituée sur le même modèle que les autres, lorsque je constate que tant d'israélites de naissance se méprennent non moins gravement sur la nature de leur héritage spirituel, sur les rapports du particularisme et de l'universalisme au sein du judaïsme, sur la position respective des grandes religions, en un mot sur tout l'ensemble du plan divin ?

- A quelque moment que vous ayez besoin de mon concours, me dit le maître, n'hésitez pas à vous adresser à moi. Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous aider et j'ai l'espoir d'y réussir.

On verra plus loin de quelle façon cette assistance promise me fut effectivement donnée.

Je ne puis reproduire ici la suite de cet entretien qui dura plusieurs heures. Elle n'intéresse pas directement le sujet de ce récit. J'eus la conviction en écoutant Benamozegh que j'étais en présence d'un homme de Dieu, éclairé, pour employer le langage catholique, de lumières surnaturelles. Je fais abstraction complète de sa qualité de **kabbaliste** qui, aux yeux des rationalistes du judaïsme moderne, est, bien à tort, une cause de suspicion et de dédain. Loin de moi la pensée de limiter par des définitions scolastiques le grand mystère de la Révélation divine et le don de prophétie. Je dis simplement que jamais personne ne m'avait parlé, comme parla ce rabbin. Tous ceux qui ont eu le privilège de rencontrer une fois dans leur vie un homme vivant de la vie supérieure de l'esprit comprendront cette pensée du philosophe Malebranche dont je fais l'application au docteur livournais : «L'âme humaine peut arriver à la connaissance d'une infinité d'êtres et même de l'Etre infini ; ce n'est pas en elle qu'elle les voit, puisqu'ils n'y sont pas, mais en Dieu. La Divinité est si étroitement unie à nos âmes par sa présence, qu'on peut dire qu'elle est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps».

L'entretien terminé, je reconduisis Benamozegh pendant quelques instants dans les rues de Livourne, puis il me pria de le laisser. Je le suivis des yeux ; il s'éloignait à petits pas, absorbé dans ses réflexions qu'il accompagnait de gestes

involontaires, salué respectueusement par quelques passants et regardé avec curiosité par les autres que surprenait l'étrangeté de son allure.

Ce fut, non ma dernière visite, mais notre unique entrevue.

Pour quiconque se refuse à admettre autre chose que ce qui peut être pesé, mesuré et compté, cet entretien apparaîtra comme un stage d'étude bien court pour un disciple aux pieds du maître. On en jugera autrement peut-être, si l'on songe à tout ce que peut renfermer un instant fugitif de notre existence, à toute la signification qu'il peut prendre dans notre destinée.

Elie Benamozegh est mort à Livourne le 5 février 1900. Depuis deux ans déjà notre correspondance avait pris fin. Lorsque j'appris à Lyon la mort du maître, je conçus aussitôt un vif désir de retourner à Livourne pour faire un pèlerinage à sa tombe. Je ne pus mettre mon dessein à exécution qu'au mois d'août 1901.

Arrivé à Livourne, je descendis de nouveau à l'*Albergo del Giappone* et je me fis donner la même chambre où, quatre ans auparavant, j'avais reçu la visite du rabbin. Je ne cherchai à voir ni les membres de sa famille, ni son disciple et successeur le grand rabbin Samuele Colombo. Je désirais être seul auprès du maître, comme la première fois. Je me rendis dès le lendemain de mon arrivée aux écoles israélites et demandai un jeune garçon pour m'accompagner au vieux cimetière où repose, avec les anciens *hakhamin* de la communauté livournaise, la dépouille mortelle d'Elie Benamozegh. Là, parmi les tombes uniformes, nous eûmes quelque peine à trouver celle que je cherchais. Rien ne la distingue aux regards du visiteur. Je congédiai mon petit guide et sous l'éclatant soleil de Toscane, je demurai longtemps en prière devant la tombe du maître.

Et maintenant, je vais dire une chose qui n'aura sa plénitude de sens que pour un très petit nombre de mes lecteurs, pour ceux-là seulement qui croient à **l'existence des forces invisibles**, à l'exaucement de la prière, **aux influences mystérieuses, profondes et décisives, qui nous viennent du monde dans lequel sont entrés ceux que nous appelons les morts**, mais qui sont infiniment plus vivants que nous : c'est à partir de ce moment-là que j'ai compris Elie Benamozegh et la doctrine qu'il m'avait exposée. C'est à dater de cette heure que je me suis vraiment senti son disciple.

XVII - LA CRISE CHRÉTIENNE

Après ce pèlerinage à Livourne, la pensée du maître se présentait donc à moi admirable de clarté et de logique et je brûlai du désir de la faire connaître telle qu'elle m'apparaissait. Je m'adressai à l'*Univers Israélite* qui, l'année précédente avait déjà publié de moi, sous le pseudonyme de Loetmol, mes impressions d'une visite aux synagogues de Tolède et je donnai à ce journal une série d'articles que j'intitulai : **Elie Benamozegh et la solution de la crise chrétienne**. Le titre indiquait la nature de mes préoccupations du moment.

C'était l'époque où l'Eglise catholique et tout le christianisme avec elle se trouvaient secoués par le mouvement de rénovation moderniste. Mes rapports d'amitié avec les membres du petit groupement qui fut appelé l'école de Lyon, et dont l'excellente revue de Pierre Jay, *Demain*, fut pendant trop peu de temps l'organe, me permettaient d'apprécier les nouvelles tendances.

Les différentes Eglises, disais-je dans cette étude, traversent une période critique ; il n'est pas un dogme qui ne chancelle, pas une croyance qui ne soit mise en doute ; un vent de réforme, autrement plus violent que celui du XVI^e siècle, souffle dans le monde chrétien. Eh bien, chrétiens de toutes les communions, orthodoxes, libéraux et ceux qui, parmi eux, ont cessé de croire, tous nous les rendons attentifs à ce fait d'une évidence incontestable : c'est que **toutes les réformes poursuivies actuellement au sein de la chrétienté s'opèrent dans un sens strictement juif**. Les dogmes qui s'écroulent définitivement, après avoir été considérés pendant des siècles comme d'invincibles forteresses, sans lesquelles il n'y avait pas de foi chrétienne possible, sont précisément ceux qu'Israël a niés opiniâtement durant dix-neuf cents ans. L'idéal qui, peu à peu, se dégage des brumes de la dogmatique et dans lequel certains esprits, qui ne croient pas si bien dire voient une preuve de la **judaïsation des peuples chrétiens**, c'est l'idéal des Prophètes et **le christianisme tend de plus en plus à se transformer en messianisme conforme à la conception juive**. Or, qu'on le remarque bien, les deux mots ont exactement le même sens, avec cette seule différence que le premier trahit toute l'influence hellénique subie par les disciples de Jésus, tandis que le second les ramène à la pure pensée hébraïque.

On aurait tort de supposer que le tableau que je dressai ne reflétait que les sentiments personnels d'une âme détachée du dogmatisme chrétien et que je m'exagérais l'importance du mouvement. Voici comment s'exprimait, quelques années plus tard, un groupe anonyme d'écrivains catholiques dans une *Humble supplique* à S. S. le pape Pie X :

L'âme chrétienne a été ébranlée dans sa sécurité ; des doutes lui étant venus sur la solidité de l'édifice qui abritait sa vie religieuse, elle a éprouvé le besoin d'en visiter les fondements. Et cela, non par esprit de révolte et pour «secouer le joug de la foi», mais au contraire pour avoir une foi plus belle et plus éclairée. Cet état d'esprit est partout : nous l'avons rencontré en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie ; il porte la soutane du prêtre, la toge de l'avocat, l'uniforme de l'officier, la blouse de l'ouvrier, la robe du professeur ; il ne fréquente pas seulement les Universités, il habite aussi les cellules des séminaires ; il n'est pas «moderniste», il est moderne, et ceci est un fait. Ou plutôt, c'est l'âme qui ne meurt jamais, qui vit aujourd'hui, qui vivait hier, qui vivra demain, qui, forcément a toujours vécu, qui vit et vivra toujours de la vie de son temps¹.

¹ Ce qu'on a fait de l'Eglise, p. XVIII, chez Alcan, 1912.

En face de ces poignantes inquiétudes de l'âme chrétienne, je goûtais la paix de celui qui, après la tempête, est heureusement entré au port. Je sentais que je devais à Benamozegh, avec le développement de ma conscience religieuse, la possession d'une vérité simple, lumineuse qui devenait pour moi, dans le désarroi des croyances, une force et un guide sûr. Je comprenais désormais le catholicisme comme jamais je ne l'avais compris auparavant. Je possédais **la clef du problème des religions** dans ses phases successives et les conflits de l'heure présente n'avaient plus rien de mystérieux pour moi, parce que j'en découvrais la cause première à l'origine même du christianisme séparé du tronc vénérable sur lequel il aurait dû harmonieusement grandir.

Cette claire vision des choses me permettait d'attendre avec confiance la solution de l'avenir, solution aussi certaine que le sont les difficultés du moment, car elle apparaît comme le **couronnement du plan providentiel : le retour à la pureté de la foi primitive.**

«Pour un observateur attentif, disais-je, tout, dans le champ de bataille des idées comme dans les événements extérieurs, tend à la confirmer chaque jour. Cette foi qui nous révèle la philosophie de l'histoire, qui nous montre que le monde a un but vers lequel le dirige la Sagesse éternelle, ce fut celle de Benamozegh».

Je m'efforçais de résumer aussi clairement que possible dans cette étude sur Elie Benamozegh et la crise chrétienne, les idées développées par le maître dans son *Introduction à Israël et l'Humanité* et je conclusais ainsi :

Puissent les israélites relever la tête et reprendre conscience de leur **sainte mission** ! Ils ont leur mot à dire dans la situation présente, le mot libérateur. Aidons nos frères, selon la parole de Mazzini, «à dérouler la nouvelle page divine». D'autres doivent venir après Benamozegh, qui puiseront dans les œuvres de ce vaillant champion de l'hébraïsme l'idée de nouveaux et importants travaux.

Puissent les chrétiens, comprendre enfin en quoi doit consister cette **nouvelle révélation de la Révélation** que tous pressentent et appellent et dont on peut déjà discerner les signes précurseurs dans la plupart de leurs Eglises, même de celles qu'on disait vouées, par leur constitution même, à une irrémédiable cristallisation ! Puissent-ils reconnaître que **le retour à l'hébraïsme est la clef de la question religieuse dans le présent et dans l'avenir** ; de cette question dont les débats remplissent les premiers siècles de l'Eglise chrétienne, que les réformateurs de tous les temps ont agitée et jamais résolue et qu'on démêle encore au fond des âmes modernes, incapables de croire plus longtemps à leur christianisme et se mourant du besoin d'y croire encore.

A ceux qui, d'un côté comme de l'autre, pourraient s'effrayer à la pensée des réformes à accomplir et de la haute antiquité des croyances qu'il s'agit de corriger ou de remplacer, je leur répondrai par ce mot du moine Colomban au pape Grégoire-le-Grand, qui résume si bien toute la pensée de Benamozegh : «Il est certain que l'erreur est ancienne, mais la vérité par laquelle l'erreur est condamnée est toujours plus ancienne qu'elle».

Personne ne sut parmi les lecteurs de *l'Univers Israélite* qui était l'auteur de cette étude sur Elie Benamozegh et je me souviens de l'avoir fait lire à Lyon sans que l'on se doutât que je l'avais écrite. On comprend que j'étais tenu à la plus grande réserve, puisque, fidèle en cela à la pensée du maître dont j'interprétais la pensée, je considérais comme l'un de mes premiers devoirs de ne causer à ma mère nulle inquiétude nouvelle au point de vue religieux. Cependant, dans l'enchaînement providentiel des causes et des effets, ces articles devaient être pour moi une source abondante de bénédiction.

Les pages que je viens de résumer tombèrent sous les yeux du Père Hyacinthe qui venait de passer l'hiver à Rome. Il en fut vivement frappé et conçut le désir d'en connaître l'auteur. Ce fut le début de l'amitié la plus sainte et la plus exquise qui puisse exister en ce monde et dont, pendant neuf ans, j'ai goûté l'incomparable douceur. L'hommage que j'avais rendu au docteur d'Israël en écrivant ces articles destinés à propager sa doctrine me valut ainsi avec un grand chrétien un rapprochement d'âmes dont le souvenir me reste infiniment précieux.

Benamozegh disparu me donna le Père Hyacinthe.

XVIII - LE PERE HYACINTHE LOYSON

Cette grande âme n'avait cessé d'évoluer vers une conception vraiment catholique de la religion ; la Bible était restée sa nourriture quotidienne et la foi monothéiste de Moïse et des Prophètes comme le souffle même qui l'animait. Au couvent des Carmes déjà son supérieur lui avait dit : «Le Seigneur vous a doué pour le ministère de la parole, mais j'ai un reproche à vous faire, c'est que, dans vos sermons, vous citez plus souvent l'Ancien Testament que le Nouveau». Dans une de ses conférences du Cirque d'Hiver en 1878, il avait prononcé ces paroles qui indiquent dans quel sens s'orientaient ses tendances religieuses :

Si je voulais être théiste dans un sens positif et vivant, je ne le serais pas avec les philosophes spiritualistes, encore moins avec les déistes chrétiens, je le serais avec les juifs et les musulmans, deux religions sorties non pas du cerveau abstrait d'un rêveur, mais des flancs robustes du patriarche sémite, l'une avec Israël, l'autre avec Ismaël ; ou plutôt, parce que la première est au-dessus de la seconde comme la femme libre est au-dessus de l'esclave, j'irais m'asseoir à l'ombre de la Synagogue, français de nation, juif de religion, je m'attacherais au théisme de la révélation et du miracle, j'adorerais avec Israël ce Dieu de Moïse plus grand que le Dieu de Platon.

Plus récemment, dans une brochure dédiée à Max Nordeau, *Qui est le Christ ?* il s'était formellement exprimé au sujet de la divinisation de Jésus :

Une telle substitution de l'homme à Dieu, écrivait-il, est le grand péché de la chrétienté, et c'est avec une juste indignation que les vrais monothéistes nous le reprochent. L'erreur dans laquelle est tombée l'Eglise romaine en pro-

clamant l'infailibilité du pape est peu de chose à côté de celle-là. Hâtons-nous de rompre avec ces deux idolâtries, mais commençons par la plus ancienne et la plus coupable.

La nouvelle vision du judaïsme que lui apportait la doctrine exposée par Elie Benamozegh était donc bien faite pour intéresser au plus haut degré le grand orateur chrétien. Aussi, avant de rentrer en France, il fit un détour par Livourne afin de s'entretenir avec le rabbin Samuele Colombo, les disciples et le fils de l'illustre docteur livournais, des conceptions religieuses de ce dernier.

«Ma sympathie pour Benamozegh est d'autant plus vive, leur déclara-t-il, que je retrouve, admirablement exprimées sous sa plume, quelques-unes de mes idées les plus anciennes et les plus chères. Je n'ai jamais cessé de désirer **la réconciliation de la religion et de la science, du judaïsme et du christianisme, et je suis convaincu que de leur union dépend, en grande partie, l'avenir du monde**».

Le père Hyacinthe manifesta naturellement son intention de correspondre avec l'auteur des articles qui lui avaient révélé la haute personnalité religieuse d'Elie Benamozegh et son intérêt redoubla quand il apprit qu'il ne s'agissait point d'un israélite de naissance, mais d'un catholique d'origine, converti à la doctrine du rabbin livournais. Grande fut sa surprise lorsqu'on lui dit mon nom. Je n'étais pas en effet pour lui un inconnu.

Quelques années auparavant, M. et Mme Loyson ayant fait un séjour à Lyon, j'étais allé les voir en compagnie d'un salutiste de mes amis. Mme Loyson, qui portait la croix épiscopale, recevait les visiteurs, en l'absence du Père, avec une solennité tout ecclésiastique. Son mauvais français, l'accent anglais exagérément amusant, avec lequel elle énonçait ses propositions théologiques, créaient autour d'elle une impression de religion fantaisiste d'outre-mer qui fut vraisemblablement pour quelque chose dans l'insuccès des tentatives de réforme du Père Hyacinthe en France. Je me souviens qu'elle demanda à mon compagnon s'il admettait la nécessité du baptême. Le salutiste, qui appartenait par la naissance à l'Eglise vaudoise, était aussi peu sacramentaliste que possible. Il lui répondit qu'aucun rite n'avait pour lui un caractère obligatoire. Alors Mme Loyson se leva, très digne : «En ce cas, dit-elle, restons-en là, nous sommes trop éloignés les uns des autres pour nous entendre». Mais le Père était arrivé sur ces entrefaites. Il nous avait retenus avec son amabilité coutumière et nous avions causé avec lui pendant quelques instants. Je le revis seul, une autre fois. Il se peut que je l'aie mis à ce moment-là au courant de mon évolution religieuse. Je ne me rappelle pas ce détail, mais en tout cas il n'avait pas oublié mon nom et il fut grandement étonné de l'entendre prononcer à Livourne dans ces circonstances inattendues.

Je reçus du Père Hyacinthe une lettre dans laquelle il me racontait sa visite aux disciples du rabbin livournais. Il m'exprimait le vif désir de me rencontrer dès que la chose me serait possible. J'allai le voir à Genève dans l'été qui suivit son retour d'Italie.

Ma situation religieuse fut pour lui une cause de profond et perpétuel étonnement. C'était sans contredit le premier cas de ce genre qu'il rencontrait depuis les débuts de sa longue carrière. Il admettait que ma crise de conscience m'eût entraîné bien au-delà du point où il s'était jadis arrêté lui-même, mais il lui semblait inexplicable qu'après avoir subi une transformation intérieure aussi radicale, je réussisse à **rester catholique en apparence**. Son esprit, hanté du besoin de vérité absolue, ne pouvait s'en tenir aux demi-mesures ; il était enclin à régler tous les actes selon la pure logique et si le rejet d'un seul dogme avait suffi pour le mettre hors de l'Eglise, il lui paraissait impossible que j'y pusse demeurer en niant à peu près tous les autres. D'autre part, **il était encore beaucoup trop catholique de sentiment pour imaginer que la fréquentation des sacrements fût possible sans la foi entière qu'ils exigent du fidèle**.

Je m'étais confectionné à mon usage, pour l'assistance à la messe, un petit manuscrit en latin tiré intégralement du missel ; seules les expressions contraires à la foi juive en avaient été retranchées et je n'avais introduit d'autres changements que ceux qui mettaient le rite eucharistique en harmonie avec mes croyances. Si le Credo s'arrêtait au premier article, *visibilium omnium et invisibilium*, par contre, la préface, le *sanctus*, le *memento* des vivants et des morts, l'oraison dominicale subsistaient presque sans retranchement. Le Père Hyacinthe me demanda de lui confier ce petit livre et en me le rendant il me dit : «Je vous comprends, mais je ne vous envie pas !» Tout me porte à croire au contraire qu'il m'en-viait plus qu'il ne me comprenait, car il souffrait précisément de son isolement spirituel et rien ne lui eût été plus doux que de pouvoir, sans atteinte à sa conscience, jouir de la communion avec les âmes croyantes. Or j'avais résolu pour ma part le problème et, chose singulière, c'était aux conseils d'un rabbin que je devais cette solution provisoire qui satisfaisait aux exigences de ma piété filiale sans blesser mes intimes convictions religieuses¹.

Mon vénéré ami ne se faisait pas encore du judaïsme l'idée que je m'en faisais moi-même et la **dualité** de ses aspects ne lui semblait pas très claire. Comment les chrétiens saisiraient-ils d'emblée une doctrine que les juifs eux-mêmes ont tant de peine à comprendre ?

M. Loyson m'écrivit le 15 mars 1905 :

«Je lis avec intérêt tout ce qui vient de Loëtmol. Mais les os desséchés vous entendront-ils ? Ils sont bien desséchés et, comme dit la Vulgate, *sicca vehementer*. Si belle et si simple d'ailleurs que soit la religion d'Israël, elle ne peut être, sous sa forme traditionnelle, une solution à la crise que nous traversons : d'abord, parce qu'elle est essentiellement ethnique, et qu'en cessant d'être telle, elle perdrait son originalité et ne serait plus qu'un simple théisme ; ensuite parce que son livre sacré, qui est le nôtre, tombe, comme celui qui nous est exclusivement propre, sous les coups de cette critique qui finira par **détruire ce qui refusera de se transformer**. Il faudrait donc une transformation dans le judaïsme, ou une création nouvelle, à côté de lui, comme celle que saint Paul a faite pour les «nations», moins ce qui l'a viciée : l'attente immédiate de la fin du monde, le salut exclusif par la foi en Jésus et la divinité ou la quasi-divinité de Jésus. Invoquons donc cet Esprit, sans lequel les travaux de la critique exégétique et historique ne serviront de rien. Les savants détruisent : seul l'Esprit de Dieu peut créer».

¹ Note de LHR : lire, *Chrétiens ou Marannes* de LHR, où est analysé ce problème grave des êtres doubles.

Or qu'est-ce que cette création nouvelle de saint Paul si ce n'est en principe l'aspect universaliste du judaïsme que l'apôtre eut le tort de vouloir faire triompher par l'abolition de la loi mosaïque ? Sur le rôle de cette loi le Père Hyacinthe, resté plus paulinien qu'il ne croyait, conservait des doutes :

Le point sur lequel, pour ma part, je ne suis pas convaincu, c'est la perpétuité du sacerdoce d'Israël et de la loi ethnique dont il a la garde. Il me semble qu'il y a là une sorte d'ultramontanisme juif qui s'isole orgueilleusement du reste des hommes avec la prétention de les subordonner. Je dirais volontiers avec saint Paul : Il n'y a plus de Juif ni de Grec, en ajoutant au lieu du Messie Jésus : En Dieu et en l'Humanité. Il reste toujours à Israël cette gloire d'avoir gardé pour l'humanité et de lui avoir transmis le trésor qu'elle avait méconnu : Dieu, la Loi morale et le Règne futur de la Justice. Je veux bien être prosélyte de la Porte, non pas de la porte d'un temple national, mais du temple universel dans lequel le Roi de gloire entrera (13 janvier 1908).

Ce n'est pas d'ailleurs sur ce point qu'il se séparait de moi davantage. Ce qu'il cherchait toujours, parfois avec une véritable angoisse, c'était la place qui appartient à Jésus. Il voyait bien ce qu'il n'est pas, mais il ne voyait pas aussi clairement ce qu'il est. La question lui paraissait obscure et, de quelque manière qu'il essayât de la résoudre, redoutable.

Je vous ai dit toute ma pensée à Lyon, m'écrivait-il le 27 mai 1905. Vous avez vu combien j'avance lentement et cela, pour deux raisons principales, premièrement pour ne pas faire du mal aux âmes par des paroles téméraires ; secondement, pour ne pas être obligé par ma conscience à reculer après l'avoir devancée. Je n'ai pas reculé sur mon opuscule *Qui est le Christ ?* parce que je l'avais suffisamment mûri. Le jour où, clairement et sûrement, je verrais mieux et plus, je n'hésiterais pas à le dire.

Et quelques jours plus tard (15 juin) :

Vous êtes en réalité un chrétien-judaïsant, dans le sens sérieux et pratique du mot. Moi, tout en reconnaissant **l'Eglise hébraïque comme l'Eglise-mère**¹, tout en reprochant aux chrétiens d'avoir égalé et, en un sens, substitué Jésus à l'Eternel, j'ai gardé une attache tout autrement profonde que vous à ce même Jésus. Beaucoup de points d'interrogation se posent à ma raison dans mes réflexions solitaires et incessantes, mais mon âme n'a pas changé, et ce que j'ai écrit dans cet opuscule est encore ce que je signerais aujourd'hui. Quelques-uns m'ont dit qu'il y a contradiction dans ces pages comme en moi-même. Je ne le pense pas, mais s'il en était ainsi, je répondrais que Dieu peut concilier dans une synthèse supérieure ce qui n'est contradictoire que dans l'infirmité de nos facultés. Continuons donc notre marche sous l'œil de Dieu qui nous guidera ; aidons-nous et donnons-nous la main, mais selon ce qu'il met jour après jour dans notre conscience et notre cœur.

On ne peut qu'admirer la loyauté de ce vieillard qui, après s'être séparé de l'Eglise sur un point jugé par lui capital et que je lui présentais comme très secondaire, se voyait, sur la fin de sa vie, obligé de reconstruire l'édifice de sa foi sur des bases nouvelles. Il précise mieux sa pensée sur Jésus dans une autre lettre du 19 janvier 1908 :

La grande raison qu'ont eue les Juifs de ne pas accepter le Christianisme, c'est que ce dernier a dévié, dès son origine, vers la création d'un dieu du second degré, comme disait Justin martyr. Et peu à peu, après avoir égalé Jésus au Père céleste, ne le lui avons-nous pas pratiquement substitué ? Quant à Jésus, il y a encore une différence entre vous et moi. Si je ne me trompe, il occupe pour vous une très petite place, et, dans cette place même, il est sujet à bien des critiques. Pour moi, Jésus demeure dans un mystère que je ne réussis pas à m'expliquer, mais il demeure comme un objet d'admiration et d'amour. Je le connais par les traces, si incomplètes soient-elles, qu'il a laissées dans l'histoire et aussi par le rayonnement poétique de sa personne, dans les légendes de sa naissance et de sa mort. Je le connais encore par l'action profonde que cet être énigmatique a exercée sur moi dans tout le cours de ma vie, et surtout depuis mon sacerdoce. Pour me détacher de lui, il faudrait me détacher de moi-même, me laisser arracher une large part, non seulement de ma sentimentalité, mais de ma mentalité, et j'allais presque dire la fleur de ma chair et l'arome de mon sang ! Voilà comment je suis chrétien malgré les réserves considérables que je fais, non seulement sur le catholicisme, mais sur le christianisme lui-même. Si je me trompe, Dieu viendra en aide à ma faiblesse et à ma droiture. Et si Loétmol a raison sur les points qui nous distinguent sans nous séparer, il obtiendra pour moi un rayon de la Schechina. Les dieux, disaient les anciens, ne donnent aux hommes que la lumière qui leur est nécessaire pour chaque jour.

Le Père Hyacinthe disait avec raison que même cette grave question de Jésus sur laquelle nous différons n'était cependant pas de nature à nous séparer. Il se sentait plus près de moi que de bien d'autres âmes qui, ayant évolué dans une différente direction conservaient peut-être des attaches plus réelles sinon plus apparentes avec le christianisme, mais qui en réalité étaient bien plus éloignées de sa foi substantielle que je ne l'étais moi-même. Il aimait en moi le respect que je continuais à professer pour le catholicisme. Il savait qu'il pouvait me demander de l'accompagner à l'église au cours de nos promenades et que nous y priions rapprochés dans un même sentiment. Cela créait entre nous des liens très doux et très forts.

Plus d'une fois d'ailleurs, à Genève et à Nice, il voulut prendre part avec moi aux offices de la synagogue et témoigner ainsi sa vénération pour cette **Eglise-mère**, bien déchue, mais glorieuse encore et riche de souvenirs et de promesses.

«C'est une ruine à mes yeux, me disait-il, et je ne vois aucune indication que cette ruine soit près d'une réédifica-

¹ Note de LHR : répété depuis Vatican II

tion. Elle se conserve pour une fin que nous ne pouvons prévoir. Israël et l'Eglise catholique sont pour moi les deux grandes énigmes vivantes».

Le grand rabbin Wertheimer, à Genève, le jour du Kippour, pour honorer les deux gentils que nous étions, nous faisait prendre place à côté de lui dans le sanctuaire. Contre le scepticisme dont souvent il faisait montre dans l'intimité, il nous arrivait de défendre les richesses spirituelles du judaïsme : «Oui, sans doute nous dit-il un jour, nous les possédons ces richesses, mais elles sont dans le judaïsme comme le vent dans les outres d'Eole». Le Père Hyacinthe qui l'estimait et qui se faisait une haute idée du rôle du **docteur en Israël** s'affligeait de la réputation de rabbin désabusé que l'on faisait à Genève, dans les milieux chrétiens, au Dr Wertheimer. Il lui dit un jour : «J'entends répéter partout que vous n'avez pas la foi. Je dois vous dire que je prends toujours votre défense. Ai-je tort ou raison ? » - «Vous avez raison, mon père, dit M. Wertheimer en lui prenant les deux mains, je crois *comme vous* !»

Rien n'était plus précieux pour le Père Hyacinthe que de se sentir ainsi uni à d'autres âmes par-dessus les barrières confessionnelles et j'ai réussi, dans les dernières années de sa vie, à le rapprocher de celle du vieil Israël (voir Appendice 1).

XIX - LES MODERNISTES

Je décidai le Père Hyacinthe, à son retour du Midi en avril 1905, à donner à Lyon une conférence religieuse. Le pasteur Léopold Monod mit à notre disposition à cet effet l'église évangélique et ce fut une occasion pour les **catholiques libéraux** de se joindre aux protestants au pied de la chaire occupée par ce grand chrétien dont l'éloquente parole est restée inoubliable pour tous ceux qui en ont recueilli dans leur âme la résonance profonde.

C'était l'époque où l'«école de Lyon» était florissante. On appelait ainsi un petit groupe de **catholiques modernistes**, aussi actifs que distingués, et dont la revue *Demain* dirigée par Pierre Jazz d'une haute tenue religieuse et littéraire, était l'organe. M. Léon Chaine qui, dans l'affaire Dreyfus, avait ouvertement pris parti contre la réaction, et dont les deux ouvrages, *Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles* et les *Menus propos d'un catholique libéral* avaient eu un légitime retentissement, était un représentant sympathiquement connu de ce groupement. Il jouissait, comme laïque, de plus d'indépendance que les ecclésiastiques et c'est lui qui, à l'occasion de la visite du Père Hyacinthe, réunit autour de celui-ci, dans ses salons, tous ses amis libéraux. Il y avait là **plusieurs prêtres catholiques**, la plupart des pasteurs protestants de la ville et un certain nombre de militants du parti moderniste.

Le Père répondit avec sa bonne grâce coutumière à toutes les questions qui lui furent posées et il s'étendit plus particulièrement sur le rôle de Jésus, la place qu'il occupe dans l'histoire et le mystère qui continue à envelopper sa personne. Il dit le culte que son cœur gardait pour celui que les générations chrétiennes ont nommé le Sauveur et il termina en déclarant : «Après tout, c'est peut-être Loëtmol qui a raison». Ces paroles demeurèrent pour tous énigmatiques, sauf pour l'abbé Jean de Bonnefoy, qui avait fait une place au personnage dans son audacieux petit livre *Vers l'unité de croyance* et dont le sourire si fin et si aimablement sceptique salua la conclusion de l'orateur. Il semble que les idées exposées par celui-ci aient troublé davantage les protestants que les catholiques. «Mon père lui dit à voix basse le pasteur Aeschmann au moment où l'on passait pour le thé dans la pièce voisine, vous croyez bien tout au moins à la sainteté absolue de Jésus ?» Le Père eut quelques secondes d'hésitation : «Monsieur le Pasteur, répondit-il, Dieu seul est absolument saint».

Il nous sembla à mes amis et à moi, qu'il était extrêmement désirable que le contact entre croyants de confessions différentes réalisé au cours de cette réunion pût être maintenu et nous songeâmes à l'organiser d'une manière permanente. En ce qui me concerne, je considérais que les **chrétiens des diverses Eglises ne peuvent se rapprocher qu'en se plaçant**, à leur insu, précisément **sur le terrain juif**, en acceptant les données du noachisme de Benamozegh dont les pures et simples doctrines sont seules en état d'offrir une base commune.

Ce fut le zèle tout apostolique d'un digne prêtre de Grenoble, M. l'abbé Samuel, qui permit à ce projet de prendre corps. Depuis longtemps il s'occupait des Eglises dissidentes et des moyens pratiques de les rattacher à l'Eglise romaine. Le tranquille ermitage qu'il habitait au-dessus de l'Isère et d'où l'on jouissait d'une admirable vue sur les Alpes, était le rendez-vous incessant de représentants de toutes les sectes imaginables ; salutistes, baptistes, méthodistes, sabbatistes s'y succédaient, curieux de causer avec ce prêtre qui prenait lui-même plaisir à les entendre discuter les problèmes religieux et à leur poser d'insidieuses questions théologiques. Son âme gardait comme ses yeux bleus la candeur de l'enfant et, bien assuré dans sa foi catholique, il avait le grand et rare mérite de ne jamais mettre en doute la bonne foi d'autrui.

J'allai voir M. Samuel à mon tour et le mis en rapport avec le pasteur Léopold Monod, toujours noblement accueillant à tout ce qui pouvait favoriser l'union des bonnes volontés. Tous deux acceptèrent d'organiser et de présider une petite assemblée interconfessionnelle qui se tint à Lyon avec un certain succès, si bien que les journaux réactionnaires nous accusèrent dès le lendemain d'ébranler les colonnes du temple. Nous réussîmes néanmoins à fonder une société d'études religieuses groupant des croyants des différents cultes et des spiritualistes ne se rattachant à aucune Eglise. Ses réunions se poursuivirent avec plus ou moins de régularité pendant deux ou trois ans. Un sujet choisi d'avance était traité chaque fois par un conférencier pris alternativement dans les divers milieux et il s'ensuivait une discussion générale, excellente occasion pour tous d'apprendre à **se connaître et à s'estimer réciproquement**. Une question gênante pour les ecclésiastiques présents était-elle soulevée par quelque auditeur à l'esprit massif, les pasteurs eux-mêmes venaient à la rescousse pour soutenir leurs collègues catholiques. L'esprit vraiment fraternel qui régnait dans ces réunions de l'Hôtel Bayard a laissé une impression bienfaisante chez tous ceux qui y prirent part.

A vrai dire, nous nous étions bien éloignés du point de départ de l'excellent abbé Samuel. Le troupeau avait devancé le berger et laissant celui-ci dans la plaine, installé dans sa candide et désuète théologie, il s'était établi sur les hauteurs. L'existence de notre association lyonnaise fut révélée au monde religieux par divers articles parus dans la presse étran-

gère et ce fut pour moi l'occasion d'une nombreuse correspondance avec des chrétiens de toutes Eglises, en Allemagne et en Angleterre notamment. C'est ainsi que j'entraî en rapports avec le vénérable fondateur de l'Eglise théiste de Londres, le Rév. Charles Voysey, qui salua avec enthousiasme mon **évolution religieuse**. Il y retrouvait en substance celle qui l'avait jadis amené lui-même de l'adhésion aux articles de foi **de l'Eglise anglicane à la profession du pur monothéisme prophétique**.

Les décrets de Pie X contre le modernisme mirent fin à la fois à l'activité de l'«école de Lyon» et aux efforts de rapprochement tentés avec succès par notre association interconfessionnelle. Les prêtres catholiques se trouvant désormais dans l'impossibilité de prendre part aux réunions, celles-ci n'offraient plus le même intérêt et l'on décida d'attendre, pour le reprendre, **l'avènement de temps meilleurs**.

Sur ces entrefaites, j'avais formé un autre projet qui reçut la pleine approbation du Père Hyacinthe. Il s'agissait d'une lettre adressée au rabbinat du monde entier exposant la situation de chrétiens d'origine, détachés de la dogmatique des Eglises, convertis à la foi de Moïse et des prophètes et sollicitant des Docteurs en Israël une sorte de reconnaissance officielle de leur position religieuse. Ce devait être dans ma pensée comme une consécration publique de l'état du noachide faite par les représentants autorisés du judaïsme. La doctrine que Benamozegh avait prêchée, et défendue dans ses ouvrages et dont on ne pouvait, certes, contester ni les solides assises scripturaires, ni l'admirable ampleur humanitaire, mais uniquement le caractère pratique, l'application aux réalités religieuses du temps présent, allait ainsi se trouver promulguée ouvertement et cette proclamation retentirait à l'heure où le christianisme tout entier subissait une crise profonde et où les modernistes, par la plume du Père Tyrell, venaient de proposer à l'autorité romaine, comme la seule base sur laquelle elle pût continuer désormais à exercer une influence spirituelle sur le développement de l'esprit humain, l'unité dans ce qui est essentiel, la liberté dans ce qui ne l'est point et la charité en toutes choses. Sur cette unité dans l'essentiel, l'Eglise-mère, gardienne de la révélation biblique, avait un mot à dire, une orientation à donner. Mais pour que l'appel fût entendu et qu'il revêtît toute sa signification, il me semblait indispensable qu'il fût signé du Père Hyacinthe. C'eût été en même temps comme le couronnement de l'évolution religieuse de cette grande âme qui n'avait cessé, au cours des dernières années, de s'acheminer dans le sens de la religion de Jésus, non point de celle qu'il créa, puisque le Père reconnaissait maintenant qu'il n'en créa jamais aucune, mais bien de celle qu'il professa toute sa vie.

Cependant mon vénéré ami, qui désirait vivement que la lettre parût, hésitait à la signer lui-même. Il m'écrivit le 27 mai 1905 :

Vous avez toute qualité pour l'écrire en lui donnant entièrement et loyalement la forme que lui aurait donnée votre illustre maître, puisque Benamozegh vous a éloigné du judaïsme ethnique et sacerdotal pour vous rattacher à la gentilité monothéiste et, en un sens, chrétienne. Votre lettre pourrait être précédée d'une introduction signée de mon nom, dans laquelle, sans adopter toutes vos vues, je dirais combien je m'en suis rapproché dans ces dernières années et j'indiquerais qu'elles sont d'ailleurs celles de beaucoup de chrétiens. Ainsi nos deux témoignages, avec certaines différences, s'appuieraient l'un l'autre et n'en feraient qu'un. Si toutefois, après avoir prié et réfléchi, vous demeurez persuadé que je devrais écrire cette lettre, je me résoudrai peut-être à le faire moi-même, tant la chose me paraît importante, et à la publier sous mon nom, seulement elle ne sera pas un véritable manifeste «noachide» comme elle l'eût été sous votre plume.

Ce qui retint le Père Hyacinthe, ce fut précisément cette question de Jésus. Son fils le pressait à sa manière de se dégager des attaches avec le christianisme historique. Il lui disait en lui parlant de moi (Citation faite dans une lettre de M. Loyson) :

«Sa lettre est très remarquable. Le mystique a le sens des réalités contingentes et de l'impératif historique : l'accord est rare. Notez qu'il vous dit exactement ce que dans mes folies, j'avais ces jours derniers : que **les chrétiens, même les meilleurs et les plus larges, sont en train, par la pure fidélité de leur foi, de perdre la cause de la religion**».

Il n'en est pas moins vrai que l'acte projeté, en prenant aux yeux du public l'apparence d'un désaveu formel du christianisme, était de nature à éveiller les scrupules d'une âme qui continuait à célébrer pieusement chaque année l'anniversaire de son sacerdoce¹. La crainte de paraître abandonner, non point le dogme chrétien proprement dit, - il l'avait de fait rejeté et son christianisme n'était plus qu'une «forme et une phase du monothéisme éternel» - mais la personne même de Jésus, était pour M. Loyson un sérieux obstacle à l'exposition loyale du problème religieux, sous forme de manifeste au rabbinat, tel du moins que je la concevais.

Le projet ne fut donc pas réalisé et pour pouvoir le regretter, il faudrait supposer de la part des docteurs en Israël une certaine bonne volonté à répondre à cet appel chrétien et une impressionnante unanimité dans la réponse. Or je ne pense point aujourd'hui que l'on puisse être certain ni de l'une ni de l'autre, si l'on en juge par la prudence, très louable d'ailleurs en elle-même, avec laquelle le judaïsme officiel s'exprime toujours au sujet des origines chrétiennes et de la position respective des deux religions. Cette constatation ne peut que relever aux yeux de tous le mérite d'Elle Benamozegh qui, sur ces délicates questions, eut le rare courage de parler aux juifs et aux chrétiens avec une franchise à laquelle **les hommes religieux de l'avenir sauront rendre hommage, mieux que ses contemporains**.

Un mouvement qui se dessinait à cette époque au sein du judaïsme parisien et auquel le Père Hyacinthe fut mêlé plus

¹ «Je viens de célébrer l'anniversaire de mon ordination sacerdotale (14 juin 1851). Je renonce à toutes les erreurs qui peuvent s'y rattacher, mais je sais et je sens que ce jour-là quelque chose de grand et de divin s'est passé dans mon âme qui y demeure et y demeurera (15 juin 1905)».

directement que moi vint occuper nos pensées. Dès 1899 le Père avait parlé à plusieurs reprises dans un petit cercle d'israélites qui éprouvaient le besoin, chez plusieurs d'ailleurs très imprécis, d'une renaissance religieuse. Le pasteur Charles Wagner y exerçait de son côté une certaine influence. Il semble, d'après les lettres de mon vénéré ami, que des tendances diverses et de fort inégale valeur religieuse s'y faisaient jour et s'il était prêt à encourager les unes, il était bien loin de vouloir approuver les autres. C'est en songeant aux âmes sincères, vraiment désireuses de tenter un effort pour arracher les jeunes générations au matérialisme grandissant, qu'il me disait le 5 décembre 1907 :

«Ne soyez pas injuste envers les modernistes d'Israël comme le pape l'a été envers ceux de la chrétienté. Il y a chez les uns et chez les autres des idées très vraies et des aspirations très légitimes sur lesquelles les erreurs de certains d'entre eux ne doivent pas nous amener à fermer les yeux».

Mais, d'autre part, il avait trop le sens de la tradition pour ne point condamner les idées subversives que quelques-uns paraissent avoir émises à cette occasion :

Cela, c'est une **religion nouvelle** et en même temps une **religion hybride**. La distinction entre juif et «grec» une fois abolie, la circoncision et la loi mosaïque mises de côté et remplacées par des fêtes abstraites ou agricoles dans le genre de celles de la révolution française ou de certaines religions de la nature, ce n'est plus l'alliance faite avec les pères et rappelée par les prophètes. C'est un déisme vague et superficiel qui ne satisfera et n'exaltera personne et qui ne suscitera point les saints enthousiasmes.

Et une autre fois il s'écrie :

Oh ! restez dans le mystère de votre vieille Synagogue et si, peut-être, elle est sans espérance pour le monde présent, elle n'en a pas moins des promesses certaines pour le monde éternel, où les élus de Dieu s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux !

Je dois dire qu'en ce temps-là ma connaissance du judaïsme était surtout doctrinale et historique, donc en un sens théorique. Benamozegh m'en avait donné une haute conception qui m'avait véritablement introduit dans **le sanctuaire inconnu** entrevu aux jours de mon adolescence et mon âme s'y était dilaté dans ce sentiment de communion profonde avec le passé que le Père traduisait si éloquemment. J'avais eu le privilège, dont je comprends maintenant tout le prix, de voir vivre ce judaïsme par les derniers représentants d'une génération de croyants aujourd'hui disparue. Je croyais, dans ma foi de prosélyte, que des figures telles que celle d'un Simon Lévy se retrouvaient partout et que le souffle prophétique du docteur livournais animait toute âme de rabbin. Je ne pouvais m'imaginer à quel point l'ignorance de l'hébreu est devenue générale et combien les pratiques familiales sont abandonnées. On m'eût parlé contre toute vraisemblance en m'apprenant que le culte synagogal n'est plus, pour une foule d'israélites modernes, qu'une routine collective, vide de tout élément spirituel, et que la jeunesse grandit dans un détachement complet des traditions juives.

J'étais donc tout naturellement porté à condamner des tendances novatrices que je ne pouvais justifier par une exacte appréciation des présentes réalités. Libéral en matière d'exégèse biblique comme mes amis de l'«école de Lyon», j'étais conservateur pour tout ce qui concerne le culte traditionnel. C'était bien là d'ailleurs l'esprit de mon maître qui eut parfois d'étonnantes hardiesses dans le domaine théologique, mais qui resta toujours un défenseur militant de la véritable orthodoxie juive. Aussi, lorsque les longs pourparlers auxquels le Père Hyacinthe avait pris part, en vue d'un mouvement de réforme dans le judaïsme parisien, eurent finalement abouti à la constitution d'un petit groupement distinct sous le nom d'*Union libérale israélite*, je publiai, au lendemain de l'inauguration de son oratoire, en 1907 et 1908, toute une série d'articles dans l'*Univers Israélite* comme *Lettre d'un chrétien à un israélite sur la réforme culturelle*. L'esprit en était bienveillant et la forme des plus mesurées, mais je défendais énergiquement les droits de la tradition contre les innovations inconsiderées. A part la question du sabbat, je n'abordais pas cependant l'examen des points les plus graves, je parle de ceux sur lesquels devait porter plus tard le principal effort de réconciliation. Cela échappait à ma compétence et je me contentais d'établir, d'après mes expériences personnelles, une comparaison entre les différents cultes, afin de mettre en lumière la psychologie particulière du judaïsme qu'il faut bien se garder d'altérer par des emprunts faits aux autres milieux.

Les arguments que l'on peut tirer d'une confrontation intelligente et consciencieuse des diverses religions me paraissent encore avoir une force convaincante en dehors même de toute question de principes, et il devrait suffire, par exemple, que l'apôtre Paul ait fait de l'introduction de certains usages dans l'Eglise primitive un signe de rupture avec le judaïsme et d'affranchissement du joug de la Loi pour conférer, aux yeux de l'israélite, une valeur particulière à la coutume contraire.

Ces articles qui furent très goûtés dans les milieux conservateurs, sans m'aliéner toutefois les sympathies des libéraux, sont encore de ceux que je signerais aujourd'hui sans leur faire subir aucun changement, car ils correspondaient à une vision du judaïsme que les tristes constatations faites par la suite n'ont nullement modifiée.

XX - OCTOBRE 1908

Cependant ma vie se poursuivait paisible auprès de ma mère bien-aimée. Je passais mes soirées avec elle, généralement plongé dans l'étude de textes hébreux, mais elle ne s'en étonnait point et ne me posait jamais la moindre question qui aurait pu me mettre dans la cruelle alternative de déguiser la vérité ou de lui infliger une souffrance. Elle était satisfaite de me voir prendre part aux offices de notre paroisse et **communier** en sa compagnie à l'époque des grandes fêtes.

La lecture de divers ouvrages inspirés par le mouvement moderniste, la fréquentation de mes amis libéraux, les réunions de notre Association interconfessionnelle d'études religieuses, auxquelles elle assistait avec plaisir, autant que le

lui permettait sa santé chancelante, avaient donné à son catholicisme une largeur que facilitait d'ailleurs singulièrement le caractère de sa piété personnelle. Nous faisions ensemble d'édifiantes lectures. Saint Augustin et Pascal avaient nos préférences et je possède encore, précieux souvenirs de ces chères années ! ces cahiers dans lesquels ma mère me copiait de sa main les passages des auteurs mystiques que nous choissions comme thèmes de nos méditations.

Lorsque j'entrai en pourparlers avec les héritiers d'Elie Benamozegh en vue du travail de révision préalable à la publication de l'ouvrage du maître *Israël et l'Humanité*, elle s'intéressa au projet et ne fit aucune objection quand elle me vit accepter cette lourde tâche, sauf en ce qui concerne la fatigue physique qui en pouvait résulter pour moi. Dans ses lettres écrites durant les vacances de 1908, elle me parle de cette correction du manuscrit italien comme d'une occupation capitale pour moi, sans laisser paraître la moindre inquiétude religieuse, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais cédé à la curiosité de lire un seul de ces feuillets qui s'entassaient sur ma table de travail.

Hélas ! l'heure de la douloureuse séparation approchait. Ma mère m'avait dit une fois, un jour de communion : «J'ai demandé à Dieu ce matin une grâce temporelle : celle de m'accorder encore dix ans de vie, pas davantage, car je pense que, passé ce délai, mon rôle sera achevé auprès de toi». Les dix années s'étaient écoulées et, à plusieurs reprises, elle m'avait tenu le même langage que Monique, la sainte mère d'Augustin : «Mon fils, je t'avoue que, pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais ni pourquoi j'y demeure davantage». Ces lettres du mois d'août 1908, reçues d'elle pendant que, selon mon habitude, je voyageais en Italie, tendres et religieuses comme toujours, contenaient de claires allusions à sa fin prochaine. Quelques phrases de la dernière, qui me parvint avant mon retour de vacances, résonnèrent pour moi comme un suprême adieu, quand je les relus avec larmes après son départ de ce monde.

Je ramenai ma mère de la campagne au commencement de septembre et elle s'alita peu de jours après. Son état ne m'inspirait pourtant, non plus qu'au médecin, aucune appréhension sérieuse. Je fus étonné quand je la vis réclamer les derniers sacrements, mais elle me dit, pour calmer mes craintes, qu'elle avait toujours cru en l'efficacité de l'extrême-onction comme sacrement des malades et qu'après tout, si telle était la volonté de Dieu, elle voulait bien faire le sacrifice de vivre encore un peu de temps par amour pour moi. Ce n'était là en réalité qu'une feinte pieuse. Elle sentait ses forces décliner rapidement et le laissait comprendre aux personnes qui la visitaient en leur recommandant avant toutes choses de ne rien dire qui pût m'inquiéter. Elle vécut ainsi une dizaine de jours dans l'incessante préoccupation de me cacher la gravité de son état. Ce fut seulement dans la journée du 4 octobre que m'apparut l'imminence du danger. C'était la veille du Kippour.

Depuis le premier Grand Pardon qui m'avait vu, jeune homme, entrer en curieux à la synagogue, je n'avais jamais manqué d'assister ce jour-là à l'office de *Kol Nidré*. Pour la première fois, et dans quelle déchirante circonstance je n'allais pas prendre part à la solennelle prière dans laquelle je puisais des forces pour le restant de l'année. Or avant la tombée de la nuit, tandis que j'étais au chevet de ma chère malade, en compagnie de la religieuse qui la soignait, ma mère qui s'était recueillie et n'avait presque point parlé de toute la journée, se tourna tout à coup vers moi et me dit doucement : «Tu dois sortir ce soir, va !» Je raconte, tel qu'il est, ce fait impressionnant ; on peut y voir une simple coïncidence, mais peut-être y a-t-il là aussi une mystérieuse intuition de mourante. Je fus comme cloué sur place, tant ma surprise était grande. L'idée que ma mère lisait dans ma pensée, qu'elle pénétrait jusqu'au fond de mes croyances intimes et qu'elle avait de Dieu à cette heure une vue assez haute et assez pure pour comprendre ces croyances de son fils, les accepter et les bénir, cette idée s'imposait à moi avec une saisissante évidence. Je protestai cependant que je ne voulais point quitter ma bien-aimée malade et que je ne m'éloignerais pas de la maison, mais elle insista en répétant avec autorité : «Tu dois sortir !» Elle manifestait une volonté si arrêtée que la religieuse m'engagea elle-même à déférer à son désir.

Je me rendis à la synagogue où j'arrivai avant le commencement du service. Dans quel état d'âme j'assistai à cet office, à cette même place où, jadis, j'avais eu de l'antique judaïsme ma première révélation ! En m'efforçant de suivre les prières du rituel, je ne pouvais retenir mes larmes et toutefois, dans cette émotion intense qui m'étreignait, il y avait une ineffable douceur, parce que j'éprouvais la certitude d'avoir été fidèle à la lumière de Dieu et de me trouver ainsi uni à ma mère mourante par des liens plus puissants et plus sûrs que tous les rites extérieurs.

Je me hâtai de retourner auprès de la malade et il semblait qu'une sensible amélioration s'était produite dans son état pendant mon absence, si bien que, vers minuit, la religieuse me conseilla d'aller prendre un peu de repos. Mais une heure ne s'était pas écoulée qu'elle vint m'appeler en me disant que ma mère était au plus mal et que, selon toute apparence, le dernier moment approchait. Je soutins dans mes bras la chère mourante et je priai avec elle. Il y a pour l'âme religieuse en de tels moments une force qui triomphe de la nature humaine et qui n'est certainement pas de ce monde. La douleur n'est point supprimée, oh non, certes ! elle n'est pas étouffée sous le masque impassible du stoïcisme ; elle est transfigurée et elle trouve en elle-même les motifs secrets de s'apaiser en se sublimant. Je répétais à ma mère à travers mes larmes : Dieu t'aime ! et ses mains, qui déjà se refroidissaient, me témoignaient qu'elle était sensible à cet acte de foi. «Tu te donnes une peine inutile !» murmura-t-elle, comme je cherchais à alléger les souffrances de son pauvre corps. Ce furent ses dernières paroles bien conformes à sa vie, toute d'abnégation, Elle expira doucement le matin du Kippour, à 5 heures.

Je lui fermai les yeux et je voulus m'occuper moi-même de tous les soins religieux que la mort réclame dans une demeure chrétienne. Il y avait en moi en ce moment quelque chose de semblable à la lutte de sentiments contraires que décrit Augustin dans la même douloureuse circonstance : ce qu'il y avait de faible et qui tenait de l'enfance se laissait aller aux pleurs et cela était réprimé d'autre part par une force supérieure. Je puis dire qu'en ces douloureux instants, je fus soutenu par une impression de spirituelle présence, d'assistance invisible, plus sûre que tous les appuis matériels, une certitude d'immortalité dont le temps n'a jamais altéré la réalité profonde.

Les funérailles de ma mère furent célébrées le 8 octobre, avec un concours d'amis **de tous les cultes**, dans cette

église Saint-Pothin qui avait vu autrefois les débuts du Père Hyacinthe comme orateur de la chaire catholique. Ce fut le bon abbé Samuel qui, durant quelques jours, accueillit mon deuil dans son paisible ermitage de Grenoble, puis un autre de mes amis, le pasteur Bourdery, me donna à son tour, dans son modeste presbytère de Nantes, le réconfort de sa foi tranquille et de sa fraternelle affection.

XXI – ISRAËL ET L'HUMANITE

«Ce sont de bien graves décisions que vous allez avoir à prendre». Ainsi s'exprimait le Père Hyacinthe dans une des premières lettres qu'il m'écrivit après la mort de ma mère. Il faisait ainsi allusion aux préoccupations de son amitié concernant mon avenir. Il estimait que l'heure était venue pour moi de me consacrer à une œuvre religieuse et que je ne le pouvais faire utilement en dehors de la voie où depuis si longtemps je m'étais senti appelé. Ce n'est pas qu'il m'ait jamais conseillé d'opérer une conversion totale au judaïsme ethnique et sacerdotal, mais dans ma situation particulière, les raisons d'ordre sentimental qui m'avaient retenu jusqu'alors n'existant plus, cette solution lui semblait peut-être plus religieuse et, en tout cas, plus logique que celle de ces dernières années.

D'autre part, une question nouvelle venait de se poser pour moi et il me fallait prendre un parti. J'avais été l'objet de la part des dirigeants du groupement israélite libéral de Paris de propositions précises tendant à me donner dans leur milieu une activité spirituelle répondant à mes aspirations. Cette offre était faite dans les conditions les plus larges et les plus bienveillantes, sans exiger de moi une modification quelconque de mon attitude religieuse. J'avais affirmé de nouveau en effet que je me sentais attaché au judaïsme intégral, écriture et tradition, que ce judaïsme, il est vrai, comportait une suffisante liberté de pensée, mais que cette liberté rendait d'autant plus nécessaire la fidélité aux formes qu'il a historiquement revêtues et sans lesquelles son unité organique ne saurait être maintenue. On ne pouvait donc s'attendre à me voir détourner de ce judaïsme les israélites qui, par obligation de naissance, doivent puiser en lui leur règle de vie. Les réponses qui m'arrivaient de Paris à la suite de ces déclarations de principes respectaient mon point de vue et elles étaient conçues en des termes tels que le Père soulignait dans ses lettres toute la noblesse du procédé dont on usait à mon égard : «Les conditions qui vous sont faites sont aussi libérales et aussi fraternelles qu'on les pouvait désirer et si vous ne les acceptez pas, c'est peut-être qu'un instinct de l'âme irraisonné, sans être irraisonnable, vous avertit que vous n'êtes pas fait pour cette œuvre indéfinie et incertaine».

En réalité, il n'était que trop évident pour moi au contraire que les dispositions si accueillantes que l'on me témoignait reposaient, à n'en pas douter, sur une conception du judaïsme sensiblement différente des miennes et ce qui le prouvait bien, c'était l'idée qu'après un certain stage dans une école rabbinique de l'étranger, ainsi qu'on me le siérait, je pourrais revenir pourvu du **diplôme de rabbin** me permettant de me prévaloir de ce titre et d'exercer le ministère qui y est attaché. Or cela supposait résolue la question primordiale beaucoup plus importante à mes yeux, et qui consistait à savoir si je devais persévérer dans la ligne de conduite que m'avait conseillée Elie Benamozegh ou en choisir une autre. L'enquête que j'entrepris à ce moment-là est trop caractéristique de l'esprit général du judaïsme sur ce point important entre tous pour que je la passe sous silence.

J'avais vu deux ou trois fois, un jour notamment avec le Père Hyacinthe, le grand rabbin Alfred Lévy et il s'était montré aussi catégorique que possible pour me recommander, comme la plus sage, la position religieuse indiquée par le maître livournais. Je jugeai donc inutile de le questionner de nouveau à ce sujet. Par contre je ne manquai point d'écrire, en entrant dans les détails les plus circonstanciés sur les propositions émanant de Paris, au grand rabbin Samuele Colombo, disciple et successeur de Benamozegh à Livourne, homme de Dieu, qui joignait la modestie à la science sur le modèle des vrais sages de l'antiquité talmudique. Il m'écrivit à la date du 8 février 1909 :

Qu'aurait pensé présentement Benamozegh ? A cela je crois pouvoir répondre en mon âme et conscience que le grand et vénéré maître aurait, comme moi, persévéré maintenant comme auparavant dans la conviction que **vous pouvez rendre de plus grands et plus appréciables services à la cause d'Israël en n'embrassant pas sa loi sacerdotale et en vous tenant, pour ainsi dire, en dehors et au-dessus de toute Eglise particulière, que vous ne seriez en état d'en rendre après vous être soumis à cette même Loi.** Il est très vrai que vous pouvez ainsi donner à votre activité religieuse la forme qui vous paraîtra la plus opportune, précisément parce que vous vous trouvez dans une situation toute différente de celle de l'Israélite de naissance. Partout où vous pourrez continuer à penser, prêcher, travailler dans le sens de vos propres aspirations et de vos convictions les plus chères sans imposer jamais silence à vos croyances, vous serez à votre place et vous pourrez considérer comme providentielle cette liberté dont vous userez pour le bien de la sainte religion.

Oserai-je même vous exprimer une opinion toute personnelle qui, après tout, peut être erronée, mais que je crois juste ? Je vous dirai qu'à mon sens, si la plus brillante chaire de rabbin vous était ouverte et que vous fussiez en état de l'occuper en vous pliant aux multiples obligations inhérentes à cette charge, vous ne seriez pas à même de faire autant de bien que si, résolu comme vous l'êtes à servir le judaïsme, vous gardez votre entière indépendance. Frère très cher, car vous l'êtes pour moi dans toute l'acception du mot, **frère en l'humanité et en la foi**, frère de cœur et de pensée, je sens toute l'exceptionnelle importance de la parole que je vous adresse en vous conseillant tout autre chose que l'abandon de la voie tracée par notre regretté maître, mais je crois rester en cela l'humble témoin de la vérité.

Vers la même époque, un ami de Palestine, avec lequel je correspondais depuis plusieurs années pour l'étude de l'hébreu moderne, voulu bien poser pour moi au grand rabbin askenazi de Jérusalem la même question que j'avais adressée au Dr Samuel Colombo. Il en reçut une réponse identique en substance avec une véritable consultation de ca-

suistique sur la place que je pouvais prendre à la synagogue, la façon de m'y comporter, de mettre le taled, de pratiquer à ma convenance les rites juifs, comme œuvres de piété personnelle et surrogatoire, non comme préceptes d'obligation, toutes choses qui corroboraient les avis que j'avais précédemment reçus d'Elie Benamozegh, ce qui prouvait bien que ce dernier ne m'avait pas exposé une doctrine purement personnelle et non fondée sur la tradition.

C'est également par l'entremise d'un autre correspondant en Allemagne que je reçus une troisième réponse, émanant, celle-là, du Dr Jacob rabbin de Dortmund. Elle est écrite d'une manière enjouée, mais tranchante, et il vaut la peine d'en traduire les principaux passages :

Quant à votre ami à qui l'on conseille, pour servir la cause d'Israël, de passer au judaïsme et de devenir éventuellement rabbin, voilà bien, de tous les moyens le moins approprié. Nous aurons un Juif et un rabbin de plus ? La belle affaire ! Tout au plus pourrait-il compter momentanément comme prosélyte sur un peu de curiosité. Les chrétiens pour lui n'existeront plus, mais les Juifs existeront-ils davantage ? Un rabbin de plus venant s'ajouter à la petite phalange de ceux qui, par ci par là, prêchent devant quelques douzaines d'israélites sur la supériorité du judaïsme et sa mission universelle, sans avoir jamais, notez-le bien, converti une seule âme à leurs doctrines !

Le distingué rabbin émettait encore, avec la même franchise, à propos des propositions dont j'étais l'objet de la part du groupement libéral de Paris, des appréciations sévères que justifiaient probablement les observations qu'il avait pu faire à ce sujet dans son propre pays, mais qui ne correspondaient nullement à la réalité en ce qui concerne les principaux promoteurs du mouvement parisien dont les sentiments religieux au contraire étaient incontestables :

L'orientation du néo-judaïsme, disait-il, si l'on ne veut pas déguiser la vérité sous des phrases, ce n'est pas de vouloir, en fait de religion, le plus et le mieux, c'est de vouloir le moins. Oui, moins de religion et moins de judaïsme, et encore en habillant le peu qui reste de façon aussi chrétienne que possible. Qu'on me montre ceux qui passent à ce judaïsme-là pour des motifs religieux et non pas pour des raisons contraires ! Les vraies questions religieuses leur sont indifférentes. Ce qu'ils veulent, c'est une religion avec laquelle ils soient gênés le moins possible dans le monde. Ils répondraient volontiers comme le nègre à qui un missionnaire demandait si c'étaient les chrétiens ou les musulmans qui lui paraissaient avoir la meilleure religion : Moi tout manger ! En vérité, comment un homme tel que votre ami, qui abandonne le monde par amour de la religion, pourrait-il aller à ceux qui abandonnent la religion par amour du monde ?

Le rabbin concluait en disant :

Mon conseil à votre ami, le voici : *er stehe zwischen Judentum und Christentum*, qu'il reste entre le judaïsme et le christianisme ; qu'il approfondisse de toutes ses forces et de toute son âme les vérités du judaïsme, de la Bible principalement et qu'il prêche par la plume et par la parole, comme écrivain libre et libre orateur. Qu'il fasse tout juste le contraire de ce que saint Paul a fait en appelant au Dieu d'Israël les nations de la terre !

Le contraire de l'action de saint Paul qui, Juif, prêcha à ses frères et aux Gentils, l'abolition de la Loi juive, n'était-ce pas de prêcher la fidélité à cette même Loi de la part des Juifs, en évitant de s'y soumettre personnellement et d'accréditer l'idée erronée que, dans l'économie divine, elle est nécessaire au salut du non juif ?

Ces témoignages, provenant de milieux bien divers et de personnalités très différentes également, présentent néanmoins, comme on peut s'en rendre compte, une impressionnante unanimité. Le Père Hyacinthe, qui s'intéressa vivement à cette enquête, en fut très frappé et, comme moi, demeura d'avis que c'eût été manquer à toute sagesse que de passer outre en adoptant une résolution opposée.

Cependant mon laborieux travail sur le manuscrit d'*Israël et l'Humanité* se poursuivait avec des alternatives d'ardeur et de découragement, tant étaient grandes les difficultés qu'il comportait. C'est à Alger, au début de 1911, que je commençai à entrevoir l'achèvement et il se trouva terminé dans le courant de l'automne de cette même année. J'étais à ce moment-là à Paris auprès de mon vénéré ami à qui on avait demandé d'écrire la préface de l'ouvrage. Il hésitait beaucoup à le faire, non pas qu'il ne désirât répondre à l'invitation qu'on lui adressait, mais la chose lui semblait d'une telle importance qu'il craignait, comme toujours, de n'y avoir pas suffisamment réfléchi. Néanmoins, au cours des visites quotidiennes que je lui faisais dans sa paisible chambre de la rue du Bac, le brouillon de cette préface fut rédigé.

Le Père y exprime sa satisfaction de voir qu'Israël qui, trop longtemps, a gardé le silence sur la question des origines chrétiennes, fait enfin entendre sa voix, « car comment comprendrons-nous le christianisme, si le judaïsme, la religion dont il est issu, est méconnu ? On oublie trop que Jésus fut juif. Qu'on le veuille ou non, on n'y changera rien. **Les israélites sont nos pères dans la foi** ; c'est à eux que nous sommes redevables du don inestimable de la croyance au Dieu unique. **Ils nous doivent aujourd'hui la raison de leur protestation séculaire contre notre interprétation du rôle et des enseignements de Jésus** ».

Il semble prévoir les travaux de la critique moderne qui vont jusqu'à nier l'existence du Jésus historique et il entrevoit également la possibilité de sauver, même dans cette hypothèse, la meilleure part du christianisme, en transportant, comme le fait Elie Benamozegh, dans la plus haute tradition hébraïque, les fondements de la religion chrétienne, celle-ci apparaissant alors comme un essai de réalisation, peut-être infidèle sur certains points, du messianisme israélite.

Comment le christianisme ainsi conçu peut se rattacher encore à la personnalité de Jésus, c'est une question que la piété individuelle peut trancher pour son propre compte, mais dont la solution n'intéresse plus directement le messianisme dans son évolution historique. Quelque radicale que soit alors la critique scientifique dans son étude des origines chrétiennes, du caractère et du rôle de Jésus, le christianisme demeure, non plus, il est vrai, comme une religion achevée, parfaite, définitive, parce que divinement révélée dans toutes ses parties, mais comme **un commencement de réalisation d'un plan bien antérieur à la venue de Jésus**.

Il concluait en disant que «tout ce qu'il y a de meilleur dans la piété chrétienne, la foi en la paternité de Dieu, à la régénération humaine, au triomphe de la paix, de la justice, de la fraternité universelle, tous ces trésors qui ne nous viennent certainement pas du paganisme grec ou romain, mais bien de la tradition, du patrimoine hébraïque, subsistent et peuvent encore légitimement s'appeler la religion de Jésus, car nous ne voyons pas qu'il en eût, ni qu'il en pût avoir une autre. Dans la réalité historique, nous savons qu'il n'a institué aucun rite, aucun sacrement, aucune Eglise. Né juif, il voulut vivre et mourir juif, et depuis les langes sanglants de sa circoncision jusqu'au suaire embaumé de sa sépulture, accomplir les seuls rites de sa nation» (Voir Appendice II).

Le Père Hyacinthe, confident de ma pensée religieuse, n'a pas vécu assez pour voir par quels chemins la Providence allait m'appeler à passer. Dieu avait recueilli son âme depuis quatre ans déjà dans ses demeures éternelles quand je me suis trouvé dans la possibilité d'exercer, au sein du judaïsme, une plus grande activité. Les voies de Dieu m'apparaissent dans tout ce qui m'est arrivé bien plus merveilleuses encore que je ne saurais l'exprimer et que mes lecteurs, pour la plupart, ne seraient préparés à me l'entendre dire.

Israël est un prodige vivant.

Depuis sa plus lointaine histoire jusqu'à sa renaissance sur le vieux sol biblique dont nous saluons avec émotion l'épanouissement plein de promesses, tout en lui est pour dérouter les calculs humains.

Au sein de ce miracle permanent qu'est la providentielle conservation du peuple juif, une foule de petits miracles sans cesse se sont accomplis au cours des siècles, objets d'admiration pour le croyant, de surprise pour l'historien. Ma vie à son tour en est un. Il ne peut guère avoir de valeur, je le sais, aux yeux des autres, mais nul ne songera à s'étonner qu'il en ait une à mes propres yeux. En celui-là comme dans tous les autres d'ailleurs, l'instrument n'est rien, la volonté du Maître souverain est tout. Peut-être n'était-il pas sans quelque utilité de le raconter et de dire, pour ma modeste part, après Isaïe : «Voici donc en quelle manière j'ai été placé comme un signe et un témoignage en Israël par le Dieu dont la gloire réside en Sion».

XXII - CONCLUSION

Ici se termine mon récit. La suite ne serait plus l'histoire du **Sanctuaire inconnu**, mais celle des serviteurs du Sanctuaire. Je veux dire qu'après avoir retracé mes étapes personnelles vers le judaïsme, il me faudrait exposer maintenant comment j'ai vu les juifs le comprendre et le vivre. Ce serait là le sujet d'un autre récit qui aurait aussi son intérêt. Peut-être l'écrirai-je un jour, mais l'heure pour cela n'est pas venue.

Si l'on attend de moi, comme conclusion, une profession de foi, j'ajouterai seulement ceci :

Au sein du peuple juif, l'action de l'esprit de Dieu, difficile, laborieuse, mais incessante, a abouti à ce phénomène historique, unique dans les annales religieuses de l'humanité, le prophétisme, qui est le grand miracle de l'histoire d'Israël et comme la fleur magnifique dans laquelle s'est épanoui son génie national. Chez les prophètes, le développement de la pensée religieuse a atteint son point culminant. Adonaï, Dieu d'Israël, s'est révélé à eux comme le Dieu unique, père de tous les hommes. L'humanité étant alors conçue comme une grande famille, la foi juive a fini par briser tous les cadres nationaux ou, pour mieux dire, en les respectant, elle les surmonte et les dépasse ; elle ne connaît plus aucune limite, ni dans le temps, ni dans l'espace ; elle résume et condense dans l'espérance messianique ses plus hautes, ses plus universelles aspirations.

Mais ce n'est pas seulement par son étendue que la foi juive se place au premier rang des croyances religieuses de l'humanité, c'est par son essence même et sa profondeur. Adonaï se révélant comme le Dieu de sainteté, c'est dans l'intimité même de la conscience que la religion trouve désormais sa plus pure, sa plus complète expression. Tous les éléments de moralité épars dans les autres cultes s'y trouvent réunis comme en un faisceau. «Soyez saints, car Je suis saint, moi, Adonaï» : ce précepte, qui résume tous les autres, est en même temps pour le judaïsme une croyance et une règle de vie.

Sans nier la valeur et l'influence des autres religions, je crois donc qu'il est facile de démontrer que celle d'Israël occupe dans l'histoire de l'humanité une place à part, qu'entre elle et les autres, il n'y a pas seulement une différence de degré, mais une véritable différence spécifique. **En raisonnant ainsi, je ne sépare point d'ailleurs le judaïsme de ses deux grands rameaux, le christianisme et l'islamisme, qui se sont répandus sur le monde apportant partout la connaissance du Dieu unique, du Dieu de Moïse et des Prophètes, et dans lesquels les théologiens de la Synagogue nous montrent deux puissants moyens dont la Providence divine s'est servie pour porter aux nations païennes les bienfaits de la révélation hébraïque et pour préparer l'avènement des temps messianiques.**

* * *

Mais, me dira-t-on du côté chrétien, le développement de la révélation divine qui se manifeste dans toutes les phases de l'histoire juive jusqu'à la clôture du canon biblique, n'aurait-il pas continué, atteignant une perfection encore inconnue des Ecritures hébraïques, précisément dans ces deux puissants rameaux dont la vitalité ne s'explique que par la présence en eux de la sève fécondante qu'ils ont reçue du vieux tronc d'Israël ?

Il me semble que deux faits s'imposent à notre attention : c'est, d'abord, que **toutes les vérités divines dont vivent les âmes au sein du christianisme et de l'islamisme sont des vérités juives**, si bien que l'on n'en pourrait pas citer une seule que le judaïsme ne possède et qui ne lui ait été empruntée. Que certaines de ces vérités aient été mieux comprises et mises plus complètement en valeur dans le christianisme que chez le peuple juif dans son ensemble, c'est ce qu'il m'a été donné de constater, mais c'est là une autre question. En second lieu, il n'est pas douteux que les deux grandes religions, filles de l'hébraïsme, ont méconnu plusieurs vérités juives importantes et en ont accepté d'autres

qu'elles ont recouvertes d'additions de provenance étrangère, constituant une altération et non pas un enrichissement.

Qui ne voit par exemple que le Kippour et le Vendredi Saint proclament la même vérité, une vérité qui n'est que folie pour la raison humaine : c'est que le passé peut être effacé, l'infinie Miséricorde anéantissant le péché dans l'âme qui se repent et y déposant le germe d'une vie nouvelle appelée à s'épanouir en fruits de justice et de sainteté ? Mais si l'on subordonne l'effet de cette doctrine de régénération et de salut à la profession d'une certaine foi intellectuelle, à l'acceptation de certaines données historiques ou prétendues telles, à l'accomplissement obligatoire de tel ou tel rite, ne s'aperçoit-on pas que l'on dénature et restreint ainsi la révélation que nous apporte l'hébraïsme concernant les relations entre l'âme humaine et Dieu, son Père Céleste ?

N'oublions pas qu'en face du fait judéo-chrétien, il y en a un autre qui s'impose à nous : c'est l'existence d'un milliard de païens, c'est-à-dire de créatures humaines ayant les mêmes droits que nous à la Vérité, à la lumière, au pardon divin, et qui jamais n'ont entendu parler ni de la Bible ni de l'Evangile. En présence de cette situation troublante, quelle est, je le demande, l'attitude des croyants qui se réclament de la révélation hébraïque sous sa forme juive ou sous sa forme chrétienne ? **La vraie religion doit nous donner de l'état de l'humanité dans son ensemble une explication qui ne heurte ni la raison, ni la conscience, ni le cœur, et qui nous laisse croire au salut de tous**¹. Or l'âme établie sur le roc séculaire du judaïsme se trouve au centre même d'une **synthèse religieuse qui permet de juger et de comprendre toutes les vérités fragmentaires éparses dans l'humanité. Les diverses religions apparaissent alors comme autant de manifestations particulières répondant aux besoins des différentes races, mais groupées autour de la Vérité centrale dans une relation plus ou moins étroite, selon qu'elles s'en écartent ou s'en rapprochent davantage.**

Tout le genre humain est ainsi organisé dans une unité spirituelle très réelle, bien qu'elle implique, par la nature même des choses, des diversités nombreuses et nécessaires. Cela n'empêche pas le croyant qui se réclame de la tradition prophétique de hâter de ses vœux l'avènement du jour où Dieu sera Un et son Nom Un. Qu'est-ce que ce futur appliqué à l'Etre parfait et immuable, qui ne connaît ni succession, ni durée, mais dont l'existence est un perpétuel présent ? C'est que le Dieu unique est actuellement adoré sous des formes multiples, au sein de cultes bien différents, mais à l'époque messianique, le monde spirituel verra se réaliser l'unité d'adoration.

Ainsi le croyant israélite touche, par le prophétisme, à la plus haute révélation divine dans le passé et, par le messianisme, aux plus vastes espérances religieuses dans l'avenir. Sa foi fait de lui un citoyen du monde et son attente du Règne de Dieu le console des tristesses et des obscurités du présent en lui permettant d'entrevoir pour plus tard une manifestation plus complète de la vérité éternelle¹.

* * *

Mais le fait chrétien est là aussi, il s'impose à notre attention et je suis bien obligé d'en chercher une explication. Il occupe une telle place dans la pensée des hommes, il a élevé, éclairé et trempé pour les luttes héroïques tant de multitudes d'âmes les poussant jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la sainteté, il s'est révélé comme une source si prodigieusement abondante de dévouements et de vertus, de science, d'art, de poésie, d'éloquence, il a marqué de son empreinte tant de races et de civilisations, mais en même temps il apparaît sous de si multiples aspects, il soulève tant de problèmes, prête à tant de critiques et trouble tant de consciences par les divisions et les luttes qu'il a engendrées, les fanatismes qu'il a inspirés, les persécutions qu'il a dictées et les travestissements dont il est sans cesse l'objet, qu'en vérité l'esprit reste confondu en présence d'une si formidable énigme.

Le christianisme repose sur la Révélation dont Israël a été constitué le gardien et il enseigne, d'autre part, que dans le plan du Dieu miséricordieux, le salut des nations ne pouvait se fonder que sur la réprobation du peuple dépositaire des promesses. Il est impossible que la vraie religion s'établisse sur une flagrante contradiction. Le moins que puisse dire un chrétien qui réfléchit sérieusement sur ces questions, c'est qu'il doit y avoir quelque secrète vérité dans la protestation séculaire d'Israël.

Il s'est passé au XIII^e siècle de l'ère chrétienne un événement qui offre une frappante analogie avec le fait chrétien dans ses données évangéliques. Un homme a paru, épris d'un rêve sublime, capable de révolutionner le monde, de créer une religion nouvelle, tout au moins de transformer de fond en comble la religion du monde occidental en la retrempeant à la source pure de ses origines. J'ai nommé le bienheureux François d'Assise qui, avant sa conversion, se sentant appeler à d'extraordinaires destinées, disait en plaisantant à ses jeunes compagnons de plaisir : «Vous verrez que je finirai par être adoré du monde entier !» Quand l'humble pénitent d'Assise vint s'agenouiller à Rome aux pieds du souverain pontife pour lui exposer son plan de réforme des mœurs, son idéal de vie religieuse, Innocent III, en politique avisé, ne repoussa pas l'étrange et séraphique apparition, vivant reproche contre la corruption de l'Eglise en ce temps-là ; il s'empressa de couper les ailes à l'idée franciscaine, en ouvrant les bras à celui qui la portait ; il se hâta de la dépouiller de son originalité et de sa vigueur en lui donnant des cadres monastiques, de mettre en un mot, selon l'expression évangélique, le vin nouveau dans de vieilles outres. Plus tard l'Eglise a placé saint François d'Assise sur ses autels et nul ne vit que la bulle de canonisation proclamait de fait la faillite de l'idéal franciscain étouffé dans son germe.

Que serait-il arrivé si le judaïsme du premier siècle avait accueilli et embrassé l'Evangile au lieu de le repousser ? Nous aurions aujourd'hui dans nos deux Talmuds, à côté des paroles de Hillel le Hassid et de tant d'autres pieux docteurs, les *Amar R. Yeschoua ben Yosef Hannotseri* «paroles de Rabbi Jésus fils de Joseph le Nazaréen» dont on dirait : Certes, ce docteur-là s'est trompé en annonçant l'avènement imminent du Royaume des Cieux sous la forme d'un bouleversement cosmique transformant toutes choses, mais que de choses sublimes il a dites !

Le judaïsme enrichi de cet apport spirituel aurait-il conquis le monde païen ? Aurait-il mieux dégagé de ses authen-

¹ Note de LHR : intégré dans Vatican II.

tiques traditions les deux aspects de la Loi divine, l'aspect particulariste pour Israël seulement et l'aspect universaliste embrassant tous les hommes ? Nul ne peut le soutenir avec certitude ; libre à chacun de le supposer. Mais le christianisme, tel quel, ne serait pas né.

Le christianisme est né de l'opposition que le judaïsme a faite à la prédication évangélique, en sorte que les chrétiens devraient témoigner à Israël, pour cette fin de non recevoir, une infinie reconnaissance. Quant à moi, convaincu que la Sagesse éternelle dirige l'évolution religieuse de l'humanité selon un plan providentiel, je ne saurais regretter un seul instant que le monde païen ait adopté et interprété pour son compte et pour son propre salut le fait évangélique. Je me refuse, d'autre part, non moins énergiquement à admettre que le judaïsme ait eu tort de persévérer dans son attente de l'avènement messianique au lieu de le croire réalisé. Jérusalem ne pouvait pas abdiquer devant Rome et pour l'humanité qui tâtonne encore si péniblement, cette fidélité à l'Alliance divine laisse ouvertes devant nous toutes les perspectives du salut.

* * *

A ceux de mes frères chrétiens qui liront ces pages j'adresse donc, en terminant, cet appel : Vous qui ne connaissez que le corps du judaïsme et qui, pour parler comme le philosophe Renouvier, le trouvez indigne, avez-vous jamais cherché à pénétrer son âme ? La seule pensée qu'elle a palpité dans l'âme de Jésus devrait vous inspirer le désir de la connaître. Il y brille une lumière capable d'éclairer singulièrement les destinées du christianisme et d'apporter la solution à bien des questions que vous vous posez.

A mes frères israélites, je dirai d'autre part : L'Eglise, cette autre vivante énigme, a l'habitude de représenter la Synagogue, le rouleau sacré à la main et un bandeau sur les yeux. Il y a une large part de vérité dans cette image, non point dans le sens qui lui est donné par la théologie, mais dans celui que nous révèlent à la fois l'histoire juive et le présent état du judaïsme. Vous possédez des trésors que vous ne connaissez pas ou que vous ne savez pas utiliser, et, non contents de laisser improductif votre patrimoine spirituel, vous fermez les yeux, parfois volontairement, sur l'action du doigt de Dieu en Israël. Quand donc deviendrez-vous les ouvriers conscients de l'œuvre que le Dieu de vos pères a voulu par vous accomplir dans le monde ?

Elie Benamozegh, dans le titre de son grand ouvrage, a résumé toute l'histoire universelle envisagée au point de vue divin :

L'Humanité ne peut remonter aux principes essentiels sur lesquels doit reposer la société humaine sans rencontrer Israël.

Israël, de son côté, ne peut approfondir sa propre tradition nationale et religieuse sans rencontrer l'Humanité.

APPENDICE I

Mon intimité avec le Père Hyacinthe ne fit que s'accroître et il s'ouvrait à moi de toutes ses préoccupations du moment. Il me demandait conseil en toute circonstance avec une simplicité touchante chez un homme tel que lui. C'est ainsi qu'il me mit au courant des sollicitations dont il fut l'objet au moment où, le Pape ayant interdit aux évêques de France la constitution des associations cultuelles, des politiciens, plus combatifs que bien inspirés, s'imaginèrent qu'on pouvait lui créer des difficultés et provoquer en France une sorte de schisme. Ils firent appel à M. Loyson cherchant à le mettre à la tête d'un mouvement dont la «cultuelle» de M. Villatte fut une manifestation aussi grotesque qu'éphémère.

J'ignore si Paul Loyson, trop intelligent pour bien augurer de l'aventure, songea à pousser son père dans cette affaire. Celui-ci m'écrivait à son sujet : «La voie où marche ce cher enfant est peut-être plus difficile encore que celle de son père. Le fond de son âme est très religieux, mais ceux qui l'entourent ne le sont pas, et la lumière qui les éclaire tous, dans cette atmosphère troublée, est défectueuse». Mais je sais que Mme Loyson, qui avait toujours fait preuve d'une incompréhension totale de la situation religieuse en France et qui frémissait sans cesse d'un saint enthousiasme à l'idée de voir son époux exercer enfin une influence religieuse digne de lui, s'efforça de la décider à accepter les propositions qui lui étaient faites.

Le Père Hyacinthe me pria d'aller le voir à Genève. Il s'enferma avec moi dans son cabinet et me fit part des démarches que l'on multipliait auprès de lui et des scrupules qu'elles lui inspiraient. Je le conjurai de se tenir à l'écart d'une agitation indigne de lui, lui représentant qu'il se devait à lui-même de ne pas compromettre sa vieillesse dans la société de gens qui n'avaient nullement en vue le bien de la religion. Je fus assez heureux pour le convaincre. Je le vois encore se lever soudain et se diriger vers la pièce de l'appartement de la rue Lévrier où Mme Loyson se tenait à l'ordinaire occupée en ce temps-là à la rédaction de ses Mémoires. Elle avait cherché le jour même à me gagner à sa cause et elle attendait, confiante, le résultat de l'entretien. Le Père parla avec une force et une autorité que je ne lui avais jamais encore connues vis-à-vis de sa femme. Il dit sa détermination de demeurer étranger à un mouvement dont les instigateurs étaient mûs par des sentiments tout autres que les siens. Ce n'était plus l'homme à la parole si aimable, reflétant avec un charme captivant la douceur et la profondeur d'une belle âme, telle que nous étions accoutumés à l'entendre dans la conversation, c'était l'orateur au verbe puissant et qui n'admettait pas de réplique. Mme Loyson, atterrée, comprit que cette fois elle avait perdu la partie et elle acquiesça sans résistance à la décision que le Père venait de prendre. Elle ne me garda point rancune d'ailleurs de cet incident et ne cessa de me témoigner une affection toute maternelle.

Je n'eus malheureusement pas le même succès dans une autre circonstance où l'honneur du Père Hyacinthe n'était pas moins intéressé que dans la précédente. Je veux parler de la publication relative à l'abbé Charles Perraud et pour laquelle il s'agissait d'utiliser des confidences faites à M. Loyson à propos d'une liaison de ce digne prêtre destinée certainement dans sa pensée à demeurer secrète. Le Père me faisait part de ses hésitations à ce sujet dans une lettre datée à Nîmes du 5 décembre 1907: «Dites-moi ce que vous pensez de la biographie de Charles Perraud. En elle-même, elle serait certainement utile, car l'histoire de l'Eglise contemporaine, comme celle de l'Eglise du passé, est trop souvent l'œuvre du mensonge ou de réticences qui équivalent au mensonge. Le mariage secret du disciple privilégié du P. Gratry a été une faiblesse que j'ai toujours blâmée, mais cette faiblesse était tellement amenée par les circonstances et tellement accompagnée de sentiments religieux et purs qu'elle n'altère point la belle mémoire de mon ami. Toutefois je me demande jusqu'à quel point j'ai le droit de livrer, pièces à l'appui, ce secret qui n'était connu que d'un très petit nombre, à M. Houtin qui le transmettra au public, s'il le juge convenable, et sous sa propre responsabilité».

Historiographie consciencieux et d'une scrupuleuse exactitude, M. Houtin ne voyait dans le travail en question que la matière d'une

curieuse biographie et il était disposé à l'entreprendre d'une façon tout objective, avec une impartialité dont tous ses remarquables travaux historiques font foi. Jamais la passion n'est intervenue chez lui à aucun degré pour altérer son jugement et il eût étudié avec la même indépendance d'esprit et la même probité tout autre point d'histoire. Mais Paul Loyson de son côté apportait dans l'affaire des préoccupations bien différentes. Personne ne contestera la noblesse de sa nature et la fougue généreuse avec laquelle il se portait à la défense de ce qu'il considérait comme la vérité. Certes, il y avait dans son caractère, qu'il s'agisse de littérature ou de politique, de sentimentalité ou de patriotisme, une exagération fébrile et, avec cela, une intransigeance, une âpreté peu attirantes et qui ne laissèrent pas cependant de lui valoir de durables amitiés. Mais ce n'est pas un mystère non plus que son évolution s'était faite dans un sens nettement anti-chrétien et qu'il nourrissait en particulier à l'égard du catholicisme une hostilité marquée, d'autant plus inexplicable que son enfance avait été pénétrée de tradition catholique et qu'il professait un culte pour son père dont la tendresse pour l'Eglise imposait tout au moins une certaine réserve. Paul Loyson voyait donc dans les révélations sur la vie de Charles Perraud une manœuvre de guerre contre Rome, comme disait Mgr Lacroix, et cela suffisait pour qu'il désirât la publication de la brochure. Mme Loyson, d'abord hésitante, finit par se joindre à son fils, dans la persuasion qu'il y avait là une documentation en faveur du mariage des prêtres.

J'écrivis au Père Hyacinthe à plusieurs reprises et j'insistai de vive voix auprès de lui de la manière la plus pressante pour qu'il abandonnât le projet. J'obéissais en cela au désir d'éviter à mon vénéré ami les commentaires désobligeants que la presse catholique ne manquerait pas de faire à son adresse et le jugement sévère que de fort honnêtes gens allaient certainement porter contre ce qu'ils seraient en droit de considérer comme une déloyauté. Mes prières cette fois furent vaines et l'influence de son fils l'emporta. La brochure parut et elle eut des effets désastreux. Un ecclésiastique de Paris paya de sa situation la confiance qu'il avait témoignée au Père et il s'ensuivit une pénible polémique dans laquelle celui-ci ne pouvait nécessairement pas avoir le beau rôle. La publication faite, il chercha tout naturellement à la justifier. «Tous mes vrais amis approuvent ma conduite» m'écrivait-il. C'était un blâme qu'il m'infligeait, car il savait que mon sentiment n'avait jamais varié et c'était inexact aussi, car tous ses amis parmi les catholiques libéraux de Lyon et d'ailleurs furent unanimes à déplorer ces divulgations. Les liens d'affection qui m'unissaient à lui m'eussent interdit en tout état de cause de prendre ouvertement position contre lui, mais il faut bien reconnaître que M. le pasteur Paul Sabatier, qui fut mis en demeure de le faire, exprima tout haut une opinion que beaucoup partageaient tout bas.

Ce fut là le seul nuage qui troubla pendant quelque temps mes rapports d'amitié avec le Père Hyacinthe. L'incident d'ailleurs ne changea rien à l'attachement qu'avaient voué au Père ceux qui le connaissaient bien et qui, à aucun moment, ne doutèrent de son entière bonne foi. Avec le recul des années, il apparaît déjà comme étant d'assez médiocre importance et cela est pour nous donner raison, à nous qui eussions souhaité qu'il ne fût jamais soulevé. Personne ne s'avisera en effet d'aller chercher dans le douloureux épisode de la vie de Charles Perraud une documentation pour l'histoire de l'Eglise de France, ni un argument contre le célibat ecclésiastique. Avec une institution telle que le catholicisme, c'est sur un plus solide terrain que la discussion doit être portée.

APPENDICE II

Ces dernières paroles furent répétées textuellement par le père dans la conférence qu'il donna, avec une force extraordinaire pour ses 86 ans, à l'Union des Libres penseurs et des Libres croyants pour la culture morale, le 3 décembre 1911. Ce fut le chant du cygne de l'inoubliable orateur. Il devait m'accompagner à Nice, mais son fils insista pour que son voyage fût retardé et je partis seul dans le courant de décembre pour préparer son installation. Cependant les jours s'écoulaient et il m'écrivait : «Je sens, mon ami, que si je veux éviter une grave maladie, je devrais me hâter d'aller vous rejoindre». Et il ajoutait ces paroles qu'il avait plusieurs fois prononcées devant moi : «Le Père Hyacinthe ne peut pas mourir dans les bureaux des Droits de l'Homme !» faisant allusion aux tendances du journal que dirigeait son fils. Son désir eût été de finir sa vie dans un cloître où, tout en gardant sa liberté de croyant, il eût retrouvé l'atmosphère de piété de ses anciens souvenirs, car, disait-il, «il y a en moi plusieurs couches successives et en descendant au fond de moi-même, je retrouve le moine qui disait la messe».

Le 24 janvier 1912, il m'écrivit : «Vos lettres sont bien bonnes, mais je ne peux y répondre. Je garde le lit... Il n'y a absolument aucun danger, mais vous comprendrez que dans de telles circonstances, il m'est impossible de fixer l'époque précise de mon voyage - si désiré - à Nice... Tout travail m'est actuellement impossible, mais je suis votre conseil. Je sommeille en la présence de Dieu». Ce fut sa dernière lettre. Le samedi 10 février, à la synagogue de Nice, un ami m'apprit la nouvelle, arrivée par la voie des journaux, de la mort du Père survenue la veille. Je suis en droit de me demander comment il se fait que je n'aie pas été, durant les derniers jours, informé de la gravité de son état et appelé à son chevet où je me serais hâté d'accourir. Le 2 novembre 1911, il écrivait dans son journal : «Même si je meurs la main dans la main de mon Paul, je voudrais être assisté par des croyants comme Pallière et Abd-El-Hakim !» Or Abd-El-Hakim, notre cher ami musulman, était présent et je n'y étais point. La dépêche reçue de Paul Loyson, quand tout fut fini, était seulement pour m'informer que je devais abandonner, comme désormais sans objet, le travail dont je m'étais chargé à la demande de son père, la traduction du livre de Mme Loyson : *A Jérusalem à travers les pays de l'Islam*, déjà très avancée. Se peut-il que mon vénéré ami qui, à la mort de sa femme, n'eut de cesse que je ne fusse arrivé près de lui, n'ait à aucun moment exprimé le désir de me voir au cours de sa dernière maladie ? La question a peut-être une certaine importance pour l'histoire de Hyacinthe Loyson.

Il me paraît hors de doute que le mystique que j'étais aux yeux de Paul Loyson n'inspirait point à celui-ci une absolue confiance. Sous le juif que j'étais devenu, il découvrait encore le catholique qui subsistait toujours. Le Père m'avait demandé à deux reprises : «Si je vous prie, à ma dernière heure, de m'appeler un prêtre, le ferez-vous ?» Certes, il n'est rien que je n'eusse été prêt à faire, coûte que coûte, et surtout en un tel moment, pour répondre au désir de cette belle âme que je chérissais d'une filiale affection. Il ne s'agissait nullement dans la pensée du Père Hyacinthe, et je le proclame en toute franchise, d'une réconciliation avec l'Eglise catholique romaine au moyen d'une rétractation. Cette réconciliation, dans certaines conditions, eût peut-être été possible du vivant de sa femme, mais après la mort de celle-ci, elle lui eût produit l'effet d'une rupture, par-delà le tombeau, avec cette épouse qu'il avait aimée, après Dieu, plus que tout au monde. Mais il n'en est pas moins vrai que de toutes les prières qui pouvaient l'assister sur son lit de mourant, aucune ne lui eût été plus chère que celles d'un prêtre de son Eglise. Le saint abbé Huvelin lui avait fait un jour la promesse de venir à son appel et de prier, sans rien exiger de lui. Huvelin n'était plus, mais ne se pouvait-il trouver un autre saint de la même famille ?

Je ne saurai jamais si le Père eut pour moi une dernière pensée, ni comment elle se manifesta et je me refuse d'ailleurs à supposer que, dans son entourage, on aurait mis un empêchement à ma venue si elle eût été souhaitée par le malade. Mais j'ai tout lieu de croire que Paul Loyson qui, depuis le mois de décembre, veilla avec un soin tout particulier sur le grand solitaire de la rue du Bac, eût jugé très redoutable la présence, au chevet du mourant, d'un prêtre dans la communion de l'Eglise. Il était résolu à l'éviter en raison de l'interprétation qu'on n'eût pas manqué de lui donner dans le public et de la légende qui, pour la consolation de bien des âmes et surtout de celles du Carmel, se serait pieusement et facilement établie.

Le Père m'avait écrit deux ans avant sa mort : «Vous aurez une part considérable dans le soin de ma mémoire, ou, pour mieux dire, du témoignage que je dois rendre après comme avant ma mort, à la vérité religieuse pour laquelle j'ai été baptisé dans le christianisme et consacré dans le sacerdoce... Vous n'êtes point exposé à confondre avec mes convictions profondes et persistantes par rapport au christianisme bien compris, les objections et les hypothèses que soulève le travail quotidien de la pensée et que j'ai coutume

de consigner rapidement dans ce que j'appelle mon *Journal* ou mes *Mémoires*, écrits non pour le public, mais pour mes études personnelles». C'était répondre au désir de mon inoubliable ami que d'ajouter à mon propre récit ces souvenirs qui peuvent contribuer à mettre en lumière cette grande et belle figure.

En septembre 1997, Madame Catherine Poujol soutenait, à l'Université Paul Valéry de Montpellier, sous la direction de Monsieur le professeur **Carol Iancu**, un Diplôme d'Etudes Approfondies sur le thème : "L'idée messianique après la Shoah dans les traditions juive et chrétienne". L'originalité, pour nous, de ce travail, c'est que l'auteur a utilisé, comme "source" de son analyse, la revue **Sens** dont elle a systématiquement dépouillé les numéros de janvier 1977 à décembre 1985. En relevant tous les articles où apparaît le concept de "messianisme", elle a pu dégager «des prises de positions multiples, parfois opposées, mais allant toujours dans le sens d'une interprétation de l'Histoire où la présence de Dieu est une constante. Présence ou absence, colère ou silence, mais de toute façon point de départ incontournable, à la base de toute réflexion sur les événements mondiaux et qui, si on la supprime, mutile la vision qu'Israël a de lui-même et celle que l'Eglise porte sur Israël». Nous avons choisi, en accord avec Madame Poujol, de présenter ci-dessous le ch. IV de la seconde partie, consacré à la formulation, dans le cadre de la tradition chrétienne, d'une **nouvelle théologie de l'estime**. [Y.C.]

INTRODUCTION

La Shoah a amené les Eglises chrétiennes à dresser un **constat de faillite devant 2000 ans d'évangélisation basée sur l'antijudaïsme**, ce que Jules Isaac qualifiait d' "**enseignement du mépris**". Les Eglises catholiques et protestantes traumatisées luttent, plus ou moins, contre le refoulement qui serait la tentation de nier le génocide et les responsabilités des Chrétiens. Comme l'affirme Lovsky : «*Le mystère d'Israël nous contraint à une rupture avec la tradition triomphaliste qui n'est pas fidèle à la nature de l'Eglise*¹». De ce fait, elles tentent de proposer un "**enseignement de l'estime**" basé sur "une évangélisation plus prudente" selon l'expression d'André Gounelle, et mettant un **frein au prosélytisme chrétien**².

De façon générale, le **renouveau de l'enseignement chrétien** consiste à «**expurger les passages maladroits ou tendancieux des manuels catéchistiques**³» et à proposer une **redécouverte de la judéité de Jésus**, qui est appréhendé comme juif, pratiquant les *mitsvot* (commandements), discutant avec les pharisiens en maître et rabbin. **Des Juifs pharisiens expliquent, aujourd'hui, aux Chrétiens les racines de leur foi et les Chrétiens étudient le Talmud**⁴. Tentatives qui permettent au Père Kurt Hruby de déclarer : c'est «un **renouveau théologique**» ! Il précise :

«Le véritable enjeu n'est pas tant l'appréciation du phénomène juif à la lumière de la révélation chrétienne, si indispensable que soit un revirement total sur ce plan, que la reconnaissance de l'existence et de la démarche juives actuelles comme une **nécessité théologique au niveau même du plan de Dieu et de son perfectionnement dans le temps**⁵».

J'ai étudié cet "enseignement de l'estime" sous l'angle qui me préoccupe ici : **la mise en question de l'idée messianique**. Il m'a semblé que la redécouverte du sens de l'existence juive, de la judéité de Jésus, de l'enseignement des Pharisiens et de la Bible interprétée par les Juifs, entraînait une reformulation de l'universalisme chrétien. C'est à cette redéfinition du messianisme chrétien par rapport à la "théologie de la terre" propre aux Juifs que les quelques pages suivantes sont consacrées.

1. LA REDÉCOUVERTE DU SENS DE L'EXISTENCE JUIVE

«**Oui, l'Eglise a changé**» déclare Mgr Matagrin, évêque de Grenoble, lors de la réunion de l'Alliance Israélite Universelle, le 16 octobre 1984, et il poursuit : «[L'Eglise] a d'abord pris une conscience aiguë de l'étendue du génocide dont ont été victimes les Juifs d'Europe, génocide symbolisé en un seul mot : "Auschwitz". Pouvons-nous nous relever d'une telle atteinte faite au sens même de l'homme ? Depuis ce crime, rien n'est semblable, d'autant que de nouveaux génocides menacent. De même, s'agissant de la Torah, un changement s'est manifesté. **Les Chrétiens redécouvrent la Torah**. Ils ont conscience que **foi et loi ne s'opposent pas**. Le Christianisme est un "agir", une pratique [...] De même, l'opposition artificielle entre Jésus et les Pharisiens tend à disparaître. L'Evangile est imprégné de l'esprit pharisien. Comme le rappelle Paul Ricœur : Judaïsme et Christianisme sont deux approches en tension de la vérité. L'objectivité des actes et l'authenticité de l'intention qui inspire ces actes conduisent nécessairement à ne pas oublier le Judaïsme. Enfin, les Chrétiens ont découvert le lien qui existe entre Torah, peuple et terre. Les Catholiques comprennent désormais le sens politique de l'existence juive et, par conséquent, la signification à la fois religieuse et politique de l'Etat d'Israël. Ce faisant, les Catholiques se réfèrent à une théologie de l'autre. Israël jouit d'une existence que relève à la fois de l'ordre et du droit, mais il est soumis aux vicissitudes de l'histoire mondiale⁶».

Cette redécouverte doit passer par la **fin du prosélytisme chrétien**. C'est la condition *sine qua non* rappelle le Grand Rabbin Kaplan : «La renonciation à tout prosélytisme n'a cependant qu'une portée limitée et ne s'impose qu'à ceux qui veulent bien l'adopter. Il n'en sera pas de même quand elle sera celle de toute l'Eglise et qu'elle figurera dans des Orientations vaticanes [...] Ce jour-là, le dialogue fraternel recommandé par le Concile connaîtra le **climat de confiance et aussi d'égalité**⁷ qui lui est nécessaire⁷». Ainsi que l'exprime André Neher dans *Existence juive, solitude et affrontement*, c'est un chemin de rencontre qui se fait à double sens : «C'est précisément parce que je souhaite que le Chrétien reconnaisse mon authenticité juive que je désire qu'il m'apparaisse, lui, dans son authenticité chrétienne. (...) la relation judéo-chrétienne est une variante de la relation inter humain⁸». Affirmation que Emmanuel Lévinas nuançait en rappelant qu'«on ne peut contester qu'avec le Christianisme d'aujourd'hui il y a, je ne dis pas un dialogue — tout le monde abuse du dialogue — mais un contact possible dans une conscience de parenté ; de parenté, notamment en face de toute cette partie du monde, de toute cette immense humanité qui n'a pas connu nos Ecritures communes. L'œcuménisme a certai-

¹ Note de LHR : **Avant, pour demain, un climat de subordination.**

Après le vidouy (la reconnaissance sincère du manquement et des fautes), on aura la techouva (la conversion à la conduite contraire), pour aboutir au tikkun (la réparation). Voir, Paul Giniewski, *L'anti-judaïsme chrétien, La Mutation*, p.342 – 343.

nement parmi ses causes l'apparition de milliards d'êtres humains du tiers-monde qui, entre le Judaïsme et le Christianisme, n'aperçoivent qu'une discussion qui oppose deux sectes de la même famille spirituelle ⁹.»

2. LA REDÉCOUVERTE DE LA JUDÉITÉ DE JÉSUS

La dimension prophétique de Jésus a été longtemps étouffée par l'Église catholique qui craignait que cette appellation réduise sa dimension. Le Pasteur Gagnebin réfléchit sur le titre donné par la Samaritaine à Jésus, en Jean IV,19, et que Jésus ne récuse pas : «Je vois que tu es prophète !» et l'auteur de l'article constate : «**Prophète**, ce fut l'une des premières appellations que l'Église écarta, et elle n'a jamais plus refait surface ¹⁰». Calvin, nous dit-il, la reprendra : il qualifiera Jésus-Christ de «Prophète, Roi et Sacrificateur», mais pour l'Église catholique, reprendre le titre de "prophète", c'est retrouver une des lignes maîtresses de la religion biblique : «le monothéisme, le moralisme, le messianisme [...] Le monothéisme, c'est tout ce qui nous tourne vers Dieu, vers le Père ; le messianisme, c'est la dimension eschatologique de son message, le Royaume et l'annonce de son retour ; le moralisme, c'est la nécessité de l'amour du prochain et l'exigence de la justice, sans lesquels la foi, les croyances et les rites ne sont rien ¹¹». Triptyque que l'on retrouve chez Paul, qui résumait le message chrétien au travers des trois vertus théologiques, et le Pasteur Gagnebin explique : «La foi, c'est le monothéisme ; l'espérance, c'est le messianisme ; l'amour, c'est le moralisme ¹²».

L'auteur reprendra cette lecture, en tentant de changer l'éclairage des textes évangéliques. «Il faut, selon lui, reconnaître que la théologie protestante — aussi bien que la théologie catholique — est une théologie coulée dans des catégories romaines ou grecques ; et l'image de Jésus qui s'en dégage est celle d'un Jésus occidental, d'un Jésus latin, d'un Jésus romain, d'un Jésus athénien et qui n'a absolument rien à voir avec le Jésus d'Israël. Toute notre théologie, que ce soit celle qui passe par Luther et Calvin, ou celle qui passe par Augustin et Thomas, est coulée dans des catégories occidentales, logiques, rationalistes, totalement étrangères à la mentalité sémitique ¹³».

Quelles sont les conséquences de cette redécouverte ?

1/ Peut-être, et en premier lieu, une **redéfinition de l'espace géographique et de l'histoire de l'Église**. La survivance d'Israël, c'est la rencontre dans l'attente, dans la mise en œuvre du projet divin, *hinc et nunc*, la **visée commune sur le monde**, et la **fin du triomphalisme de l'Église**. «Israël vivant, Israël debout, c'est un miracle et c'est un signe puisque le peuple de Dieu ne cesse d'y retentir. Oserions-nous en mesurer à notre aune la portée ? Redevenue plus mystérieuse à elle-même, plus incertaine de son rapport avec le monde, la conscience chrétienne se penche, attentive et respectueuse, sur ces Juifs hier encore méprisés ou présumés coupables. **Elle ne juge plus**. Il lui semble qu'autour d'Israël s'épaississent les ténèbres de sa propre histoire. Elle attend avec lui, comme lui ¹⁴».

2/ La **lecture des textes de l'apôtre Paul en est modifiée**. Paul, qui vit dans le temps de la Rédemption, répand sa parole en Diaspora juive, dans "le monde entier". La Parousie est pour tout de suite, la Loi est supprimée en "ces temps qui sont les derniers" et il court l'annoncer dans les Synagogues installées autour de la Méditerranée où il trouve accueil chez les Juifs d'abord, puis chez les païens, ce qui est logique, car le Judaïsme a toujours voulu annoncer le **monothéisme**. Le Judaïsme antique est prosélyte (la traduction de la Septante en est la plus belle illustration) et la pensée juive **ne conçoit le monde que converti au monothéisme**. Le Père Dabosville montre comment «l'Église a été enfin contrainte, par vingt siècles, de comprendre que sa catholicité n'affectait ni le temps, ni l'espace. Saint Paul, Apôtre des Gentils, croyait avoir fait entendre la Bonne Parole à toute la terre (c'est-à-dire, en son siècle, d'un bout à l'autre de la Méditerranée). N'y avait-il pas déjà un accomplissement messianique ? ¹⁵»

3/ La conséquence la plus importante est qu'est posé le problème des **"deux voies de salut parallèles"**. Cette idée bouleverse toute la théologie chrétienne, aussi n'est-elle pas admise dans le Catéchisme de l'Église catholique de 1992, mais elle est soulevée par le Père K. Hruby dès 1979 en ces termes : «Apparemment, en reconnaissant non seulement la pleine légitimité de la voie juive mais aussi sa nécessité au niveau du plan de Dieu non seulement pendant la longue période de l'histoire humaine où elle coïncidait avec le plan du salut mais présentement et actuellement, on admet deux voies de salut parallèles tandis que la vision chrétienne ne peut précisément admettre qu'une seule et unique voie, celle ouverte par le Christ ¹⁶». Mais il ajoute aussitôt : «La question qui se pose à ce niveau [...] est de savoir si, en fonction des liens intimes qui existent entre le Judaïsme et le Christianisme, il y a effectivement lieu de parler de deux voies ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une seule et unique voie au niveau de laquelle la dimension juive constitue un élément **indispensable** pour éviter précisément qu'au cours de son évolution à travers les âges, elle ne s'éloigne pas trop [...] de son inspiration primitive et donc de cette "racine" dont parle Paul ¹⁷ ».

De là découle, en tout cas, **toute une relecture de Paul** : l'«endurcissement» d'Israël deviendrait «pédagogie divine», «drame nécessaire au niveau même du plan de Dieu [...] de sorte qu'il faut interpréter positivement cette démarche d'Israël comme voulue par la sagesse mystérieuse de Dieu et s'interroger sur son sens chrétien. C'est là le travail théologique indispensable qu'il y a lieu d'entreprendre de toute urgence pour que les relations entre l'Église et le peuple juif puissent, après une phase préliminaire de "dégel", se développer conformément à leur vraie dimension spirituelle ¹⁸ ».

4/ La création de l'État d'Israël entraîne une relecture théologique. Dans son Traité sur les Juifs paru en 1979, Franz Mussner «contrairement à la presque totalité des documents publiés jusqu'à présent du côté catholique, [...] n'hésite pas à mettre l'accent sur les **liens absolument uniques** qui existent entre le peuple juif et le pays de ses ancêtres, lien confirmé dans le Nouveau Testament par la triple mention des promesses bibliques à cet égard (Ac 7,3; He 11,9s. ; Mt 5, 5), de sorte qu'il peut constater : "L'existence de l'État d'Israël évoque tous les jours, au niveau de la conscience du monde et de l'Église, que le Juif existe et que Dieu de n'a pas "congédié" en ce qui concerne sa direction. En tout état de cause, l'État d'Israël constitue à cet égard un signe qu'on ne peut pas ne pas apercevoir" ¹⁹ ».

5/ La redécouverte de la Torah en tant que code moral, rituel, prescription journalière, amène les Chrétiens à s'interroger sur l'attitude du Juif Jésus qui pratiquait toutes les *mitsvot*, et sur la nécessité de ritualiser la vie du croyant. **Le rite étant l'unique manière de faire pénétrer le divin dans l'ordinaire** du boire, manger, sexualisé pour tout homme... La redécouverte de ce que signifie l'obéissance à la Loi, non comme une contrainte mais comme un moyen de se définir en

présence de la transcendance. «L'obéissance à la Torah doit être comprise comme un précepte divin de sanctifier la vie de tous les jours, précepte dont Jésus a explicitement reconnu la validité ²⁰». Ce que Lévinas commentait en expliquant qu'une éthique de vie n'a pas à s'ajouter au dogme, mais qu'il convient de saisir qu'un dogme est «la morale même». Ainsi «les grands mots "amour", "présence de Dieu" se concrétisent avec une vraie grandeur dans les sordides questions de la nourriture, du travail et du logement ²¹».

6/ Enfin, **Israël aurait une voie propre**, après l'avènement du Christ, dans l'Histoire du salut. Il faut pour comprendre cela se reporter à l'image paulinienne de l'olivier greffé "à l'envers" et que Paul qualifie lui-même de "contre nature" (Rm XI,16) ²². Car, pour qui sait greffer, il ne peut y avoir de greffe d'un arbre sauvage sur un arbre franc (on greffe, par exemple, une qualité sélectionnée de poirier ou de pommier sur un cognassier franc, mais jamais le contraire).

Partant donc de la métaphore de l'olivier sauvage greffé sur un olivier qui donne ses propres fruits, métaphore utilisée par Paul, il convient de comprendre que le Salut d'Israël se continue par «sa voie propre après l'avènement du Christ. [D'après Mussner] : "Si cet olivier (Israël) grâce à sa racine porte l'Église, celle-ci continue de vivre d'Israël et ne peut pas s'en passer si elle ne veut pas se "faner". En oubliant Israël, elle se couperait elle-même de sa racine. Pour cette raison, Karl Barth a fait remarquer à juste titre qu'il ne peut pas y avoir de vrai œcuménisme sans qu'Israël en fasse partie" ²³».

Mais si Israël a encore une fonction positive dans l'économie du Salut, cela veut dire que «le Juif continue [d'après Mussner] d'être en permanence **le témoin de Dieu dans le monde** et, en tant que tel, **la SEULE preuve de l'existence de Dieu** [...]. Il est en permanence le témoin du caractère concret de l'histoire du salut et du Dieu caché dont les voies sont mystérieuses. C'est le Juif qui ne permet pas que l'idée messianique se perde dans le monde, qui entretient l'espoir de voir surgir un monde meilleur, qui reste, au niveau de l'histoire du monde, le témoin de ce que la volonté de Dieu n'est pas accomplie encore ²⁴, s'opposant ainsi à la déclaration emphatique du Christianisme que le temps, la vérité et les jugements portent désormais un caractère définitif. C'est par le Judaïsme que l'histoire de l'humanité est devenue une histoire sainte ²⁵». Car comment concevoir une Église chrétienne sans se référer à l'héritage d'Israël : «le monothéisme, l'idée de création, le concept de l'homme créé à l'image de Dieu, la connaissance de Dieu, l'amour du prochain, le principe de pénitence, l'Alliance divine, l'idée messianique, la découverte de l'avenir, la critique prophétique de l'injustice, le désir de voir émerger un monde plus juste, la conscience, le Décalogue, l'expiation, le Shabbat et la croyance en la résurrection ²⁶».

C'est à tout cela que mène «la redécouverte de la judéité de Jésus dans la théologie chrétienne» et ce sont là «les conséquences inévitables qu'il faudra en tirer, même si ces conséquences vont à l'encontre des positions traditionnelles, comme celles d'après lesquelles Jésus aurait "fait éclater", "surmonté" ou "aboli" le Judaïsme ²⁷». C'est à une «**réparation théologique** ²⁸» que l'Église est appelée. Elle a déjà reconnu que les Juifs n'étaient pas "décides" (Nostra Aetate §4), il lui reste à regrouper ses troupes pour unir ses forces à celles des Juifs dans l'élément majeur qui leur est commun, selon Mussner : «l'espérance d'une rédemption définitive et du rétablissement final d'un monde meilleur... (Car) les oracles des prophètes, en effet, n'ont été **accomplis que partiellement dans Jésus de Nazareth**, et il en reste un excédent notable... que le Juif ne cesse de souligner en faisant remarquer que Jésus ne semble pas avoir accompli les promesses concernant les temps messianiques... car le monde continue toujours à marcher de travers, ce que personne ne peut contester ²⁹».

3. LA REDÉCOUVERTE DES PHARISIENS

Les travaux des historiens ont permis de placer Jésus en situation de Juif, vivant au premier siècle de l'ère courante, en Palestine occupée par les Romains. Jules Isaac, Joseph Bonsirven, Jean Daniélou, Marcel Simon, Salo W. Baron, Finkelstein, parmi tant d'autres, ont retrouvé les "pharisiens historiques" parmi lesquels évoluait Jésus, auxquels il se confrontait, mais avec lesquels il partageait le respect de la Loi, l'application des *mitsvot* (commandements). Paul Ricoeur fait remarquer qu'on a découvert, grâce aux historiens, que «**les rabbins du Talmud sont les contemporains et les vis-à-vis des Pères de l'Église, d'un Origène, d'un Augustin par exemple** ³⁰». Et comme réfléchissant à sa propre démarche, il ajoute : «il faut que je rétablisse en moi-même cette synchronie pour prendre au sérieux ce dialogue. Cette chronologie double est d'ailleurs difficile et terrible à penser car elle est inaugurée par le parallélisme de Gamaliel et de Paul, et elle se poursuit par le parallélisme des Talmudistes et des Pères. [...] Ce fut pour moi une grande épreuve que de reconnaître la grandeur historique, éthique, théologique des Pharisiens ; mais c'est je crois la **condition première de toute reconnaissance du Juif par le Chrétien** ³¹».

Sortir du légalisme, de la caricature, pour percevoir ce que peut avoir de positif «**la volonté d'obéissance totale, la volonté d'obéissance vivante, la volonté d'obéissance joyeuse** [...] Le légalisme est en quelque sorte le négatif de l'esprit vivant des Pharisiens. Dès que ce travail vivant d'interprétation s'arrête, alors nous avons un homme écrasé par des lois innombrables ³²». Jésus ne fait que cela : interpréter face à des hommes qui appliquent la Loi de façon légaliste. Que Jésus les critique de l'intérieur est normal. Quelle Église, quelle religion ne compte pas ses **fondamentalistes** ; ses observants rigoureux et inhumains ? Aussi, gardons-nous d'un jugement trop hâtif ou répétitif sur les Pharisiens. «Gamaliel et Paul, nous dit Ricoeur, ce sont deux possibilités que nous portons chacun en nous. Selon l'une, l'homme n'existe que s'il réalise une règle et s'il applique dans une obéissance quotidienne et complète la signification de cette règle. Selon l'autre, la vie morale n'est possible qu'à partir non pas d'un commandement mais d'une sorte d'acte de libération à partir duquel nous avons à créer notre vie dans une sorte de liberté joyeuse. Or, comme nous le voyons, les Chrétiens n'ont pas vécu finalement l'expérience de saint Paul parce que peut-être elle ne peut pas l'être, qu'elle ne représente, elle aussi, qu'une sorte de cas-limite de l'existence morale ³³».

Cette relation au pharisien est essentielle, car ce sont eux que nous rencontrons chaque jour. Ils sont aujourd'hui les seuls survivants de tous les courants juifs contemporains de Jésus (Zélotes, Sadducéens, Baptistes, Esséniens, etc.) Dans le dialogue judéo-chrétien, le vis-à-vis du Chrétien est un Pharisien ; dénigrer, critiquer, se moquer, traiter d' "hy-pocrite", caricaturer le Pharisien des Évangiles, c'est quelque part insulter le Juif moderne quel qu'il soit. «Si ce débat ne

m'est pas extérieur [...] il faut que j'accepte que le Pharisien soit placé en face de moi, compris et retenu et non point détruit et méconnu. Peut-être même l'histoire ne peut-elle être envisagée dans sa totalité si l'homme juif ne demeure pas, **de façon secrète, le repère et le centre de cette histoire**. Il faut alors que le Juif demeure, et demeure Juif ³⁴».

Armand Abécassis pousse sa réflexion de Juif pharisien moderne jusqu'à tenter de «retrouver cette qualité pharisienne de Jésus ³⁵» et il souligne que «être Pharisien aujourd'hui, c'est reprendre ce vieux message prophétique qui fait que, peut-être, depuis 1939 et 1948, le monde est en train de changer. Aujourd'hui le signe en est le retour des Juifs sur leur terre. Être Pharisien aujourd'hui c'est affirmer finalement, comme les prophètes l'ont toujours répété, que le sionisme est constitutif du messianisme. Je ne parle pas du sionisme politique mais d'un sionisme spirituel inscrit définitivement dans l'âme du Juif grâce aux Pharisiens essentiellement, qui ont tout fait pour rapporter à la terre promise le sens du comportement du Juif en exil. Il n'y a pas, pratiquement, une loi que nous vivons en exil qui ne soit pas rapportée à cet espoir qu'un jour Dieu viendra à Sion. Une première fois, il s'est révélé au Sinaï, la prochaine fois quand il viendra (ou quand il reviendra), ce sera à Sion. **C'est de Sion que sortira de nouveau la Torah et pour toute l'humanité. Le messianisme pourra alors s'élargir en eschatologie universelle** ³⁶».

4. LA REDÉCOUVERTE DE LA "THÉOLOGIE DE LA TERRE"

En suivant cette démarche d'esprit, Alain Marchadour propose d'«accorder à la terre plus de place qu'on ne lui fait dans la théologie biblique. Ce qui constitue le drame de l'histoire narrative ne saurait relever de l'accidentel ³⁷». Cette terre promise par tout le Pentateuque et jamais atteinte par Moïse, le guide, le maître, le médiateur. Cette terre donnée dans la gratuité après le passage au désert, lieu de la pédagogie divine, à une autre génération d'hommes que celle des Hébreux sortis d'Égypte. Terre donnée mais aussi **terre d'Alliance** où le projet divin pourra être mis à l'œuvre par les hommes. Terre consacrée à Dieu, où l'homme observe le *Shabbat*, où même le temps sera contraint de suivre le rythme imposé par l'homme à la nature (les talmudistes appelle *Shabbat* la "circoncision du temps"). Une terre qui doit être méritée, terre d'accueil à l'étranger (36 prescriptions dans la *Torah* à ce sujet), à la veuve, à l'orphelin. Une terre où doivent vivre en paix les trois pouvoirs : royal, prophétique et religieux, et qui, à partir de Salomon, seule exception, ne connaîtra que des despotes. Une terre perdue à la suite de l'intervention de Dieu lui-même (*Jérémie*) parce que "souillée", profanée, lieu de meurtre, de débauche, d'idolâtrie. Terre d'exil, terre perdue, terre abandonnée et qui redevient stérile. Une terre qui sera redonnée si les Juifs la méritent à nouveau.

Une terre qui est **au centre des rapports entre le Judaïsme et le Christianisme**. «À partir du même matériau, du même livre (la Bible), les Chrétiens vont produire une autre lecture. Au couple harmonieux "terre/loi" va succéder une personne, le Christ, libre de toute attache territoriale. [...] À l'intérieur du message du Christ, se fait jour une spiritualisation du culte d'inspiration très prophétique. L'exemple le plus fort est donné par Jean : "L'heure vient où ce n'est ni sur une montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... mais l'heure vient — et nous y sommes — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité" (Jn 4,21). Mais une telle spiritualisation n'allait pas jusqu'à remettre en cause la **centralité** de la terre ; Jésus lui-même a exercé son ministère pour l'essentiel à l'intérieur des frontières d'Israël et les disciples d'Emmaüs expriment le rêve d'une restauration nationale où la terre d'Israël serait devenue une **terre d'alliance**. Mais cette spiritualisation sera radicalisée par les premières communautés chrétiennes ³⁸. »

Ainsi W.D.Davies affirme : «Le témoignage du Nouveau Testament est double : il transcende la terre, Jérusalem et le Temple, c'est vrai. Mais son histoire et sa théologie impliquent aussi ces éléments. Y a-t-il un principe qui pourrait réconcilier ces deux attitudes apparemment contradictoires ? Oui ! Implicite il a été suggéré que le Nouveau Testament trouve des lieux saints là où le Christ est ou a été. Il personnalise les lieux saints dans le Christ qui, comme figure historique, est enraciné dans une terre ; il a purifié le Temple, est mort à Jérusalem et a fait partager sa gloire à ces lieux et en d'autres places où il a été ; mais comme Seigneur vivant, il dispose de la liberté de se déplacer où il veut. Rendre justice au personnalisme du Nouveau Testament, c'est-à-dire à sa christo-centricité, c'est trouver la clé des divers niveaux de la tradition et à l'attitude qu'ils révèlent, à la liberté par rapport à l'espace et à l'attachement à l'espace... En résumé, à la sainteté des lieux, le Christianisme a fondamentalement (sinon totalement) **substitué** la sainteté de la personne ; il a christifié l'espace sacré ³⁹. »

Pour Alain Marchadour : «Une telle vision théologique s'imposera d'autant plus facilement qu'elle sera confortée par le déroulement de l'histoire de l'Église primitive. La domination, pour ne pas dire le **triomphe absolu** d'une église de diaspora, juif hellénistiques et païens, donnera corps à l'universalisme chrétien, désormais détaché de tout territoire précis. D'autre part, la disparition de la branche judéo-chrétienne emportera le dernier rempart qui aurait pu sacraliser la terre sainte ⁴⁰. »

C'est ce rapport à la terre, central dans la Bible hébraïque, qui a toujours été gommé par les Chrétiens. C'est cependant lui qui permettrait de **"plomber" le Christianisme**, de lui faire sentir physiquement que l'enjeu n'est pas de sortir de l'histoire, mais qu'il est urgent d'inscrire, ici et maintenant, sur un morceau donné de la planète, ces valeurs pour lesquelles il se bat depuis 2000 ans, valeurs qu'il a faites siennes **et qui lui viennent d'Israël**. Supprimer l'élément terrestre, la réalisation humaine et concrète du projet divin, c'est «aller à l'encontre de l'attente universellement développée dans le peuple juif, d'un royaume messianique de gloire. [...] La terre est donnée à Israël et aux autres peuples pour qu'ils en fassent une terre de fraternité, de justice et de réconciliation». Là est **l'enjeu de demain**, pour les Juifs et pour les Chrétiens : «ce n'est qu'en travaillant ensemble que nous pouvons amener la pleine réalisation du Royaume messianique. [...] Les Juifs ne sont pas des adversaires dans ce rêve messianique [...] mais des **partenaires** ⁴¹. »

Considérations qui amènent le cardinal Etchegaray à réfléchir sur la reconnaissance, par les Chrétiens, de la pérennité du peuple juif qui, selon lui, «n'entraîne pas seulement, pour l'Église, un problème extérieur à améliorer, mais un **problème intérieur qui touche à SA PROPRE DÉFINITION** ⁴²». Il tient à inclure Israël dans l'eschatologie chrétienne car, dit-il, «tant que le Judaïsme restera extérieur à notre histoire du salut, nous serons à la merci de réflexes antisémites ⁴³». Le premier accord diplomatique entre le Saint Siège et l'État d'Israël a eu lieu le 31 décembre 1993. Peut-on dire qu'il est le signe d'un changement dans les mentalités ? Il me semble que les paroles du Père Dujardin sont, aujourd'hui comme

hier, d'actualité : «Le peuple juif, son attachement à la terre, dérange toujours autant et dérange certaines lectures de l'Histoire, comme si son existence de peuple, son attachement à la terre portaient ombrage à d'autres interprétations de l'évolution de l'Histoire. Par exemple, à la mission historique du prolétariat, ou encore à une certaine façon d'exalter le tiers-monde, ou même, plus subtilement, à cette propension chrétienne, insuffisamment réfléchie, à investir a priori toute pauvreté ou toute souffrance d'une sorte de caractère salvifique⁴⁴».

* Catherine Pujol achève à l'heure actuelle un doctorat en Histoire sur «Aimè Pallière. Itinéraire d'un noachiste (1868-1949)», contenant ainsi sa recherche sur l'histoire des relations judéo-chrétiennes au XX^{ème} siècle.

¹ F.LOVSKY, "Un point de vue réformé", *Sens*, 1985 n°10/11, p.319.

² Ce point ne se vérifie pas ou peu dans les Églises évangéliques.

³ Cf. le numéro sur "L'enseignement religieux", *Sens*, 1980 n°10/11.

⁴ Cf. *Sens*, 1980 n°1/2, consacré aux Pharisiens et à ces études communes.

⁵ Kurt HRUBY, "Les relations entre le Judaïsme et l'Église. Jalons de réflexion théologique", *Sens/Rencontre*, 1979 n°12 (numéro spécial : "Pour une repentance chrétienne") p.34 (souligné par l'auteur).

⁶ G.MATAGRIN, "Le monde catholique face aux Juifs et au Judaïsme", *Sens*, 1984 n°12, p.469 [Il s'agit d'un résumé de l'intervention de Mgr Matagrín, rédigé par un auditeur, et non pas du texte de l'intervention elle-même. NDLR.]

⁷ Jacob KAPLAN, "Trente ans après", *Sens*, 1977 n°9/10, p.6. [Numéro consacré aux 30 ans de la Conférence de Seelisberg].

⁸ Thierry KOCH, "Les enjeux du dialogue dans le monde moderne", *Sens*, 1985 n°4/5, p.123 citant André NEHER, *L'existence juive*, Seuil, 1962, p.242 et p.241 [qui précisait que c'est "pour le Juif" que la relation entre Juifs et Chrétiens est "une variante de la relation interhumaine". Pour le Chrétien, du fait que "le Christianisme porte en lui le Judaïsme comme une écharde et comme un aiguillon", il en va autrement. NDLR.]

⁹ Emmanuel LÉVINAS, *Transcendance et Intelligibilité*, Labor et Fides, 1984, p.51, cité par Bruno CHARMET, *idem*, p.127.

¹⁰ Laurent GAGNEBIN, "Jésus, prophète juif", *Sens*, 1985 n°8, p.257, citant G.VERMÈS, *Jésus le Juif*, Desclées, 1978, p.295.

¹¹ *Idem*, p.257, en s'appuyant sur l' "introduction aux Prophètes", *La Sainte Bible*, Traduction de l'École biblique de Jérusalem, Éd. du Cerf, 1961, p.974-975 [NDLR.]

¹² *Idem*, p.257.

¹³ Laurent GAGNEBIN, "Jésus est né juif", *Sens*, 1982 n°9/10, p.209. Sur "Jésus juif", se reporter aux numéros de *Sens* suivant : 1980 n°10/11, p.263 ; 1981 n°7, p.173 ; 1983 n°6, p.121 ; 1984 n°11, p.413 ; 1985 n°1, p.31 ; 1985 n°7, p.213. Sans oublier la thèse de Y.Leibovitz selon laquelle Jésus n'a jamais existé ; 1984 n°9/10, p.349.

¹⁴ Pierre DABOSVILLE, "L'évolution de la pensée catholique à l'égard des Juifs", *Information juive*, décembre 1975, p.4, cité par Georges FRIEDMANN, "Avec Pierre Dabosville, sur son chemin", *Sens*, 1977 n°4, p.14.

¹⁵ Georges FRIEDMANN, *idem*, p.14, se référant à l'article du Père DABOSVILLE, *Information juive*, op.cit.

¹⁶ Kurt HRUBY, "Les relations entre le Judaïsme et l'Église. Jalons de réflexion théologique", *Sens/Rencontre*, 1979 n°12, p.34 (souligné par l'auteur).

¹⁷ *Idem*, pp.34-35 (souligné par l'auteur).

¹⁸ *Idem*, pp.36 (souligné par l'auteur).

¹⁹ *Idem*, p.37, citant Franz MUSSNER, *Traktat über die Juden*, Éditions Kösel, Munich, 1979. [Traduction française : *Traité sur les Juifs*, Cerf, 1981 ; citation p.34. NDLR.]

²⁰ Kurt HRUBY, *Idem*, p.37.

²¹ Emmanuel LÉVINAS, *Difficile liberté*, Albin Michel (Présences du Judaïsme), 1963, p.281 [Il s'agit d'un article paru dans *Évidences*, n°20, octobre 1951 : "État d'Israël et Religion d'Israël". NDLR.]

²² Lecture reprise par Mgr ETCHEGARAY, devant l'Assemblée Générale de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France à Marseille, le 24 mai 1981 : "Les relations entre Juifs et Chrétiens aujourd'hui", *Sens*, 1981 n°7, p.175.

²³ Kurt HRUBY, "Les relations entre le Judaïsme et l'Église. Jalons de réflexion théologique", *Sens/Rencontre*, 1979 n°12, p.37, citant Franz MUSSNER, *op.cit.* [citation : p.73 de la traduction française : *Traité sur les Juifs*, Cerf, 1981. NDLR.]

²⁴ C'est moi qui souligne.

²⁵ Kurt HRUBY, pp.37-38 [s'appuyant sur Franz MUSSNER, *op.cit.*, pp.81sq. NDLR.]

²⁶ *Idem*, p. 38 [résumant les différentes parties du chapitre II : "Le grand héritage de la foi d'Israël" de Franz MUSSNER, *op.cit.* pp.93-186. NDLR.]

²⁷ *Idem*, p.38.

²⁸ Titre du chapitre V (pp. 259-362) de Franz MUSSNER, *Traité sur les Juifs*.

²⁹ Kurt HRUBY, pp.38-39 [citant Franz MUSSNER, *op. cit.*, p. 406.]

³⁰ Paul RICŒUR, "Pharisiens et Chrétiens", *Sens*, 1980 n°1/2, p. 6.

³¹ *Idem*, *Ibidem*.

³² *Idem*, pp.14-15.

³³ *Idem*, p.16.

³⁴ *Idem*, p.17.

³⁵ Armand ABÉCASSIS, "Être pharisien aujourd'hui", *Sens*, 1980 n°1-2, p.20.

³⁶ *Idem*, p.22-23.

³⁷ Alain MARCHADOUR, "La terre dans la littérature biblique", *Sens*, 1982 n°7/8, p.169.

³⁸ *Idem*, p.181.

³⁹ W.D. DAVIES, *The Gospel and the Land*, pp.307-308, cité par Alain MARCHADOUR, *op.cit.* p.181.

⁴⁰ *Idem*, p.182.

⁴¹ John T.PAWLIKOWSKI, "La prédication du temps de l'Avent. Considérations nouvelles sur le thème de l'accomplissement", *Sens*, 1983 n°11, p.261.

⁴² Roger ETCHEGARAY, "La double mission de l'Église", *Sens*, 1983 n°12, p.304 [Il s'agit de l'intervention du cardinal Etchegaray au Synode des Évêques, à Rome, en date du 4 octobre 1983. NDLR.]

⁴³ *Idem*, p.305

⁴⁴ Jean DUJARDIN, "Rôle et responsabilité de l'A.J.-C.F. dans la connaissance du Judaïsme par l'opinion", *Sens*, 1982 n°9/10, p.199.

ÉGLISE CONCILIAIRE = EGLISE CATHOLIQUE : ? ? ?

Dans un précédent document nous avons signalé que les "Amis du Christ Roi de France" avaient combattu depuis 1999 en rappelant :

1. que la religion conciliaire était une nouvelle religion. Plus personne ne le disait, plus personne ne l'écrivait (voir tous les bulletins). Ce 1° est admis maintenant par beaucoup ;
2. que la religion conciliaire n'était pas catholique. Ce 2° est acquis. Voir le sermon de Mgr Tissier (Ecône, ordinations 29 juin 2002) dans notre document [Gesta Dei per Francos](#) ;
3. que l'église conciliaire n'est pas l'Église catholique. Malgré l'évidence, ce 3° passe difficilement ;
4. que Vatican II est Vatican d'eux, que l'église conciliaire est «d'eux». Les documents sortent et seront probants. Il suffit de lire Histoire du Concile Vatican II, sous la direction de Giuseppe Alberigo, éd. du Cerf, (cinq volumes, dont quatre parus, de 600 pages environ) pour en avoir la preuve. Lire aussi les 180 pages que Gerhart M. Riegner, secrétaire général du Congrès juif mondial pendant soixante ans, consacre au Concile Vatican II, dans son livre Ne jamais désespérer, aux éd. du Cerf. Nous en reparlerons.

Pour justifier le 4, voici une **déclaration récente extrêmement importante** :

Extraits de "L'origine du Christianisme" : questions ouvertes, à propos d'une série d'émissions diffusée par Arte, par Mgr Francis DENIAU, évêque de Nevers. L'article est publié dans la revue SENS, n° 290, **septembre 2004**, pp. 441/452¹.

"(...) Actualité des dons de Dieu au peuple juif".

"Paul, dans l'épître aux Galates vi, 15-16, après avoir affirmé : "la circoncision n'est rien, ni l'incirconcision ; il s'agit d'être une créature nouvelle" ajoute : "à tous ceux qui suivront cette règle, paix et miséricorde, ainsi qu'à l'Israël de Dieu". On a souvent opposé cette expression à I Corinthiens x, 18 qui parle de l'Israël selon la chair, en l'interprétant comme le peuple juif, alors que les Chrétiens seraient l'Israël de Dieu, le véritable Israël.

"La communauté chrétienne **se serait** ainsi substituée, à ses propres yeux, au peuple d'Israël, qui aurait perdu ce qui le qualifiait comme peuple de Dieu. **Cette théologie s'est développée** dans l'histoire du Christianisme, et elle a produit des fruits amers. Si l'Église est le véritable Israël, il n'y a plus de place dans ce monde pour Israël. Tout au plus, selon saint Augustin, demeure-t-il comme peuple témoin d'une élection devenue caduque, mettant en relief l'élection actuelle de l'Église. La dernière émission sur "l'origine du Christianisme" développe ce thème sous le titre "le véritable Israël", et y voit la source majeure d'un antagonisme irréductible entre Christianisme et Judaïsme.

"Il est vrai que l'histoire a bien des fois illustré cela, avec toutes les conséquences dramatiques que nous savons, en termes d'expulsion, de persécutions et de meurtres. Il y a eu un antijudaïsme chrétien, qui a été une des sources de l'antisémitisme. Mais cet antijudaïsme, tout en se référant à Paul en débat avec ses coreligionnaires, oublie le texte dans lequel le même Paul, après avoir douloureusement vécu ce qu'il appelle le mystère de l'endurcissement d'Israël (Romains xi, 25) prend le temps d'une réflexion théologique plus élaborée.

"C'est comme Juif qu'il s'interroge sur le mystère d'Israël dans les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains. "J'affirme ceci dans le Christ, car c'est la vérité, je ne mens pas, et ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit Saint. J'ai dans le cœur une grande tristesse, une douleur incessante. Pour les Juifs, mes frères de race, je souhaiterais même être maudit, séparé du Christ : ils sont en effet les fils d'Israël, ayant pour eux l'adoption, la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses de Dieu ; ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né, Lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement". (Romains ix, 1-5)

"Il faut lire ce texte complexe, dans lequel Paul rappelle aux païens devenus Chrétiens qu'ils ont été en quelque sorte greffés à l'envers, eux les sauvages, sur le tronc du bon olivier, et qu'ils n'ont pas à se glorifier au détriment de la racine et du tronc qui les portent. Ainsi "l'annonce de l'Évangile en a fait des ennemis de Dieu, et c'est à cause de vous" (cela a provoqué la conversion des païens) ; "mais le choix de Dieu en a fait des bien-aimés, et c'est à cause de leurs pères. Car les dons de Dieu et Son appel sont irrévocables". (Romains ii, 28-29)

"Depuis soixante ans, devant la confrontation aux persécutions nazies et à la Shoah, les Chrétiens ont repris conscience de ce rappel de Paul : "les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables". Ils ont redécouvert concrètement la présence d'Israël, et redécouvert que la fidélité d'Israël à sa Torah avait, aujourd'hui et non seulement dans le passé, un sens spirituel, une signification dans le dessein de Dieu pour le monde. Cette redécouverte s'est faite dans l'ensemble des Églises chrétiennes. **Pour l'Église catholique, elle a été exprimée avec autorité par le concile Vatican II.** Ainsi, après avoir cité ces paroles de Paul, rappelé tout ce que l'Église doit au peuple juif, et avant de condamner toute forme d'antisémitisme, Vatican II déclare : "Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux Chrétiens et aux Juifs, le Concile veut encourager et recommander entre eux la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel".

"Connaissance et estime mutuelles, dialogue fraternel, études bibliques et théologiques se sont développés depuis. **Aujourd'hui, l'Église a répudié toute "théologie de la substitution" et reconnaît l'élection actuelle du peuple juif, "le peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance qui n'a jamais été révoquée" selon l'expression du Pape Jean-Paul II devant la communauté juive de Mayence le 17 novembre 1980.**

"Cela oblige à toute une relecture de la Tradition, à un travail d'interprétation, à frais nouveaux, des deux Testaments. C'est une voie dans laquelle le Pape Jean-Paul II a tout particulièrement ouvert le chemin. La "théologie de la substitution", qui a fait beaucoup de mal, n'est plus la pensée de l'Église d'aujourd'hui. La reconnaissance de la signification actuelle de la fidélité d'Israël est la voie sur laquelle l'Église s'est engagée, en y découvrant un approfondissement de sa compréhension d'elle-même, de la signification de la bonne nouvelle du Christ, et de l'espérance pour le monde.

"Pour en revenir à l'épître aux Galates, un texte de la Commission Biblique pontificale sur le Peuple Juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne (2001) conclut une enquête minutieuse : "Jamais le Nouveau Testament n'appelle l'Église "le Nouvel Israël". En Galates vi, 16, "l'Israël de Dieu" désigne très probablement les Juifs qui croient en Jésus".

Francis DENIAU, Évêque de Nevers, Président du Comité épiscopal pour les relations avec le Judaïsme.

¹ Une grande partie de l'article est disponible sur le site Internet de la Conférence des Evêques de France.

Déformés par notre vision catholique nous croyons que les membres de Vatican II sont catholiques. J-P II, formé dans sa jeunesse par la religion catholique a encore, pour des catholiques, quelques apparences catholiques. Mais cette génération disparaît et les catholiques peu en rapport avec la nouvelle génération ne se rendent pas compte combien celle qui va y succéder n'a plus rien de catholique. Le successeur de J-P II, n'aura pratiquement plus d'apparence catholique. Il sera œcuménico-charismatico-maçonnico-mondialisco-gnostique¹.

Nombreux sont ceux qui préparent la succession de J-P II, et se préparent aux nouvelles orientations qui seront imposées. Ce document le prouve. Pendant que les clercs et les fidèles de la Tradition s'amusent, dorment ou s'entre-tuent, le complot de "Vatican d'eux" avance, la religion noachide se met en place dans les élites.

Pour un catholique ce rejet de la nouvelle alliance est le pire des blasphèmes car il contredit Jérémie xxxi, 31-34, expliqué dans l'épître aux Hébreux au chapitre viii. **A chaque messe, au moment de la Consécration, les chrétiens savent que LE SANG DE NOTRE-SEIGNEUR EST LE SANG DE L'ALLIANCE NOUVELLE ET ÉTERNELLE, comme Notre-Seigneur l'a enseigné lors de la Cène (Matthieu, xxvi ; 28, Marc xiv, 24 ; Luc, xxii, 20), l'ancienne alliance étant close au moment où le voile du temple fut déchiré après de la mort de Notre-Seigneur.**

Enfin, relisons ce passage de la brochure "Chrétiens ou marranes" :

(...) Un ouvrage encore particulièrement important est paru chez "Salvator" en avril 2000 : **L'ANTI-JUDAÏSME CHRÉTIEN. LA MUTATION de Paul Giniewski**, ouvrage qui fait une recension de "toutes les interprétations erronées" relatives à la "prétendue culpabilité du peuple juif qui a engendré des sentiments d'hostilité séculaires à son égard". L'auteur retrace ce que fut l'ancien "enseignement du mépris" et décrit sa mutation en un nouvel "enseignement de l'estime"...

Il confirme un fait peu connu² : **Jean XXIII** commit un autre geste inconvenant et judéophile, celui-là posthume. Il légua à la chrétienté un testament politique en matière juive: une prière composée peu avant sa mort demandant pardon à Dieu pour les souffrances infligées aux juifs par l'Église catholique. Mgr John S. Quinn, l'un des participants au concile de Vatican II, la divulgua : "nous sommes aujourd'hui conscients qu'au cours de beaucoup, beaucoup de siècles, nos yeux étaient si aveugles que nous n'étions pas capables de voir la beauté de ton peuple élu ni de reconnaître dans son visage les traits de nos frères privilégiés. Nous comprenons pourquoi le **signe de Caïn est inscrit sur notre front**. Au cours des siècles, notre frère Abel était couché ensanglanté et en pleurs, par notre faute, parce que nous avons oublié ton amour. Pardonne-nous la malédiction que nous avons injustement attachée à leur nom de Juifs. Pardonne-nous de t'avoir crucifié une deuxième fois en eux dans leur chair, parce que nous ne savions pas ce que nous faisons³».

Il n'a pas échappé à Giniewski que **J-P II**, à Mayence, le 17 novembre 1980, a rappelé explicitement que **L'Alliance avec Israël n'a jamais été révoquée**⁴ (p. 547). Cet aveu démontre que Jean-Paul II ne croit pas que le Christ est le Messie. Mais ce "pape conciliaire" parlera en 1997 (p. 95) des **"interprétations erronées et injustes du Nouveau Testament relatives au peuple juif"**. Faut-il rétablir

¹ Ces commentaires faits avant l'élection de Benoît XVI se sont avérés faux. Comme lors de la révolution anglicane ou de la Révolution Française, ils ont fait une pause. Ils ont fait très fort en élisant, comme pape conciliaire, le plus apparemment conservateur. La mission de Benoît XVI sera de réduire le dernier carré de catholiques, en intégrant la plus grande partie de ces fidèles dans la secte conciliaire. Et après, l'abbé Ratzinger est capable de tout. La phase annoncée comme devant suivre immédiatement JP II n'est que reportée. Elle est inéluctable.

² Citée dans une autre traduction par Pinchas E. Lapidé dans *ROME ET LES JUIFS*, p. 385, avec pour référence le *Catholic Herald*, du 14 mai 1965, note 1, cette prière de Jean XXIII avait été mise en doute. La Documentation Catholique qui citait cette prière dans son n° 1479, du 2 octobre 1966, a précisé plus tard, dans le n° 1481, du 6 Novembre 1966, qu'elle était fautive. Giniewski en l'an 2000, en confirme l'authenticité. Qui croire ?

³ Israël Shahak, dans *HISTOIRE JUIVE, RELIGION JUIVE, LE POIDS DE TROIS MILLÉNAIRES*, La vieille taupe, 1996, p. 190, écrit : "...La partie la plus importante de la prière des jours de semaine - les "dix-huit bénédictions" - contient une malédiction dirigée à l'origine contre les chrétiens, les juifs convertis au christianisme et les autres juifs hérétiques : "Et que les apostats (en hébreu meshummadin ; ce mot, dans l'usage rabbinique, désigne les juifs devenus "idolâtres", c'est-à-dire soit païens, soit chrétiens, mais il ne vise pas les juifs convertis à l'islam) n'aient aucune espérance, et que **tous les chrétiens périssent à l'instant**". Cette formule remonte à la fin du I^{er} siècle, quand les chrétiens étaient une petite secte persécutée.

Quelque temps avant l'an 1300, elle devint : "Et que les apostats n'aient aucune espérance, et que tous les hérétiques (en hébreu minim, ce qui désigne exactement ceux "qui ne croient pas dans l' [e Dieu] Un") périssent à l'instant", puis, sous d'ultérieures pressions, elle fut encore atténuée en : "Et que les traîtres n'aient aucune espérance, et que tous les hérétiques périssent à l'instant".

Après la fondation d'Israël, on a renversé la vapeur ; beaucoup de nouveaux livres de prières reprirent la deuxième formule, qui fut prescrite par de nombreux maîtres des écoles religieuses israéliennes.

Après 1967, plusieurs communautés proches de Gush Emunim ont rétabli la première version (oralement, jusqu'à présent, pas imprimée) et **prient donc chaque jour que les chrétiens "périssent à l'instant"**.

Ce renversement s'est produit au moment où l'Église catholique, sous Jean XXIII, supprimait du service du Vendredi Saint la prière qui demandait à Dieu d'avoir miséricorde des juifs - prière que la plupart des dirigeants juifs jugeaient offensante et même antisémite".

⁴ Ce qui contredit Jérémie xxxi, 31-34, expliqué dans l'épître aux Hébreux au chapitre viii. **A chaque messe, au moment de la Consécration, les chrétiens savent que LE SANG DE NOTRE-SEIGNEUR EST LE SANG DE L'ALLIANCE NOUVELLE ET ÉTERNELLE, comme Notre-Seigneur l'a enseigné lors de la Cène (Matthieu, xxvi, 28, Marc xiv, 24, Luc, xxii, 20), l'ancienne alliance étant close au moment où le voile du temple fut déchiré après de la mort de Notre-Seigneur.**

Claude-François Jullien, dans un article du *Nouvel Observateur* relatant le symposium tenu du 30 octobre au 1^{er} novembre 2000 à Rome, écrit que : Les historiens venus du monde entier pour participer au symposium ont écouté les experts des relations judéo-chrétiennes. TOUS ont réaffirmé les origines juives du christianisme et qualifié d'**aberration la THÉOLOGIE DE LA SUBSTITUTION - L'Alliance nouvelle dans le Christ annulant l'ancienne Alliance d'Abraham et de Moïse**. "C'EST UN POINT ESSENTIEL, ADMIS DEPUIS VATICAN II, MAIS DIFFICILE À FAIRE PASSER À LA BASE", disait un participant. Tous les participants au symposium romain ont reçu l'ouvrage de Luigi Accattoli : "Quand le pape demande pardon" (Albin Michel). L'auteur y recense 94 aveux des fautes historiques reconnues par Jean-Paul II.

le voile du temple¹ ?

Et pourtant certains doutent encore que ces "papes" soient hérétiques ! Leur aveuglement les rend eux-mêmes hérétiques. Quel châtement !

Ensuite Giniewski précise qu'après avoir reconnu nos **manquements** (le *vidouy*²), il nous faut nous **convertir à la conduite contraire** (la *techouva*) et installer le plus important, la **réparation** (le *tikkun*). Il suggère même de béatifier Jules Isaac (p. 637). Il termine son livre en demandant un **nouvel Évangile d'amour, d'admiration et de respect des Juifs**. Tout son livre souligne qu'il y a un **problème entre eux et nous**.

Mais est-ce bien entre eux et nous ? Ne serait-ce pas surtout **Quelqu'un entre eux et nous** ? Quelqu'un à aimer et à haïr. Quelqu'un qui rend haineux ou aimant, qui rend paisible ou anxieux.

Marie-Madeleine, les apôtres, les douze premiers évêques de Jérusalem,... les frères Lémann, les frères Ratisbonne, l'ancien rabbin Drach,... des milliers d'autres,... et surtout celle dont ils ne parlent jamais, la très sainte Vierge Marie, ne furent-ils pas juifs ? N'ont-ils pas résolu différemment le problème ? N'ont-ils pas découvert l'amour et la paix ? Ne les aimons-nous pas ? Surtout n'aimons-nous pas, **n'adorons-nous pas un juif crucifié**³ ? Alors ?

La seule solution à ce déchirant problème est donnée par Mgr Delassus⁴ dans *LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE, LE TEMPLE MAÇONNIQUE VOULANT S'ÉLEVER SUR LES RUINES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*, (écrit en 1910) à la page 1255 du t. III : *Association de prières pour la conversion des juifs*, à lire, méditer et appliquer.

Voilà le véritable enseignement de l'estime.

TABLE DES MATIERES

Préface pour 2005	1
Avant-propos	1
Introduction	1
I. — La Bible de Gustave Doré	2
II. — Le frère Alix	4
III. — Neïla	5
IV. — Un vieux bouquin	7
V. — Les abbés Lémann	9
VI. — Les tefillin	12
VII. — L'appel du Salut	15
VIII. — La parole évangélique	17
IX. — A la Grande Chartreuse	19
X. — Le Christ sans Église	20
XI. — La chapelle des dominicains	21
XII. — La famille juive	24
XIII. — Élie Benamozegh	26
XIV. — Le catholicisme d'Israël	29
XV. — Juifs et Chrétiens	33
XVI. — La rencontre du maître	35
XVII. — La crise chrétienne	38
XVIII. — Le Père Hyacinthe	39
XIX. — Les modernistes	41
XX. — Octobre 1908	44
XXI. — <i>Israël et l'Humanité</i>	45
XXII. — Conclusion	48
Appendice I	50
Appendice II	51
Une nouvelle approche théologique : "l'enseignement de l'estime"	
Le premier évêque noachide	
Table des matières	52

¹ Dans le premier temple bâti par Salomon, il n'y avait qu'un rideau sur le mur qui séparait le sanctuaire du Saint des saints. Mais lorsque, après la captivité de Babylone, on rebâtit le temple sous Esdras, comme on ne savait plus si le rideau était suspendu autrefois en dedans ou en dehors du mur, et si ce mur lui-même était posé sur le sol du sanctuaire, ou du Saint des saints, on plaça deux rideaux, en laissant vide l'espace entre chacun d'eux. De sorte que le prêtre qui entrait dans le sanctuaire pour l'encensement et le sacrifice du soir, précisément au moment où Notre-Seigneur expirait sur la croix, dut voir les deux rideaux se partager du haut en bas, et le Saint des saints s'ouvrir ; ce qui dans le premier temple n'aurait pu arriver sans que le mur tombât. L'évangéliste saint Marc désigne le rideau qui se déchira sous le nom grec de *catapetasma*. Or c'est là précisément le nom du rideau du Saint des saints, tandis que celui qui était devant le sanctuaire s'appelait *calumma*, et les dix autres qui pendaient devant les portes extérieures autour du temple s'appelaient simplement *aulaia*. Ce double rideau intérieur était attaché à quatre colonnes dorées : il était long de quarante coudées et large de vingt, et se trouvait ainsi en rapport avec le Saint des saints, qui avait vingt coudées de large. Tissu d'or et de pourpre et orné de bordures et de franges couleur d'hyacinthe, il était partagé en soixante-douze champs ou quartiers ; il avait l'épaisseur de la main, et se composait en tout de quatre-vingt-deux myriades de fils : **vingt mille vierges y avaient travaillé pendant une année**, et il fallait **trois cents prêtres pour le laver**. Telle est la tradition que nous a laissée le rabbin Siméon, fils de Gamaliel. Docteur Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 6^e section, ch. LXII.

² On a pu remarquer que J-P II a fait l'acte de repentance le 12 mars 2000. Les abbés Lémann, dans le remarquable *VALEUR DE L'ASSEMBLÉE QUI PRONONÇA LA PEINE DE MORT CONTRE JÉSUS-CHRIST*, p. 53, précisent que c'est le 12 mars que le Sanhédrin décide de l'arrestation et du supplice de Notre-Seigneur. Pour les gens qui savent, il n'y a pas de hasard.

³ Lire et **diffuser** la brochure remarquable de Mgr Gaume : **CREDO**, disponible sur le site www.a-c-r-f.com.

⁴ Toutes les prophéties annoncées par la V. Catherine Emmerich et citées par Mgr Delassus sont accomplies, sauf la dernière, p. 889 : "Je vois que dans cet endroit l'on mine et l'on étouffe la religion si habilement qu'il **reste à peine une centaine de prêtres** qui ne soient pas séduits (par les idées modernes que les juifs ont déclaré avoir intérêt à propager) ...continuez à prier et à souffrir pour l'Eglise. Elle remportera la victoire malgré ses abaissements momentanés, car elle n'est pas une institution humaine". Nous y sommes.